625760

CONTES

SAUGRENUS.

Ce n'eſt que par des Contes que l'on réuſſit dans le monde.

Le Taureau blanc, Chap. VII.

BASSORA.

M. DCC. LXXXIX.

TABLE.

L'Araignée ou la Boëte au Diamant, Pag. 1.
Le Déluge ou le nouveau Noach, 39.
Rhodopé ou la Mule-Reine, 59.
Le Mouvement perpétuel ou la Galerie des Enchantemens, 84.
Drugha ou la Vertu des Femmes, 110.
La Résurrection, Conte tiré du nouveau Teſtament, 123.
Liſon & Annette ou les Malheurs du Moment, 134.
La Pyramide, Conte égyptien, 153.
Rouschen & Loulou ou les Anges bienfaiſans, 164.

Fin de la Table.

L'ARAIGNÉE

OU

LA BOITE AU DIAMANT.

Conte philoſophique moral.

CHAPITRE I.

Expoſition du Sujet.

Vous n'avez pas oublié, mes chers amis, que c'étoit chez Madame la *Pimpeſonnée*, que le beau monde étoit dans l'uſage de ſe raſſembler tous les jours.

Un ſoir donc que l'on étoit las d'avoir paſſé en revue les nouvelles du jour, & que l'on avoit même épuiſé le vaſte champ des médiſances, la converſation vint à tomber ſur les raretés de la nature. Madame la *Profonde* ſe mit à pérorer, & débita tout ce que les naturaliſtes anciens & modernes ont enfanté de plus abſurde ſur ce chapitre. On l'admira ou l'on en fit ſemblant, & perſonne n'entreprit de la contredire. Il ne pouvoit guere en être autrement parmi un grouppe de gens qui ne ſe ſoucioient ni de s'inſtruire

ni de raiſonner, mais qui tout uniment cherchoient à tuer le tems & à ſe déſennuyer.

Croiriez-vous bien, Meſdames, s'écria d'un air myſtérieux l'antique Madame la *Guenuche*, que tout ce que Madame la *Profonde* vient de nous raconter de merveilleux, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je vous pourrois communiquer,.... moi ?

Elle ſe tut. La curioſité ſe peignit ſur tous les viſages féminins. Mais on ſe fit violence; aucune de ces femelles n'oſant être la premiere à lui demander ce que c'étoit, que cette prétendue merveille de la nature. Ici l'orgueil livra un combat terrible à la curioſité féminine. Chacune de ces Dames voulant déſavouer la foibleſſe de ſon ſexe, nulle, quoique toutes en mouruſſent d'envie, ne pouvoit ſe déterminer à témoigner ſon empreſſement. Cette criſe ne pouvoit durer; & il eſt probable que la curioſité plus violente que toutes les autres paſſions du ſexe, auroit remporté la victoire au bout de quelques minutes. Mais heureuſement pour l'honneur de la belle moitié du genre humain, la vielle *Guenuche* rompit ce ſilence déſolant.

Je vois bien, dit-elle, qu'on voudroit ſavoir ce que c'eſt que cette rareté dont je viens de parler. Je ne veux pas vous faire languir :

là voilà, continua-t elle, en tirant de ſa poche une petite boîte bouchée exactement de toutes parts. „ Il y a trois ans, que je tiens en-
„ fermée dans cette boîte, que vous voyez,
„ une Araignée. Encore quatre années,
„ & elle ſera changée en diamant.

En diamant! répéterent d'une voix unanime toutes les femelles. Ah! de grace, faites nous voir cette Araignée!

C'eſt ce que je ne puis pas, répartit très-gravement Madame la *Guenuche*. Il faut que l'animal reſte pendant ſept ans encagé dans cette boîte, ſans qu'on y touche. Trois ans ſe ſont déjà écoulés, comme je vous l'ai dit: il en faut encore quatre, après leſquelles j'aurai l'honneur de vous montrer le diamant.

A ces mots, elle ſecoua la boîte, & on crut entendre un ſon ſemblable à celui d'une petite pierre. Telle eſt la force de l'imagination, qu'elle vous fait voir & entendre tout ce qui lui plaît. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre ces Dames que réellement l'animal avoit déjà commencé à pétrifier. Ce n'étoit pourtant pas là un des tours les plus méchans, que l'imagination a coutume de nous jouer: elle en joue ſouvent de bien pires encore.

Mais qu'eſt-ce que cela feroit à votre

Araignée, reprit très-vivement Madame la *Frétillante*, ſi on la regardoit un moment?

Dès que j'aurois ôté le couvercle, répondit froidement la vieille, les trois ans ſeroient perdus, puiſqu'il faut abſolument que la boîte ne ſoit pas ouverte avant le terme de la métamorphoſe. C'eſt ce que feue ma grand'mere, dont je tiens ce ſecret, m'a aſſuré mille fois. C'étoit une femme ſupérieure, divine, que ma grand'mere: elle ſavoit tout plein de ces petits ſecrets, dont le moindre auroit ſuffi pour enrichir un prince. Mais, comme j'ai dit, le moindre ſouffle qui entreroit dans la boîte, détruiroit toute la force de l'enchantement. Avouez donc, Meſdames! qu'il vaut mieux attendre encore ces quatre années, que de recommencer une ſeconde fois les ſept.

Il ne faut pas preſſer les gens, diſoit Madame la *Sucrée* outrée d'indignation. D'ailleurs c'eſt contre les bienſéances, que de témoigner tant de curioſité pour une ſemblable bagatelle.

Notre amie la *Guenuche* aura ſes raiſons, ajouta Madame la *Quinteuſe*.

Je vous les dirai, ſes raiſons, reprit Madame l'*Oiſon*: c'eſt qu'elle ne veut pas; car ſi elle le vouloit, il lui ſeroit aiſé de le faire: je veux dire qu'elle ne nous laiſſeroit pas ſécher d'impatience.

Encore, marmotoit Mademoiſelle *Catin*, ſi c'étoit quelque joli petit-maître qu'elle tiendroit là empriſonné, elle en pourroit être jalouſe. Paſſe pour un beau garçon. -- Mais faire tant de façons pour une miſérable Araignée : ah ! c'en eſt trop. Cela excede.

Vous voyez d'ici que toutes ces Dames rougiſſoient de colere : & il n'y en avoit pas une qui n'eût donné dans ce moment ce qu'elle avoit de plus cher, pour avoir cette maudite boîte à ſa diſpoſition. Au gré de leur impatience, c'eût été trop que de les faire attendre quatre minutes; mais quatre ans! imaginez-vous, quelle éternité !

Cependant la vieille ne voulant point remettre ſon tréſor à la merci de ces Dames, que reſtoit-il à faire ? rien. On ſe mordit les levres, on ſe dit des platitudes: on tâcha en vain de détourner la converſation de ce ſujet ſi chéri, inſenſiblement on y revenoit toujours.

Le Diamant ſera-t-il gros, demandal'une ?

Comme il brillera, diſoit l'autre !

Ainſi la voûte du ſallon où ſe tenoit l'aſſemblée, ne ceſſa de retentir juſqu'à minuit du Diamant & de l'Araignée.

CHAPITRE II.

On entre plus avant en matiere.

Enfin il fallut ſe ſéparer. Ce qui me tourmente le plus, diſoit Mad. la *Sucrée* à ſon amie la *Profondé*, en deſcendant l'eſcalier, c'eſt que cette *Guenuche* puiſſe réſiſter à une curioſité qui pourra me coûter la vie. Non, il eſt impoſſible qu'elle ait tenu cette Boîte pendant trois ans, ſans l'avoir jamais ouverte. Elle eſt femme auſſi bien que moi: & je ſens qu'il n'y a rien au monde que je ne conſentiſſe à donner, pour voir quel changement cette Araignée a ſubi.

M. *Charles*, fils de la Dame qui poſſédoit ce tréſor, avoit aſſiſté avec ſon ami *Freedom*, Anglois taciturne, à l'auguſte aſſemblée où l'importante matiere de l'Araignée avoit été diſcutée. En ſe retirant il avoit entendu les dernieres paroles de Madame la *Sucrée*.

Charles ne croyoit pas à la vertu des femmes, & avoit raiſon de ne pas tout-à-fait y croire. Madame la *Sucrée* étoit d'ailleurs une fort jolie blonde.

Le croirois tu, dit *Charles* à *Freedom*?

par le moyen de l'Araignée, j'aurai cette cette blonde appétiſſante.

Je crois plus que tu ne veux m'en faire croire, répartit *Freedom*: je te dis que tu auras toutes ces Dames là, moyennant cette même Araignée.

Tu pourrois bien avoir raiſon, répliqua *Charles* piqué d'une autre eſpece de curioſité. La choſe mérite qu'on y penſe. Voyons. Mais avant d'aller plus loin, nous partagerons, mon ami! toutes ces Dames là ſont paſſablement jolies. Moitié pour toi.

Non, non dit l'Anglois en l'interrompant, je ne veux pas de ces femmes qui ne prennent les gens que par curioſité, comme elles vont à l'Opéra, ou comme elles prendroient la Boîte à l'Araignée.

Mais ſi tu n'en veux pas de telles, reprit *Charles*, je crois fort que tu n'en auras point du tout.

Soit; répartit l'Anglois, & ils ſe ſéparerent.

CHAPITRE III.

Premiere defaite pour l'amour de l'Araignée.

Le lendemain M. *Charles* ſeleva de bonne heure, détacha le petit Diamant qu'il por-

toit dans ſa bague, ſe pourvut d'une Boîte parfaitement reſſemblante à celle de la *Guenuche*, & écrivit à Madame la *Sucrée* le billet ſuivant.

MADAME,

„ Il y a longtems que je vous aime à
„ la fureur. Combien de fois n'ai-je pas
„ ſouhaité de vous en pouvoir donner des
„ preuves! Voici une occaſion qui ſe pré-
„ ſente. J'ai remarqué hier à l'aſſemblée
„ votre impatience par rapport à la Boîte
„ de ma mere, & je m'en ſuis emparé pour
„ vous faire plaiſir. Ma mere étant partie
„ pour la campagne, il ne tient qu'à vous
„ de venir chez moi, & de l'ouvrir vous-
„ même de vos belles mains. Je me fie à
„ votre diſcrétion, ma déeſſe: vous me gar-
„ derez le ſecret. Je me tiens ſûr que vous
„ ne voudriez pas perdre l'homme qui vous
„ adore, dans l'eſprit d'une mere chérie.
„ Voilà ce que j'ai fait pour vous: nous
„ verrons ce que vous ferez pour moi; mais
„ comment douter de votre reconnoiſſance?
„ Adieu Madame!

Votre dévoué *Charles*.

Charles garda une copie de ce billet, comptant bien de s'en ſervir encore quelqu'autrefois.

Madame la *Sucrée* n'eut pas plutôt reçu ces lignes, que la ſoubrette lui avoit fait tenir à la ſourdine, qu'elle ne ſavoit plus où elle en étoit.

Malheureuſement ſon époux étoit encore au logis. Figurez-vous ce qu'elle ſouffrit de ne pouvoir aller ſur le champ ſatisfaire ſa curioſité. Elle étoit comme ſur un braſier: elle caſſa ſon ſervice de porcelaine par inadvertance, elle ſouffleta ſa fille de chambre par diſtraction, elle verſa à ſon mari un laxatif au-lieu de caffé.

Enfin le moment déſiré arriva. Monſieur ſortit: & voilà notre blonde qui vole dans les bras de *Charles* pour l'amour d'une Araignée. *Charles* l'attendoit.

Elle vient toute haletante, ayant oublié même de mettre ſes mouches, ſon mouchoir de cou, & de fermer ſon corſet: ce qui veut dire beaucoup pour une précieuſe.

Où eſt-il ce joyau extraordinaire? s'écria-t elle en entrant. O que je vous ai d'obligation, Monſieur *Charles*! montrez-le moi tout à l'heure, je brûle d'impatience.

Tout doucement, Madame! répliqua *Charles* froidement. On ne montre pas un ſemblable tréſor pour rien. Vous aurez la bonté de condeſcendre à mes vœux ardens, ou autrement vous ne verrez rien.

Ah! Monſieur *Charles*, dit elle en rougiſſant, je ne veux pas croire...

Croyez ce qu'il vous plaira, Madame! reprit il en s'emparant de ſon ſein d'ivoire, qui palpitoit encore extrêmement, tant elle s'étoit échauffée à courir.

Madame étoit trop remplie de l'idée de la Boîte, que *Charles* tenoit de l'une de ſes mains, pour pouvoir accorder la moindre attention à ce qu'il faiſoit de l'autre. Inſenſiblement elle ſe laiſſoit aller ſur le ſopha, jurant qu'elle ne feroit jamais rien de ce qu'elle faiſoit actuellement.

Ah Monſieur! le Diamant? dit-elle d'une voix entrecoupée.

Souffrez, Madame, que je vous mette le gros brillant dans votre étui: & tout de ſuite vous allez voir le petit qui ſe trouve peut-être dans la Boîte.

Madame le ſouffroit, en s'écriant toujours qu'elle ne le ſouffriroit jamais.

Charles n'avoit pas encore achevé ſon affaire, qu'elle lui arracha la Boîte des deux mains. *Charles* ſans ſe laiſſer interrompre continua: & vraiment il auroit pu continuer juſqu'au lendemain: Madame ne s'en ſeroit point apperçue; tant la ſplendeur du petit bijou qu'elle avoit tiré de la Boîte, lui offuſquoit la vue.

Ah ! quelle volupté que celle de ſe trouver entre les bras d'une jolie blonde ! s'écria *Charles* tout transporté.

Ah ! quel Diamant ! comme il reluit ! répondit Madame : quelle étonnante métamorphoſe ! qui l'auroit cru, qu'une Araignée ſe puiſſe transformer en bijou ? cependant il n'y a rien de plus ſûr que cela.

CHAPITRE IV.

Chacun a ſon goût.

Charles raconta cet événement à *Freedom*, & comment il s'y étoit pris pour l'amener.

Il y a là quelque choſe de trop, lui répartit celui-ci. Pourquoi détacher de votre bague ce Diamant ? il auroit été encore plus plaiſant, ſi Madame avoit couché avec vous pour voir un brillant, & qu'elle eût vu ſortir de la Boîte une véritable Araignée.

Non pas, reprit *Charles*. J'ai eu mes raiſons pour cela. Madame ne manquera pas de raconter la moitié de l'aventure, je veux dire ce qui touche le joyau, à ſes amies ; & leur curioſité ſera beaucoup plus piquée par une Araignée transformée, que par une ſimple Araignée.

Voilà à quoi je ne penſois pas, répliqua l'Anglois.

Je n'ai pas de tems à perdre, diſoit *Charles*. Il me faut expédier ces Dames, avant que ma mere ſoit de retour. Car alors la choſe ne manquera pas d'éclater. On lui fera entendre qu'on connoit fort bien ce qu'elle tâche de cacher avec tant de ſoin. Vous ſavez, mon ami, que les femmes ſont auſſi babillardes, qu'elles ſont curieuſes, & auſſi vaines, qu'elles ſont ſottes. Ma mere, qui a toujours ſa Boîte dans ſa poche, démontrera juſqu'à l'évidence, que je n'ai pas pu la lui avoir dérobée; on ſaura donc que j'ai voulu me jouer de la vertu de cette honnête femme, j'entends Madame la *Sucrée*: & ainſi vous voyez que tout ſeroit gâté, & que je n'aurois jamais aucune de celles qui me manquent encore.

Sérieuſement, lui demanda l'Anglois, ne feriez-vous pas raſſaſié de la premiere? prétendez-vous leur montrer à toutes votre Diamant?

A toutes celles qui ſe trouvoient hier à l'aſſemblée, reprit *Charles*, excepté la vieille *Pimpeſonnée* & ma mere.

Chacun a ſon goût, répartit l'Anglois en prenant ſa pipe & fumant, qu'on ne voyoit goutte dans la chambre.

CHAPITRE V.

Où l'on verra filer l'Araignée.

M. *Charles* ne manqua pas de faire parvenir à Madame la *Frétillante*, le jour ſuivant de bonne heure, le même billet qu'il avoit adreſſé la veille à Madame la *Sucrée*. C'étoit par ſon humeur enjouée ou plutôt étourdie, que cette Dame avoit piqué la curioſité du jeune homme. Il l'attendoit, ne doutant pas qu'au moment où elle auroit parcouru le billet, elle ne vînt ſe jetter à corps perdu dans ſes bras, lorſqu'il vit entrer un viſage de fille, qui lui étoit tout-à-fait inconnu.

Cette fille lui remit un papier, ajoutant qu'elle avoit ordre d'attendre réponſe.

Quel fut l'étonnement de *Charles*, lorſqu'il lut ce qui ſuit!

MONSIEUR,

» En vérité, j'avois trop bonne opinion
» de votre eſprit, pour imaginer que vous
» iriez me préférer une ſotte Précieuſe, qui
» ne mérite rien moins que les hommages
» d'un homme auſſi ſpirituel que vous me

» l'avez paru juſqu'ici. Cependant la choſe » n'eſt que trop vraie. Madame la *Sucrée* » m'a confié que vous lui aviez montré hier » le Diamant que vous avez : à elle, qui » ne ſe connoit guere en hiſtoire naturelle. » Vous auriez dû avoir honte de le montrer » à une femme qui n'eſt pas en état de diſ- » cerner un faux brillant d'un véritable, & » beaucoup moins de juger du mérite d'un » bijou de quelque prix. Mais la choſe eſt » faite. Il n'y a d'autre moyen de réparer, au » moins en quelque façon, la faute énorme » que vous avez commiſe, que de me faire » voir aujourd'hui encore le diamant en queſ- » tion. Si vous me refuſez cette petite ſa- » tisfaction, comptez, Monſieur, que j'écri- » rai demain matin à Madame votre mere, » pour lui donner avis du joli tour que » vous venez de lui jouer. Faites-moi ſa- » voir ſur le champ, à quelle heure je puis » voir le joyau. Adieu. »

Votre très-bienveillante

la Profonde.

Pauvre *Charles!* que feras-tu? deux femmes à la fois!

Il réfléchit un moment : puis ſe tournant vers la ſervante qui lui avoit porté ce car-

tel: à huit heures du ſoir, lui dit-il, Madame me trouvera prêt à la recevoir.

A peine la ſoubrette étoit ſortie, que voilà Madame la *Frétillante*, qui entre d'un pas précipité.

Bon jour, Monſieur *Charles!* où eſt le Diamant?

Le Diamant? dans la Boîte, Madame! que voici (reprit-il en la lui montrant de loin) pourvu qu'il y en ait un; car je n'en ſais rien: ce ſera à vous à décacheter la Boîte.

Donnez donc, s'écria-t-elle toute pétillante de cupidité.

Oh Madame! c'eſt à vous de donner auparavant.

A moi? que voulez-vous dire?

--- Vous laiſſerez filer mon Araignée.

A ces mots il la renverſa ſur ſon lit en lui retrouſſant le jupon.

Ah! je vous entends, Monſieur! vous aimez à parler en paraboles. Si vous vous étiez expliqué dès le commencement, nous aurions déjà fini: ce n'eſt que de ce moment que je ſais ce dont il s'agit. J'aime qu'on me parle clair.

M. *Charles* lui parla incontinent aſſez clair pour qu'elle eût lieu de ſe louer de l'évidence de ſes diſcours.

Il voulòit laiſſer filer ſon Araignée tout à ſon aiſe. Mais Madame s'écria : eh ! faites vite, Monſieur ! penſez-vous me faire crever d'impatience & de convoitiſe ?

Elle fit de ſon mieux pour dépêcher la beſogne, ſe trémouſſant de la croupe, & ſe débattant des pieds ſi leſtement, que notre homme ſe vit à la fin de l'aventure beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit penſé.

Il n'avoit pas encore retiré ſon Araignée, qu'on lui arracha la Boîte au Diamant.

CHAPITRE VI.

Où il eſt déterminé, quand les femmes deviennent ſavantes.

Huit heures ſonnerent : M. *Charles* ſe ſentit aſſez de force pour abattre les Araignées d'entre les jambes de Madame la *Profonde* : & la voilà qui entre d'un maintien un peu contraint.

Son air grave, ſon port majeſtueux parut d'abord décontenancer notre héros. Mais il ſe ſouvînt bientôt qu'une femme eſt toujours d'autant plus facile à vaincre, que ſes dehors paroiſſent plus auſteres.

L'envie

L'envie de s'inſtruire, dit Madame la *Profonde* pour entamer la converſation, peut ſeule engager une honnête femme dans une démarche un peu haſardée, telle que la mienne, par exemple. Je vois bien l'inconvénient qu'il y a de venir à l'heure qu'il eſt dans la chambre d'un jeune homme: j'entrevois ce qu'on en dira, ſi l'on vient à le découvrir: mais je ne puis me refuſer la ſatisfaction d'enrichir mon eſprit d'une nouvelle connoiſſance, & de me convaincre par mes yeux d'une métamorphoſe que j'avois cru juſqu'alors impoſſible, ni *Pline*, ni *Buffon* n'en diſant mot. Vous aurez donc la bonté, Monſieur, de me montrer le Diamant, dont mon amie a tant vanté l'éclat! la pauvre femme! ſoit dit en paſſant; elle ne ſe connoit pas en minéralogie! Laiſſez-moi examiner le bijou: j'en jugerai.

Très-volontiers, Madame, répartit *Charles*: mais j'eſpere que vous voudrez bien en revanche me rendre un petit ſervice.

Il entra en explication en la plaçant ſur ſes genoux. Il la délaçoit ſans façon, & Madame la *Profonde* étoit ſi abſorbée dans les diſcuſſions philoſophiques, qu'elle n'avoit pas le tems de lui faire la plus petite réſiſtance. D'ailleurs l'on ſait que ces eſprits ſublimes, ſi ſujets à ſes diſtractions conti-

nuelles, ſi occupés de notions pures & transcendantes, ne daignent pas faire attention à cette vile moitié de leur être, je veux dire à leur corps.

Elle expliquoit à *Charles* les différens ſyſtêmes ſur la génération, tandis que celui-ci lui en démontroit ſenſiblement le méchaniſme.

M. *Charles* n'avoit jamais eu lieu de ſe plaindre que la nature eût été chiche à ſon égard, ni de porter envie à la taupe: cependant il trouva que Madame la *Profonde* étoit trop profonde. Il voyoit que cette Dame, à force de ſe laiſſer approfondir, s'étoit tellement élargie, qu'il lui falloit au moins le double de ce qu'il faut aux autres femmes.

Il fixa par cette découverte le terme, où les femmes deviennent ſavantes: ce n'eſt que lorſqu'elles ont gagné en largeur, ce qu'elles avoient en profondeur, qu'elles commencent à approfondir les ſciences.

M. *Charles* ne ſachant comment s'y prendre pour rétrecir la route des plaiſirs, n'y trouva d'autre expédient que de coucher Madame ſur le ventre, & de paſſer ainſi dans la nef par la porte de derriere.

A cette occaſion Madame le régala d'une belle diſſertation ſur les animaux qui s'ac-

couplent par derriere... Diſſertation que M. *Charles* auroit beaucoup plus admirée, que tous ces diſcours de l'académie françoiſe, quelqu'ennuyans qu'ils puiſſent être, s'il n'avoit eut auſſi dans cette occaſion trop à ſe plaindre de l'étendue.

CHAPITRE VII.

Où l'on apprend à quel âge les Filles ne ſont plus pucelles.

Le lendemain M. *Charles* ſe trouvoit encore au lit, quand on vint lui annoncer Mademoiſelle *Catin*, qui demandoit à lui parler. Elle étoit ſur les talons du valet, de ſorte que *Charles* la vit entrer au moment même qu'on la lui annonçoit.

Il devina aiſément ce qui pouvoit l'amener.

N'eſt ce pas l'Araignée, Mademoiſelle, qui fait le ſujet de votre viſite?

Juſtement, dit-elle. Madame la *Profonde* vient de m'en parler. J'oſe préſumer, Monſieur, que vous ne me refuſerez pas ce que vous lui avez accordé. Elle a vu le Diamant.

Vous le pourrez voir auſſi, ma chere enfant! mais ſous une terrible condition.

Ah! Monſieur *Charles!* vous vous moquez de moi. Ce qui vient de vous, ſauroit-il bien être terrible?

Mais ſi je vous diſois que c'eſt votre pucelage, que j'exige pour récompenſe.

A ces mots Mademoiſelle *Catin* éclata de rire. Le joli propos! s'écria-t-elle: croyez-vous qu'on ſoit encore pucelle à dix-huit ans? Pauvre garçon! que vous êtes ignorant. Si vous vous étiez préſenté il y a ſix ans, vous l'auriez pu avoir auſſi bien que tout autre; mais s'aviſer de faire une ſemblable demande à une fille de dix-huit, c'eſt d'un ridicule extrême. Croyez-vous qu'on garde ſon pucelage afin de le troquer à cet âge pour une miſérable Araignée, quelque beau que puiſſe être d'ailleurs ce Diamant dans lequel cet animal doit ſe tranformer? On l'offre au premier venu, qui veut bien s'en charger.

Charles eut honte d'avoir été aſſez ſot pour imaginer qu'une fille à dix-huit ans puiſſe être pucelle, & plus encore de ce que c'étoit une fille qui lui donnoit une ſemblable leçon. Car tout petit-maître doit être confus de ſe voir ſurpaſſer en effronterie par une ſimple femelle. Il tâcha de réparer ces torts en montrant qu'il ſavoit vivre.

Il prit donc la choſe en galant homme;

& paſſant la main ſous la robe de la donzelle, il la plaça auprès de lui.

Fort bien, Monſieur *Charles*, c'eſt ainſi que vous me plaiſez : cette timidité frivole ne ſied pas bien à un homme de votre âge & de votre figure. Mais, Monſieur *Charles !* le brillant ?

Eh bien ! dit *Charles*, je ne vois que trop que je ne cours aucun riſque avec vous, vous me promettrez vos bonnes graces & je vous le montrerai tout de ſuite. Votre parole me ſuffit.

Une honnête fille tient ce qu'elle promet, & je ſuis bien aiſe que vous me preniez pour telle. Je vous promets donc, Monſieur, de vous laiſſer faire de moi tout ce qui vous plaira.

Tenez, lui dit-il, voilà le brillant : n'eſt-il pas beau ?

Vraiment il eſt beau, reprit-elle, toute extaſiée de ce qu'elle pouvoit ſatisfaire enfin ſa curioſité.

M. *Charles* qui ſe ſentoit un peu fatigué des travaux de la veille, lui laiſſa tout le loiſir de l'admirer, ſans témoigner aucune envie de recueillir la récompenſe du plaiſir qu'il lui faiſoit.

On s'ennuye de tout. Mademoiſelle ſe laſſa d'admirer le petit bijou.

A force de regarder ce joli garçon (car

Charles l'étoit) en déshabillé, elle ſentit une certaine démangeaiſon qui l'avertiſſoit qu'elle avoit auſſi un bijou entre les jambes, un peu plus grand à la vérité & pas auſſi ferme que celui qu'elle tenoit en ſa main, mais auquel il falloit auſſi penſer.

Elle ſe leva, regarda à ſa montre : enfin voyant que le lourd garçon ne faiſoit ſemblant de rien : il eſt tard, Monſieur *Charles*, il faudra bientôt m'en aller. Je ſuis honnête fille, & je veux m'acquitter de ma dette. Je ne ſouffrirai pas que ma conſcience me reproche d'avoir trompé un homme tel que vous : ce ſeroit la premiere fois de ma vie que j'aurois manqué de parole.

Puiſque vous êtes ſi ſcrupuleuſe, Mademoiſelle, dit *Charles*, il faut bien que je faſſe mes derniers efforts pour vous épargner ces remords. Et mon devoir eſt de garantir une fille qui a la conſcience ſi délicate, de ſemblables inquiétudes.

Il fit ſon poſſible; la friponne variant ſes poſtures à l'infini, il fêta ſes charmes dans tous les ſens, ayant en perſpective tantôt ſon cul rondelet, & tantôt ſon ſein d'albâtre.

Enfin Mademoiſelle s'en alla encore plus contente de ce qu'elle avoit payé pour voir le Diamant, que de la vue du Diamant même.

CHAPITRE VIII.

Raisonnement à l'Angloise.

Mademoiselle *Catin* étoit à peine sortie, que voilà M. *Freedom* qui entre sa pipe à la bouche.

How d'ye do? dit-il à *Charles*, s'assit auprès de son lit, & y resta deux heures sans dire un mot de plus.

Charles qui savoit bien que son ami n'aimoit pas à être interrompu dans ses méditations, ou plutôt dans sa fainéantise, n'osoit pas d'abord le troubler. Enfin voyant que les deux heures écoulées, son ami se levoit, &, lui disant *Farewell*, étoit sur le point de sortir, il l'arrêta pour lui demander quelques minutes d'audience.

Comme il vous plaira, dit l'Anglois : je n'ai maintenant rien de mieux à faire.

Charles lui raconta la suite de ses aventures, & finit par dire qu'il se sentoit fort épuisé, fort ennuyé & fort excedé de ces sottes créatures.

Vous avez fait là beaucoup d'expériences, reprit l'Anglois, qu'est-ce qu'elles vous ont appris?

Que les femmes ne valent rien du tout, qu'il n'y a pas de bagatelle ſi petite au monde, qui ne leur puiſſe déranger la tête pour longtems, enfin qu'elles ſacrifient tout à la premiere impreſſion paſſagere qui les frappe.

Rien de plus? demanda l'Anglois. C'eſt ce que je ſavois depuis longtems; je ſavois même davantage; c'eſt qu'il ne pouvoit guere en être autrement: & il ſe remit à fumer.

Mais je vous dis, continua *Charles*, que je n'attirerai chez moi ni Madame l'*Oiſon*, ni Madame la *Quinteuſe*: ces deux ſeules me manquent encore.

Comme il vous plaira, mais je vous dis que vous les ferez venir.

Charles l'aſſura qu'il n'en feroit rien: mais l'Anglois ne daigna plus lui répondre.

Freedom étoit grand buveur. Il dinoit ce jour-là avec ſon ami, qui fut engagé par ſon exemple à manger & à boire un peu plus qu'à ſon ordinaire. Vers le ſoir *Charles* ſentit ſes forces entiérement réparées, & il envoya à Madame l'*Oiſon* le billet qui avoit déja paſſé chez Meſdames la *Sucrée* & la *Frétillante*.

CHAPITRE IX.

Ne dérangez pas ma parure.

A peine une demie-heure s'étoit paſſée, que *Charles* vit entrer la Dame.

Votre très-humble ſervante, Monſieur *Charles* ! J'étois juſtement engagée avec mon mari dans un petit divertiſſement, qu'on n'appelle pas par ſon nom devant des honnêtes gens, lorſque votre valet frappa à ma porte. Mes domeſtiques étoient ſortis : c'eſt aujourd'hui un jour de fête, & vous ſavez bien qu'en pareil jour il faut laiſſer ſortir les gens. Je me ſuis levée avec précipitation pour voir qui c'étoit, & j'ai reconnu d'abord votre *Jean* : il me dit qu'il y avoit quelque ſecret dans la lettre qu'il m'apportoit : je l'ouvris ſur le champ. Figurez-vous ma joie, lorſque je lus cette lettre charmante. J'ai dit à mon mari, qu'une de mes amies les plus intimes étoit tombée dangereuſement malade, & qu'il falloit aller la ſecourir. Mon mari a cru qu'elle pouvoit attendre quelques minutes : mais comme une brave femme ne doit jamais faire ce que veut ſon mari, je l'ai planté là, quelqu'impa-

tient qu'il fût d'achever ſon affaire, & je me ſuis rendue chez vous.

O Madame! s'écria *Charles*; je ſerois inconſolable, ſi je vous avois fait perdre par ce malheureux papier arrivé ſi à contretems la plus petite goutte du plaiſir qui vous étoit préparé, ſans réparer cette perte à l'inſtant même.

Ayant achevé ces paroles, il ſe mettoit en devoir de dédommager la Dame de ce qu'elle venoit de perdre, lorſqu'elle s'écria tout d'un coup: mais, Monſieur *Charles*! je ne crois pas que vous vouliez au ſérieux.... Vraiſemblablement vous ne faites que vous moquer de moi.

Mais ne pouvant douter que *Charles* vouloit tout de bon: ah! je vois bien, dit-elle, qu'il le faut: car je ſuis la plus foible, & d'ailleurs, quand même je commencerois à crier, ce ſeroit en vain, puiſque c'eſt un jour de fête: tout le monde eſt à l'égliſe. Mais ce dont je vous prie, Monſieur *Charles!* c'eſt de ne pas déranger ma parure: il faut que j'aille aujourd'hui à l'aſſemblée, & il eſt trop tard pour que je puiſſe faire une nouvelle toilette.

Charles voyant qu'il avoit jeu gagné, voulut faire le généreux. Afin que vous voyez que je ne me défie pas de vous, lui

dit il, tenez, voilà la Boîte à l'Araignée, avant que vous m'en ayez accordé le prix.

Ah! s'écria-t-elle, ſaiſie de joie, j'ai toujours dit que M. *Charles* étoit galant homme.

Afin que vous ne vous ennuyez pas, diſoit-il, pendant que je m'occuperai de vous, vous pourrez vous occuper de la Boîte. Et en effet elle s'en occupa très fortement; car pendant que *Charles* travailloit à recueillir le fruit de ſon eſpieglerie, il ſembloit que Madame n'y étoit pas; tant elle étoit plongée dans l'admiration. *Charles* ne s'apperçut de ſa préſence, que lorſqu'elle lui demanda s'il avoit fait ou non; car, diſoit-elle, vous me pardonnerez, le dos me fait mal. Le duvet de mon lit eſt beaucoup plus doux que celui du vôtre.

Je le crois bien, répartit *Charles* en riant, puiſqu'il n'y a point de duvet dans le mien, ce *Freedom* m'ayant perſuadé de coucher ſur la dure. Une autre fois, Madame, nous le ferons ſur le vôtre.

Oui, reprit elle, ſi l'occaſion s'en préſente.

CHAPITRE X.

Encore une défaite pour l'amour de l'Araignée.

Le billet qui avoit déjà fait le tour de trois belles, fut remis dès le lendemain à la quatrieme, je veux dire à Madame la *Quinteuſe.*

On me demandera peut-être pourquoi celle-ci préciſément fut la derniere à laquelle M. *Charles* penſa. Je pourrois trancher court, en diſant que puiſqu'il ne les pouvoit pas avoir toutes à la fois, il falloit bien que l'une ou l'autre fût la derniere. Mais on en concluroit toujours, quoique très fauſſement, que celle pour laquelle il avoit gardé les reſtes de ſon amour, devoit avoir été la moins belle. C'eſt pourquoi je me vois dans la néceſſité de détromper mes lecteurs là-deſſus.

Tout préjugé eſt nuiſible; c'eſt une vérité que les philoſophes démontrent tous les jours, à laquelle les Souverains ne croiront jamais: mais il n'y a point de préjugés plus pernicieux, que ceux qui nous conduiſent à un faux pas en fait de galanterie. On perd ſouvent la plus belle occa-

ſion pour avoir fait un mauvais raiſonnement, ou pour avoir négligé une miſérable bagatelle.

Je vais donc ſatisfaire mon lecteur en l'aſſurant que Madame la *Quinteuſe* étoit beaucoup plus belle que toutes les poupées dont nous venons de faire le dénombrement; mais qu'elle étoit à la fois la plus fade & la plus inſupportable de toutes. Cette créature ſplénique regorgeant de vapeurs, ne ſavoit jamais ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle ne vouloit pas. Elle étoit malade toute l'année avec un embonpoint charmant; elle ne ſe portoit jamais bien, & elle mangeoit une poularde, deux perdrix, un jambon à ſouper, ſans avoir la moindre indigeſtion.

Auſſitôt que cette dame eut reçu le billet, elle fit venir une chaiſe à porteurs pour ſe faire tranſporter chez M. *Charles*: car s'étant piquée avec une épingle au pouce, on voit bien qu'elle ne pouvoit pas aller à pied.

En entrant chez notre aventurier, elle eut encore le malheur de heurter du pied contre le ſeuil de la porte, ce qui la fit évanouir.

Avant que d'être tombée en défaillance, elle avoit pouſſé un cri perçant qui fit ac-

courir M. *Charles* au devant d'elle. Il la prit entre ſes bras, la porta ſur ſon lit, & parvint à la rappeller à elle-même par un ſpécifique dont je ne me ſouviens pas d'avoir lu la recette ni dans *Hippocrate*, ni dans *Boerrhave*.

On ne ſe laſſe pas de vanter les ſimples en fait de médecine. Le remede dont *Charles* ſe ſervoit pour faire revenir la dame de la pamoiſon, étoit ſurement un des plus ſimples qu'on puiſſe imaginer. C'eſt à tous les hommes qui ont des femmes ou des maitreſſes tourmentées des vapeurs, que je conſeille d'en faire uſage.

Le jeune médecin ne fit que remuer deux de ſes doigts qu'il avoit mis dans un certain endroit, & les remua tant qu'il les ſentit mouillés d'une certaine liqueur, marque inconteſtable de la prochaine guériſon de la malade.

En effet, la dame ouvrit les yeux, & ſe voyant traitée par *Charles* ſi cavalierement, elle en parut d'abord offenſée; mais celui-ci l'appaiſa bientôt en lui montrant la Boîte à l'Araignée, & promettant de la lui laiſſer ouvrir auſſitôt qu'elle auroit rempli la condition attachée à cette faveur.

Madame l'aſſura qu'elle ne manqueroit pas de la remplir ſur le champ, ſi elle ne

craignoit pas les ſuites fâcheuſes du trémouſſement lié néceſſairement à cette étrange condition.

Charles lui dit qu'elle n'avoit pas beſoin de ſe trémouſſer, puiſqu'il prenoit l'affaire entiere ſur lui.

Cet obſtacle levé, un autre vint ſe préſenter. Elle objecta qu'elle avoit ſouvent été tourmentée de la migraine, après avoir couché avec des jeunes gens qui étoient trop ardens & trop impétueux, pour ménager convenablement une femme un peu délicate.

Charles lui avoua ingénuement qu'il avoit procédé à la même beſogne, & la veille & la ſurveille, ſi bien qu'elle n'auroit ſurement pas lieu de ſe plaindre de ſon trop d'ardeur.

Vaincue par des raiſons auſſi fortes, enfin elle conſentit.

Mais lorſque *Charles* étoit ſur le point de cingler en haute mer, & s'y voguer à pleines voiles, elle ſe ſouvint tout d'un coup que tout cela ne s'accordoit guere avec ſa vertu.

Madame, lui dit *Charles* excédé de tant de fadaiſes, je n'en veux pas à votre vertu: ce n'eſt qu'à votre ***, que j'en veux.

Ah! c'eſt autre choſe, reprit Mad.: ſi vous

n'attentez pas à ma vertu, je puis bien condeſcendre à vos ſouhaits. Mais donnez-moi auparavant de l'eau de lavande : je ne me ſens pas trop bien.

Il lui donna de cette eau, auſſi bien que de cet autre fluide, qui a tant rompu la tête aux phyſiciens.

CHAPITRE XI.

Cataſtrophe terrible.

Madame la *Guenuche* ne fut pas plutôt de retour de la campagne, qu'elle pria à ſouper les Dames, avec leſquelles nous avons eu l'honneur de faire connoiſſance dans le cours de cet ouvrage.

Après qu'on ſe fut répandu en froides félicitations ſur ce que Madame étoit heureuſement rentrée en ville, & qu'elle n'étoit pas morte de fatigue dans un voyage de deux lieues & demie, après, dis je, qu'on eut épuiſé tous ces complimens qui ne ſignifient rien, ſi ce n'eſt qu'on voudroit dire quelque choſe, ſans ſavoir quoi, on ſe mit à table.

On ſe doute bien que l'envie de dire qu'on avoit vu le diamant, étoit alors auſſi grande que l'avoit été autrefois celle de le voir

voir. Mais ce qu'il y avoit de fâcheux, c'étoit qu'on ne ſavoit pas comment s'y prendre pour dire avec décence ce qu'on avoit promis de taire.

Charles, qui s'appperçut de l'embarras où étoient ces Dames, en eut pitié, & réſolut de leur fournir l'occaſion de parler.

Auſſitôt qu'il n'avoit plus eu beſoin de ſon Diamant, il l'avoit fait remettre dans la bague, d'où il l'avoit détaché pour l'uſage que vous ſavez. Cette bague étoit à ſon doigt.

Après le ſouper on ſe mit à jouer. *Charles* eut l'adreſſe en mêlant les cartes de fixer les yeux des Dames ſur cette bague.

Quel joli Diamant avez-vous là, Monſieur *Charles*? s'écria tout à l'imprévû Madame la *Profonde.*

N'eſt-ce pas, Monſieur *Charles*! diſoit Madame la *Sucrée* en rougiſſant, n'eſt-ce pas....., ce Diamant reſſemble beaucoup à celui que vous m'aviez....

Qu'allez-vous faire, mon amie? interrompit *la Profonde:* vous allez trahir le pauvre garçon. En vérité cela n'eſt pas honnête.

Mademoiſelle *Catin* qui jouoit à la même table, reprit d'un air ſournois: Meſda-

mes ont donc auſſi vu le Diamant? Ah! cela eſt excellent!

Catin diſoit cela par malignité d'une voix aſſez haute, pour que les Dames qui jouoient à la table voiſine, le puſſent entendre.

Quoi? s'écria Madame l'*Oiſon*, ce n'eſt donc pas à moi ſeule, Monſieur *Charles*, que vous avez montré le Diamant? Fi donc! de le montrer à tout le monde.

Je l'ai vu auſſi, Mesdames! dit Madame la *Frétillante* en donnant les cartes, ſans ſonger à ce qu'elle diſoit là.

Pour que certaines gens ne penſent pas qu'on m'ait oublié, ajoutoit ſagement Madame la *Quinteuſe*, j'avoue que je l'ai tenu dans les mains.

Auſſi entre vos jambes, marmotoit *Catin*.

On a un peu de figure, continua la *Quinteuſe*, & avec cela on parvient aiſément à obtenir d'un jeune homme une ſemblable bagatelle.

Mais ſans doute, Mesdames! reprit Mademoiſelle *Catin* d'une voix fort claire, & avec un ſourire malin, vous avez auſſi toutes rempli la condition biſarre, attachée à la vue de ce bijou? Ma foi *Charles* n'eſt pas auſſi ſot garçon que je le croyois.

Je vous ſuis infiniment obligé du compliment que vous daignez me faire, Mademoiſelle, dit *Charles* un peu piqué.

Ne le prenez pas en mauvaiſe part, Monſieur! répartit celle-ci: il vous ſouviendra bien que vous vous étiez comporté d'abord un peu ſottement. Mais il faut dire ce qui eſt vrai: à la fin vous avez tout réparé.

Ventrebleu! reprit *Charles* avec vivacité: quand on a eu une *Profonde* & une *Frétillante* la veille, on ſe trouve le lendemain un peu épuiſé. Demandez à ces Dames-là (il déſignoit du doigt la *Profonde* & la *Frétillante*) ſi elles n'ont pas été contentes de moi. Si vous étiez venue un jour plutôt, parbleu vous l'auriez été auſſi.

Si c'eſt ainſi, Monſieur *Charles*, répondit *Catin*, vous êtes excuſé: c'eſt ce que je n'avois pas ſçu. Pardonnez-moi, je me ſuis un peu trop preſſée de vous condamner: je vois bien qu'il ne faut juger les gens, qu'après avoir écouté leur juſtification: & la vôtre, Monſieur *Charles*! ne ſouffre pas de replique.

A la bonne heure, diſoit Madame l'*Oiſon*, je n'ai pas ſujet d'avoir honte de ce que j'ai fait, ſi ces Dames-là, que j'eſtime infiniment, ont fait de même.

Je me réjouis de me trouver en ſi bonne compagnie, reprit *Catin*.

Mais eſt ce que vous avez perdu l'eſprit,

Mesdames! s'écria la *Profonde*, d'avouer ainſi votre honte ſans qu'on vous y force!

Je ne l'avouerai jamais, diſoit Madame la *Sucrée*: n'eſt ce pas, Monſieur *Charles*! vous ne m'avez pas eue? & elle lui fit un ſigne de la tête, auquel *Charles* ne voulut rien comprendre.

Si je vous ai eue, Madame, je n'en ſais rien, je ne me charge pas la mémoire de ces ſortes de gentilleſſes.

Dès qu'il fut avéré que *Charles* les avoit eues toutes, les pauvres femmes penſerent crever de jalouſie: elles ne ſe regarderent plus que de travers, elles ne ſe parlerent plus que pour ſe dire des impoliteſſes.

Enfin elles jetterent les cartes, & ſe traiterent mutuellement de putains & de proſtituées.

Madame la *Guenuche*, qui ne comprenoit mot à tout ce bavardage, réuſſit enfin avec une peine extrême à ſe faire entendre un moment. Elle leur demanda le ſujet de leurs querelles.

C'eſt votre maudite Araignée, lui dit la *Profonde*, qui a fait tout ce mal là.

Mon Araignée? demanda la *Guenuche* comme tombée des nues: êtes-vous folles, Mesdames! ma Boîte eſt partie avec moi pour la campagne: je n'ai pas encore dé-

paqueté mon néceſſaire: je vais le faire chercher pour le déballer en votre préſence. On l'apporta; elle en tira en effet la Boîte, & la leur montra.

La pauvre Araignée! ajouta-t-elle, elle eſt ſi bien emballée: & vous l'accuſez de vous avoir fait du mal! Mais, Mesdames! vous vous moquez de moi: vous voulez me cacher le véritable ſujet de votre diſpute.

Cette découverte ajoutée à la frappante reſſemblance qu'il y avoit entre le Diamant que *Charles* portoit dans ſa bague, & celui qu'il leur avoit montré dans ſa chambre, deſſilla enfin les yeux à nos Dames: elles garderent toutes un morne ſilence; enfin elles ſe leverent, firent la révérence à la maîtreſſe du logis, & partirent ſans prononcer d'autres paroles que: *la maudite Boîte à l'Araignée! la maudite métamorphoſe!*

Maintenant tu me demanderas, lecteur! ce qu'eſt devenue la véritable Araignée? ſi elle fut pétrifiée ou non &c.

Toi, qui me fais une telle queſtion, ne vois-tu pas que tu es auſſi bête que ces femmes là? mais ſi tu le veux ſavoir abſolument, je te dirai, au nom de Madame la *Guenuche*, que les ſept ans ne ſont pas encore écoulés: quand ils le ſeront, tu pour-

ras aller demander à cette vieille ſorciere elle-même tout ce qui te plaira.

Mais finiſſons. Car je commence moi-même à m'ennuyer de mon conte: ce qui veut dire beaucoup pour un auteur. Je n'ai plus qu'une apoſtrophe à adreſſer aux deux eſpeces d'hommes les plus ridicules.

O vous, théologiens & métaphyſiciens! qui par une ſotte curioſité voulez ſavoir ou ce qui eſt au-deſſus de la portée de votre intelligence, ou ce qui ne mérite guere d'être ſçu, apprenez que vous êtes auſſi bêtes que ces femelles, qui veulent ouvrir la Boîte à l'Araignée.

Fin de l'Araignée ou la Boîte au Diamant.

LE DÉLUGE

OU

LE NOUVEAU NOACH.

Conte philoſophique-théologique.

CHAPITRE I.

Ah! c'eſt maintenant que vient le Déluge.

Vantez tant que vous voudrez vos Dames aux belles coëffures: je vous dis qu'une ſimple campagnarde vaut cent fois mieux qu'une demi-douzaine de vos ducheſſes. La villageoiſe ne met pas de rouge, il eſt vrai; mais elle n'en eſt pas moins vermeille. C'eſt la ſanté qui brille ſur ſes joues: & ſi elle n'eſt pas parfumée comme vos Marquiſes, au moins ne vous donne-t elle pas la ſœur ainée de la petite vérole, que vous recevez de celles-ci tous les jours.

C'eſt ainſi que raiſonnoit le Curé *Pornophile*, diſant ſon bréviaire par coutume, haranguant ſes paroiſſiens par ennui, & careſſant ſes paroiſſiennes par dévotion.

Ses ouailles croyoient qu'il n'y avoit pas de

plus ſavant paſteur au monde, parce qu'il ne leur diſoit jamais que des choſes auxquelles elles ne comprenoient rien : & le paſteur aſſuroit qu'il n'y avoit pas de meilleures brebis que les ſiennes, parce qu'elles ſe laiſſoient tondre ou écorcher, ſi vous voulez, ſans lui faire mauvaiſe mine.

Un jour que l'abbé *Pornophile* étoit venu en ville, il alla chez un de ſes amis, où il trouva encore trois autres de ſes anciennes connoiſſances.

L'un de ces Meſſieurs étoit grand métaphyſicien, fort occupé de ce qui pouvoit être, & ne ſe ſouciant guere de ce qui étoit en effet : l'autre étoit un hiſtorien qui ſavoit tout ce qui n'eſt jamais arrivé : & le troiſieme un mathématicien ne commettant d'autre faute dans ſes calculs, que de ne pas prendre garde ſi les faits, ſur leſquels il les fondoit, étoient réels ou purement imaginaires : mais auſſi s'en inquiétoit-il fort peu.

L'ami chez lequel ces perſonnages ſe rencontroient, étoit un de ces hommes qui s'efforcent de démontrer, qu'on a une raiſon pour n'en point faire uſage ; que les choſes qui s'éloignent le plus de la vraiſemblance, ſont préciſément les plus vraiſemblables, & qu'il faut croire d'autant plus fermement,

que ce qu'on propoſe à notre foi, eſt plus incroyable. Vous m'entendez bien : c'étoit un théologien ; mais un des plus profonds, comme vous allez voir.

On buvoit d'ailleurs un vin excellent, & je n'ai pas beſoin d'en faire la remarque ; les bonzes n'en boivent guere d'autre. C'eſt, comme l'on ſait, pour l'amour de Dieu, & pour ſe mortifier. Or le vin donne de l'eſprit, & l'eſprit veut ſe montrer : c'eſt pour cela que l'on parle en trinquant. Nos Meſſieurs parloient donc auſſi pour exalter le jus de Bacchus.

Du vin dont on faiſoit l'éloge, on en vint à l'eau dont on ne parla qu'avec mépris ; & de l'eau, qu'y avoit-il de plus naturel que de paſſer au Déluge, où il y avoit tant d'eau.

C'eſt une jolie choſe qu'un Déluge ! j'en ſouhaiterois un tout à l'heure, ſeulement pour y noyer tous les théologiens de notre hemiſphère : quant aux autres honnêtes gens je les épargnerois ; je ne ſuis pas auſſi colere, auſſi injuſte & auſſi mal-aviſé que le dieu des hébreux.

Je ne crois rien de votre Déluge, dit l'hiſtorien M. *Cenocephale*, qui avoit oui dire qu'un hiſtorien raiſonnable ne devoit pas y croire.

Pourquoi n'en croyez-vous rien ? lui demanda M. *Songe-Creux* (c'eſt ainſi que notre métaphyſicien s'appelloit.)

C'eſt, lui répondit *Cenocephale* un peu embarraſſé, parce que les plus anciens monumens n'en parlent pas.

Quels ſont ces anciens monumens, demanda l'autre ?

Je vous avoue, répartit vivement l'hiſtorien, que je ne m'en ſouviens pas. Penſez-vous qu'on ſait par cœur toute l'hiſtoire ? cependant croyez-moi ſur ma parole ; ces monumens n'en diſent mot.

Je croirai au Déluge, reprit le métaphyſicien, auſſi longtems que vous ne m'aurez pas démontré qu'il ne pouvoit pas y en avoir ; car le Déluge étant poſſible, je ne ſaurois le nier, ſans pêcher contre ce principe évident, que *tout ce qui eſt poſſible, a pu arriver.* Or le Déluge eſt poſſible tant qu'on ne prouve pas ſon impoſſibilité. *Ergo* il y a eu un Déluge.

Je vous démontrerai, dit le mathématicien M. *Arithmomane*, qu'il n'a jamais pu y avoir ſur notre globe une quantité d'eau ſuffiſante pour le couvrir tout entier ; écoutez bien ! A † B. --- C &c. &c.

Ici le mathématicien démontra la vérité de ſon aſſertion ſi évidemment, que perſonne

n'y trouva rien à objecter, puiſque perſonne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire, & qu'on avoit honte d'avouer ſon ignorance.

Les théologiens ſont toujours plus effrontés que le reſte des ſavans: le nôtre éleva ſa voix de tonnerre en diſant: Meſſieurs! il eſt de la derniere impiété, de révoquer en doute ce que les ſaintes écritures nous apprennent. Ce qui eſt conſigné dans les livres inſpirés par l'eſprit de Dieu, n'a pas beſoin d'être démontré: cependant je veux bien me donner la peine de vous prouver en forme la réalité du Maboul (*). Le mathématicien nous a démontré ſon impoſſibilité: c'eſt de-là que je conclus qu'il a exiſté. Dieu doit avoir ſoin de ſa gloire, il n'eſt rien de plus glorieux pour lui que de faire le plus difficile: or y a-t-il quelque choſe de plus difficile, que de faire l'impoſſible? donc le *Maboul* a exiſté, parce qu'il eſt impoſſible.

Cet argument parut ſi ſolide, que l'*Arithmomane* lui-même, quoique d'ailleurs grand diſputeur, n'y trouva pas à répliquer.

S'il y a eu un Déluge, ou s'il n'y en a pas eu; c'eſt ce dont je me ſoucie le moins, dit l'abbé *Pornophile*, ce que je ſais, c'eſt que ma femme de charge, ſentant croître,

(*) Le Déluge, en Hébreu.

& s'endurcir mon aviron dans ſon arche, ferme les yeux en s'écriant: ah! c'eſt maintenant que vient le Déluge.

On rit du propos de l'abbé, qui pria ſes amis de venir pour quelques jours à ſa cure, leur promettant à tous de jolies arches, moyennant leſquelles ils pourroient réaliſer le Déluge: car, leur dit-il, ſans me vanter, ce qui ne ſiéroit pas bien à un homme de mon état, j'ai trouvé les arches de mes villageoiſes beaucoup plus petites, plus fraiches & plus appétiſſantes que celles des Comteſſes, dans leſquelles j'avois eu autrefois l'honneur de naviguer. Les bateaux des Dames de condition font eau trop aiſément pour qu'on y puiſſe faire voile avec ſûreté & plaiſir. Il eſt vrai que depuis les deux ans que je ſéjourne dans ce village, j'ai un peu élargi ces arches; mais néanmoins je ſuis ſur que vous les trouverez à votre goût.

Cette offre étoit trop honnête pour ne pas être acceptée. Tous ſouſcrivrient à la demande de *Pornophile*, & promirent d'aller ſous peu de jours rendre viſite à ſes arches. Le grand théologien fut le ſeul qui s'en excuſa, avouant qu'il étoit aſſez bien pourvu chez lui, & qu'il ne pouvoit pas quitter ſes pénitentes, dont quelques unes étoient ſi ſcrupuleuſes, qu'il ne s'écouloit pas

un jour, qu'elles ne vinſſent le conſulter ſur des cas de conſcience.

CHAPITRE II.

Où l'on trouve le livre que les prêtres aiment le mieux à feuilleter.

Le lendemain que notre paſteur fut de retour dans ſon bercail, il alla ſe promener dans les champs un livre à la main, non pas pour y lire, car il ne liſoit jamais que dans certain livre à deux feuillets où il écrivoit auſſi ſes penſées avec une plume, qu'il portoit toujours ſur lui.

Vous ſouriez: mais je vous dis que les penſées d'un Curé ne méritent guere d'autre papier: puis elles ſont auſſi d'une nature à ne pouvoir guere être écrites autre part.

Il faiſoit donc ſemblant de lire, lorſqu'il apperçut un payſan qui labouroit une piece de terre en chantant à gorge déployée.

Je dois vous dire que *Pornophile* avoit jetté depuis longtems un dévolu ſur la femme de ce villageois, mais qu'il n'avoit jamais pu trouver le moyen d'avoir un tête-à-tête avec elle: & cet obſtacle la rendoit

beaucoup plus appétiſſante à ſes yeux. On néglige une Vénus qu'on peut avoir, & on brûle pour une furie ou pour un chiffon qu'on ne peut pas obtenir. C'eſt ce qu'on voit tous les jours.

Le payſan dont nous venons de parler, avoit beaucoup de reſpect pour le ſaint homme de Curé: mais il étoit aſſez ruſtre pour ne pas vouloir partager ſa femme avec lui: cela venoit de ſon peu de ſavoir vivre.

Le manant penſoit que, comme ſa vache étoit à lui, parce qu'il prenoit ſoin de ſa nourriture & de ſon étable, ſa femme qui ne ſubſiſtoit que par lui, devoit de même lui appartenir excluſivement: ajoutez qu'elle lui coutoit beaucoup plus que la vache, & qu'elle le chagrinoit auſſi par fois: ce que la vache ne faiſoit jamais. Comme il étoit bête, ce villageois! n'eſt-ce pas, Meſdames!

Notre abbé en voyant le bon homme qui avoit ſçu toujours l'éloigner de ſa cabane, imagina ſur le champ une ruſe pour en venir à ſes fins. Voici à quoi eſt bon le Déluge, ſe dit-il à lui-même: car ce fut le diſcours de l'inondation univerſelle, auquel il avoit aſſiſté chez ſon ami dans la ville, qui lui donna l'idée, qu'il ſe mit en devoir d'exécuter incontinent.

Il commence par jetter ſon livre par terre

d'un air déſeſperé, le releve, le laiſſe tomber encore, en faiſant de grands ſignes de croix. La terreur & la pitié ſe peignoient ſur ſa phyſionomie, & dans tous ſes geſtes. En un mot il grimaça tant, que le payſan qui le regardoit, ne ſavoit qu'en penſer. Il réſolut d'approcher de ſon paſteur, & de lui demander très humblement ce qu'il avoit.

Ah! malheureux que nous ſommes, s'écria celui-ci, nous ſommes perdus: ſi vous ſaviez ce que je viens de lire là!

Le villageois oſa lui demander ce qu'il avoit lu; à quoi *Pornophile* lui répondit: il vous ſouviendra de ce que je vous ai ſouvent raconté dans mes ſermons, d'une inondation, où fut noyé tout le genre humain, excepté certain *Noach* avec ſa famille. Hélas! cette inondation va revenir! (il treſſaillit à ces paroles, ayant dans l'eſprit une autre inondation que vous imaginerez aiſément) vous êtes le ſeul juſte, que je connoiſſe dans mon village (Il vouloit dire: vous êtes le ſeul que je n'aie pas encore fait cocu) c'eſt donc à vous ſeul, que je révele ce grand myſtere: à ces paroles il treſſaillit encore, ſongeant à un autre myſtere, que la femme du payſan devoit lui réveler. Allez, courez, volez: il n'y a pas une minute

à perdre. Vous ſavez bien les deux grands chênes qui ſont devant la porte de votre logis : prenez un grand panier, attachez-le aux deux arbres avec des cordes, & mettez-vous y tout de ſuite. Cependant votre femme pourra ramaſſer ce qu'il y a de meilleur dans votre cabane : & auſſitôt qu'elle aura fait, vous la prendrez avec vous. Quand le Déluge viendra, vous couperez les cordes, afin que vous puiſſiez voguer ſur les eaux, qui ſortiront des écluſes du ciel & des ſources du grand abyme.

Mais hâtez-vous, vous dis je; dans une demi-heure, peut-être il ſeroit trop tard.

Le bon homme effrayé, oubliant de remercier le Curé, courut de toutes ſes forces pour être cocu, le plutôt qu'il pourroit.

CHAPITRE III.

Scene de Cocuage.

A peine le manant effaré étoit-il entré dans la corbeille qu'il avoit ſuſpendue aux deux arbres, comme le prophête le lui avoit ordonné (*), que voilà le Curé qui s'approche.

(*) C'étoit Dieu même, qui avertit l'ancien *Noach*, *Guillaume*

Guillaume, (c'eſt le nom du ruſtaud) accroupi dans la hotte, n'oſoit ni remuer ni regarder dehors. *Pornophile* entra dans la hutte, où *Agnès* s'étoit miſe à pleurer de ce que ſon mari étoit devenu fou. Voyant le curé, elle eſſuya vîte ſes pleurs de peur qu'ils ne défiguraſſent ſes charmes, car les femmes veulent encore paroître belles au ſein même de l'affliction. La vanité eſt un des principaux ingrédiens de la compoſition de leur être.

Elle fit part à l'abbé du malheur de ſon époux, qui venoit, à ce qu'elle diſoit, de perdre l'eſprit. *Pornophile* l'aſſura qu'il ne tenoit qu'à elle de le lui rendre, & lui en indiqua le moyen en la renverſant ſur ſa couchette.

Agnès lui repréſenta le péché qu'elle alloit commettre; mais *Pornophile* lui en donna l'abſolution par avance, & y ajouta une bénédiction ſi efficace, que la petite arche de la jolie villageoiſe penſa en crever.

Cette arche n'étant ni faite de bois de Gopher ni couverte de poix dedans & dehors, comme celle de l'ancien patriarche,

---

de l'approche du déluge; mais comme ce Dieu eſt devenu muet depuis, il falloit bien qu'il s'expliquât à notre villageois par la bouche d'un de ſes prophetes.

elle ne pouvoit ſoutenir les rudes coups que le prophete lui portoit, ſans une petite ſenſation de douleur. Si elle avoit eu trois cents aunes de longueur, cinquante de largeur, & trente de hauteur comme celle du patriarche, *Pornophile* y auroit été tout à ſon aiſe; mais celle d'*Agnès* étant beaucoup plus petite, elle devoit néceſſairement gêner un peu le ſaint homme.

Cependant le déluge qui ſurvint, fit bientôt oublier au vaſe d'élection la petite douleur qu'il avoit ſoufferte.

Cette inondation ne dura pas quarante jours & quarante nuits; auſſi la hauteur des eaux ne ſurpaſſa-t-elle pas de quinze aunes celle des montagnes: cependant *Agnès* ſentit ſes deux monts d'ivoire ſi mouillés, qu'elle crut que le prophete avoit fait pleuvoir ſur chacun d'eux la brûlante roſée de ſa convoitiſe; elle crut, dis-je, que la nature prodigue avoit accordé à cet homme merveilleux trois de ces canaux, d'où nous faiſons ſortir le *ſublimé* de notre vie, & dont nous ne portons qu'un ſeul, nous autres laïques.

En vérité, Dieu qui a diſtingué le ſacerdoce du reſte de l'humanité par tant de caracteres, auroit bien pu y ajouter encore celui de donner à chacun de ſes Miniſtres

trois de ces précieux inſtrumens ; mais les voies de la providence ſont incompréhenſibles. L'Eternel a ſu fort bien que les oints du Seigneur feroient avec un ſeul plus de prodiges, que nous autres n'en ferions jamais, ſi nous en avions chacun dix en partage.

A peine *Pornophile* avoit goûté les prémices de ſa joie, que voilà quelqu'un qui frappe rudement à la porte ; heureuſement elle étoit fermée. *Agnès* ſautant de ſa couche demande qui c'eſt : C'eſt moi ; ne me reconnois tu pas, ma petite Reine, dit tout bas une voix partant de dehors.

Diable, répondit *Agnès* du même ſon de voix, c'eſt mon barbier. — Eſt-ce que vous vous faites raſer, mon petit cœur, lui demanda *Pornophile ?*

Vous vous moquez, reprit la femme ; c'eſt.... c'eſt une de mes connoiſſances. Je ne puis ouvrir maintenant, dit-elle au barbier ; venez une autre fois.

Mais permettez que je vous donne au moins un baiſer avant que de partir ; vous n'avez pas beſoin d'ouvrir : voilà un petit trou dans la porte : approchez vous-en ſeulement, ma bien-aimée !

Pour ne pas donner d'ombrage au curé, elle ne voulut pas y porter la bouche ; mais

pour ne pas irriter non plus le frater, elle y voulut mettre quelque choſe.

Elle crut ſe tirer le mieux du monde de cet embarras en y portant ſon cul, diſant : baiſez, mon enfant !

Le barbier qui promenoit ſa langue où il n'auroit pas dû la promener, ne manqua pas de ſentir qu'il y avoit là de la fourberie.

Regardant alors au travers du trou avec un peu plus d'attention, il apperçut très diſtinctement le curé qui chantoit la meſſe. — Outré de colere, il ſe retira ſans faire ſemblant de rien, & revenant au bout de quelques momens avec une ſeringue remplie d'eau preſque gelée, il ſe rapprocha de la porte, & conjura ſa belle de lui accorder encore un baiſer, lequel reçu il promit de s'en aller tranquillement.

Pornophile impatienté d'être interrompu pour la ſeconde fois dans ſes fonctions, dit à *Agnès* : reſtez, mon ange ! pour cette fois le fripon baiſera mon cul.

Il appliqua en effet ſon poſtérieur ſi exactement au trou, que le frater lui décocha le lavement tout entier.

L'abbé honteux de s'être laiſſé attraper par un ſemblable drôle, ſe retira tout tranſi de froid, & maudiſſant l'aubaine

déſagréable qu'il s'étoit attirée par un empreſſement ſi hors de ſaiſon.

A peine étoit-il recouché qu'*Agnès* s'écria : *de l'eau, c'eſt de l'eau ; nous ſommes tout mouillés d'eau.*

En effet *Pornophile* n'ayant pu retenir plus longtems le clyſtere glacé qu'il avoit reçu, il en inonda la pauvre femme qui grelottoit de froid.

A peine *Guillaume* eut entendu crier ſa femme à cauſe de l'eau, qu'il coupa les deux cordes à la fois; il tomba ſur la tête du barbier qui venoit de ſortir, & l'étendit demi-mort ſur la place.

Guillaume n'oſant ſortir de la corbeille de crainte de ſe noyer, *Pornophile* qui étoit accouru à la chûte du manant, eut tout le tems de ſe retirer ſans être vu.

Le barbier ayant repris ſes ſens, ſe garda bien de trahir le curé, tant par reſpect pour le ſaint homme, que pour l'amour de lui-même, ne voulant point par une ſotte vengeance trahir ſon propre ſecret.

CHAPITRE IV.

Déluge ſur déluge.

Quand on a une épouſe, une maitreſſe, une femme de charge, ou quelque jolie fille de chambre, il faut bien ſe garder de rentrer chez ſoi un peu trop précipitamment; cette étourderie pourroit tirer à conſéquence. Il faut laiſſer à ces gens-là le tems de s'arranger; & il n'y a rien de plus fâcheux ni pour ces bonnes créatures, ni pour vous-même, que de les ſurprendre en de certaines occupations.

Une ſemblable bévue coûta cher à notre abbé, & lui fit voir nombre de choſes qu'il valoit mieux ſans doute qu'il ignorât. Rentrant chez lui tout eſſoufflé, croyant avoir le *Guillaume-Noach* à ſes trouſſes, il trouva ſes trois amis qui, ſelon leur promeſſe, étoient arrivés de la ville.

L'un d'entr'eux avoit la femme de charge entre ſes bras; l'autre attachoit l'écumoire à la cuiſiniere, & le troiſieme chevauchoit la blanchiſſeuſe du Curé.

Que faites-vous là, demanda *Pornophile* à M. *Cenocephale*, qui avoit choiſi la femme

de charge ? Celle-ci étant la plus avancée en âge, reſſembloit très bien à un ancien monument hiſtorique.

C'eſt une vieille piece de parchemin que je déroule, répliqua celui-ci, & j'eſpere en tirer la preuve de ce que j'ai ſoutenu l'autre jour ; j'entends que les écrivains les plus anciens gardent un profond ſilence par rapport au Déluge.

En diſant cela il arroſoit ſon document avec beaucoup de parcimonie.

Ah ! Monſieur ! c'eſt une petite pluie, diſoit la femme de charge ; ce n'eſt rien moins qu'une inondation.

Ne l'ai-je pas dit, reprit *Cenocephale* en ſe tournant vers ſes amis, que les anciens monumens ne diſent mot d'un déluge.

M. *Songe-Creux* qui étoit occupé de la cuiſiniere, parti convenable à un métaphyſicien, (ces gens-là ayant pour la plupart beaucoup d'appétit, & fort peu à manger, parce qu'étant trop diſtraits par ce qui peut être, ils n'ont pas le tems de ſonger à ce qui eſt en effet, je veux dire à leurs beſoins réels ;) M. *Songe-Creux*, dis-je, fit pleuvoir une averſe dans le ſein de la dame, qui lui avoit apprêté un bon ſouper avant le combat.

Ah ! quelle inondation ! s'écria-t-elle toute

extaſiée ! Ne vous ai je pas dit qu'il faut croire au déluge, s'écria à ſon tour M. *Songe-Creux* ! C'eſt le conſentement univerſel des nations, qui fait la certitude morale. Tout croit au déluge juſqu'aux cuiſinieres. Donc on ne ſauroit le révoquer en doute.

Pardonnez, MM., s'écria ici l'*Arithmomane*; je ne fais que blanchir mon linge ſale : quant au déluge, je n'ai pas beſoin d'en appeller au témoignage de ma blanchiſſeuſe, ſon impoſſibilité étant ſuffiſamment démontrée par A † B -- C.

On l'interrompit en le conjurant de ne pas répéter ſa démonſtration; tant on avoit peu d'envie de s'ennuyer.

Le mathématicien continua donc de faire ſa beſogne, en comptant les coups qu'il donnoit à ſa machine, pour ſavoir, ſi la fille venoit à être groſſe, combien de coups de marteau il falloit pour faire un enfant. Il eſpéroit d'éclaircir beaucoup par ce calcul les ſombres réduits de la phyſiologie.

Et M. *Pornophile*!, me demanderez-vous? Comment eſt-ce qu'il ſe trouvoit de tout cela ?

Je vous dirai d'abord que quand on a fait un cocu, on s'appaiſe aiſément lorſqu'on vient à ſavoir qu'on l'eſt ſoi-même. La

choſe n'eſt vraiment affligeante pour un homme raiſonnable, que quand il ne peut rendre l'affront qu'il reçoit. (*) Alors, j'en conviens, c'eſt une injuſtice criante; alors, dis-je, les cornes vous peſent terriblement.

En ſecond lieu, je vous apprendrai en confidence que ſans parler du bois de cerf dont M. *Pornophile* venoit d'affubler la tête de *Guillaume*, il y avoit déjà longtems qu'il avoit repaſſé les ménageres de ſes bons amis, de ſorte que ceux-ci venoient ſeulement de prendre leur revanche.

O mes amis! je vous conſeille pour le repos de vos jours, de faire comme mon

---

(*) Voici comme *Paſſerat* finit le conte d'un malheureux jaloux, qui étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché;
Et néanmoins, quand le printems renflamme
Nos cœurs d'amours, il cherche encor ſa femme;
Parle aux paſſans, & ne peut dire, qu'*où*;
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler: mais par œuvres il montre,
Qu'onc en oubli ne mît ſa malencontre;
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allege.
Heureux ceux-là, qui ont ce privilége!

Voyez la métamorphoſe du coucou, par *Paſſerat*, qui vivoit ſous *Henri III*, ouvrage trop peu connu, comme le remarque fort bien M. de *Voltaire*, qui ne ſent en rien la groſſiereté du tems, & qu'on croiroit fait par *La Fontaine* même.

Curé, & de payer toujours une ſemblable dette avant que de la contracter.

L'abbé fit part à ſes convives de ſon aventure. Tout le monde but à la ſanté du nouveau *Noach*, qui ne ſe doutoit pas du déluge qui avoit inondé ſa chere moitié.

Fin du Déluge ou du nouveau Noach.

RHODOPÉ

OU

LA MULE-REINE.

Conte philoſophique-politique.

Je veux qu'un conte ſoit fondé ſur la vraiſemblance, & qu'il ne reſſemble pas toujours à un rêve. Je déſire qu'il n'ait rien de trivial, ni d'extravagant. Je voudrois ſurtout que ſous le voile de la fable il laiſſât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine, qui échappe au vulgaire. (Voyez le Taureau blanc, ch. IX.)

AVIS.

Le ſujet de ce petit ouvrage eſt pris d'Hérodote. J'avouerai qu'il ne reſſemble guere à un fait hiſtorique, mais au moins il ſera, ce me ſemble, aſſez bon pour en faire le canevas d'un conte. Plût-à-Dieu que l'Hiſtoire ne fût pas défigurée par des contes mile fois plus abſurdes que celui-ci.

CHAPITRE I.

Des Inſtructions qu'il faut aux Princes.

Rien de plus facile que d'être Roi comme on l'eſt ; rien de plus difficile que d'être Roi comme on devroit l'être.

En effet un Prince, tel qu'on en voit tous les jours, qu'a-t il à faire, ſi ce n'eſt de ſe faire habiller par ſon valet de-chambre, de prendre un bon repas avec ſes courtiſans, & de coucher avec ſes maitreſſes? Sa vie n'eſt qu'une ſuite de jouiſſances, comme celle de ces miſérables qu'il daigne appeller ſes ſujets, n'eſt qu'une chaine non-interrompue de maux & de ſouffrances.

Dans l'eſpace de cinq ou ſix ſiecles, la nature s'aviſe quelquefois de faire préſent au genre humain, d'un bon ſouverain qui ne ſe croit pas mis au monde pour faire tout le mal qu'il peut, & tout le bien qu'il ne peut pas, qui n'ajoute nulle foi aux flatteurs qui lui diſent que c'eſt uniquement pour lui que cette canaille, qu'on appelle *peuple*, a été faite, qu'il en peut diſpoſer comme bon lui ſemble, & que ce n'eſt que par un excès de bonté qu'il laiſſe la vie à ces coquins réprouvés connus ſous le nom de ſujets, auxquels on a déjà tout ôté, à l'exception de cette même exiſtence qu'ils maudiſſent, & qu'ils ne trainent que parcequ'ils ne ſont pas aſſez éclairés pour comprendre qu'il vaudroit mieux pour eux de s'en défaire. Encore la nature le plus ſouvent ne fait voir qu'un moment cette merveille aux hommes, & la leur dérobe bientôt par le

miniſtere de quelque vil aſſaſſin, auquel le fanatiſme religieux ou politique met le poignard à la main. Hélas! ce n'eſt qu'une lueur paſſagere, qui ne ſemble nous être montrée, qu'afin que nous ſentions mieux notre miſere, quand elle diſparoit, & nous replonge dans l'abyme du deſpotiſme dont nous venions à peine de ſortir.

Pſammetique étoit un de ces rares phénomenes dans le monde politique, qui paroiſſent pour faire oublier pendant quelques momens à un peuple épuiſé les maux qu'il a ſoufferts pendant des ſiecles.

Le fils de *Bocchoris* inſtruit par l'adverſité, (le meilleur cours d'étude qu'on puiſſe ſouhaiter à un Roi) avoit appris à eſtimer les hommes, & à avoir en horreur leurs perſécuteurs, les deſpotes & les prêtres. L'exemple de ſon pere tué par *Sabacon* Roi d'Ethiopie, lorſque celui ci s'empara de l'Egypte, lui avoit montré que les ſouverains ſont auſſi bien ſujets aux revers de la fortune, que le reſte des humains. Lorſqu'il fut contraint pour ne pas ſubir le même ſort que ſon pere, de ſe ſauver en Syrie, ce petit voyage lui fournit beaucoup plus & ſurtout de meilleures leçons que des Princes heureux n'en recueillent en faiſant le tour du monde, en promenant partout leur ennui,

& en ne voyant nulle part que ce qu'on a intérêt de leur montrer. Un ſouverain fugitif qui doit cacher ſes titres avec autant de ſoin qu'un autre en prend pour les étaler, qui a autant d'intérêt à reſter inconnu, qu'un autre en a de ſignaler partout ſa magnificence & ſa grandeur, un tel ſouverain, vous dis-je, en voit plus dans ſa fuite, que cet autre n'en peut voir dans le voyage le plus réfléchi.

Lorſqu'après la retraite de *Sabacon*, on eut rappellé *Pſammetique*, & qu'il fut l'un des douze Seigneurs égyptiens qui partagerent entr'eux le gouvernement de cet Empire, il apprit, on ne peut pas mieux, que la jalouſie & l'envie exercent le même pouvoir ſur le favori de la fortune que ſur le dernier des humains. Ses collegues jaloux de ſa gloire & de ſes richeſſes, l'ayant rélégué dans des marais voiſins de la mer, il y vécut avec tranquillité.

Ce fut au milieu de ces marais qu'il apprit ce que le bruit des Cours les plus brillantes ne lui auroit jamais enſeigné, je veux dire que le véritable bonheur conſiſte dans la jouiſſance de ſoi-même, & que ce ne ſont ni les louanges inſolentes des écornifleurs, ni les careſſes vénales & inſipides des maitreſſes qui nous le donnent.

Des Ioniens & des Cariens ayant fait une deſcente dans les Etats de l'Egypte, le fils de *Bocchoris* fit la premiere ſottiſe de ſa vie; ſavoir, celle de s'attacher ces peuples, de les joindre à ſon armée, & de liver à ſes ennemis une bataille qu'il gagna à la vérité, mais qui fit à la fois ſon malheur en faiſant le bonheur des Egyptiens.

Devenu par cette victoire maitre de toute l'Egypte, il lui fallut quitter ſa paiſible demeure, & rentrer dans Saïs (*) pour y occuper le trône de ſon pere.

Hélas! combien de fois *Pſammetique* ne regretta-t-il pas ce repos délicieux qu'il avoit goûté au milieu des marais! Combien de fois voyant échouer ſes plus beaux projets à cauſe de l'extrême bêtiſe de ſon peuple, ou par l'incompréhenſible malice de ſes miniſtres, combien de fois, dis-je, voyant ces inconvéniens auxquels le monarque le plus ſage ne ſauroit nullement remédier, ne ſe dit-il pas à lui même, que les hommes ne méritent point qu'on prenne ſoin de leur bonheur, & que c'eſt une race maudite par la nature, qu'il faut abandonner au caprice de ſa deſtinée!

(*) Capitale de la Baſſe-Egypte.

Psammetique donna des terres à habiter aux Grecs qui l'avoient ſecouru, ouvrit à leurs compatriotes l'accès de ſon pays, & ſe ſervit d'eux pour bannir de ſes Etats la barbarie, pour y faire fleurir le commerce, & pour élever les jeunes Egyptiens dans la connoiſſance des arts & des ſciences.

Mais hélas ! combien de rêveries inutiles, combien de ſonges abſurdes ces mêmes Grecs ne porterent-ils pas dans ſes Etats ! Ils les inonderent de diſputes qui n'étoient bonnes à rien, ſinon à troubler le cerveau des jeunes gens, & à les diſtraire des occupations utiles & néceſſaires.

Pendant qu'on diſputoit beaucoup ſur le cahos, on oublioit de cultiver la terre qui en étoit ſortie, ſans qu'il eût coûté aux philoſophes la moindre peine pour l'en tirer, & qui demandoit plus de laboureurs & moins de raiſonneurs.

Pendant que les ſophiſtes s'épuiſoient en vaines conjectures ſur l'origine du mal, qu'ils établiſſoient deux principes pour l'expliquer, ils ſe réfutoient eux-mêmes, agiſſant comme s'il n'y en avoit qu'un ſeul au monde ; je veux dire, le mauvais.

Le Roi envoya quelques-uns de ces ſavans pour chercher les ſources du Nil. Ne ſachant comment s'y prendre pour les découvrir,

couvrir, ils lui rapporterent une démonſtration écrite ſur une piece de parchemin égyptien, longue de trois milles aunes, où ils prouverent à l'évidence, que le Nil n'avoit point de ſources, ni n'en pouvoit avoir.

Il demanda un jour à ſes médecins ſi l'on pouvoit boire du vin (*) ſans donner atteinte à la ſanté. Ils lui dirent que ſi le vin étoit un anti-ſpaſmodique, on pouvoit s'en ſervir contre les ſpaſmes; que s'il étoit un anti-ſeptique, on pouvoit le prendre contre la pourriture; & qu'on n'en tomberoit jamais malade, s'il n'empêchoit aucune des fonctions néceſſaires à la ſanté.

Tout cela étoit fort clair: auſſi le Roi s'aviſa de dire qu'il l'avoit ſu avant d'avoir convoqué ſes Hyppocrates. Cependant il fit ce qui reſtoit à faire à un homme raiſonnable. Sans ſe ſoucier de tous ces *anti* de Meſſieurs les médecins, il fit l'épreuve du vin d'abord en petite quantité, & il apprit ainſi que c'étoit une boiſſon ſalutaire.

Les médecins informés du ſuccès que l'épreuve du Prince avoit eu, vinrent lui dire qu'ils l'avoient bien aſſuré que, ſi le vin

(*) Il faut remarquer qu'avant *Pſammetique* l'on n'en buvoit gueres en Egypte.

n'avoit rien de contraire à la ſanté, on s'en trouveroit bien. Oui, reprit le Monarque, c'eſt comme ſi vous m'aviez dit que je n'aurois jamais été ſot, ſi j'avois toujours été ſage, c'eſt-à-dire ſi je n'avois fait venir dans mes Etats des gens qui ſont auſſi bêtes que le dernier de mes citoyens, mais qui ſont beaucoup plus orgueilleux.

Une autre fois *Pſammetique* aſſiégeant la ville d'Azoth, fit appeller ſes mathématiciens, & leur demanda un moyen d'abréger ce ſiége qui l'impatientoit (*). Ils lui dirent qu'il n'avoit qu'à leur donner le centre de l'équilibre, & qu'ils emporteroient ſur le champ la ville entiere ſur le petit doigt.

Hélas! ſoupiroit *Pſammetique*, ne pouvant guere s'accommoder de cette eſpece de ſageſſe, j'ai attiré dix mille fous dans mes Etats, pour un ſage qui ſe tient peut être caché dans cette foule, & que je n'ai pu encore déterrer.

Cependant le ſuccès du commerce ſembloit le dédommager des ennuis que les ſavans lui cauſoient. Les manufactures avoient atteint un haut dégré de perfection, les richeſſes s'étoient accumulées. Mais hélas! il ne tarda pas à s'appercevoir que les beſoins des ci-

(*) Ce ſiége dura en effet 29 ans.

toyens augmentoient dans la même proportion que les richeſſes deſtinées à les ſatisfaire. Le luxe envahit ſes Etats, menant à ſa ſuite le goût des petiteſſes, des ſuperfluités, l'envie, la trahiſon, & les crimes les plus atroces. Toute vertu ſociale avoit diſparu. Les Généraux énervés étoient devenus des petits maîtres; les Miniſtres, des fats coëffés de jolies bagatelles, qui coûtoient beaucoup, & n'avoient aucune valeur réelle. On débattoit dans le Conſeil d'Etat des queſtions de toilette; on ſe battoit en duel pour un ruban, & on n'eut pas le courage d'aller au devant des Scythes, qui venoient de fondre ſur le domaine de *Pſammetique*, de ſorte que le Roi ſe vit contraint d'acheter la paix par des préſens & des prieres.

Tel étoit l'état de cet empire, lorſqu'une étrange aventure tourna la tête aux devins, fit enrager les femmes, & diviſa le miniſtere.

CHAPITRE II.

Où un oiſeau joue le rôle principal.

Un beau jour d'été *Pſammetique* jugeoit ſon peuple à Memphis; c'étoit une peine

qu'il ſe donnoit toujours lui-même, quoique les courtiſans lui euſſent repréſenté bien des fois que c'étoit compromettre la majeſté du trône, que d'entendre les plaintes & les cris de la canaille. C'eſt un emploi que feront vos valets, lui diſoient-ils: c'eſt à eux de juger ces petits différends; mais c'eſt à vous de décider du ſort des empires, & de maintenir par votre magnificence la ſplendeur de la royauté.

Pſammetique ne répondit à ces repréſentations que par un air de mépris; mais cet air ſuffiſoit pour déſeſpérer des courtiſans qu'un clin d'œil du maître indigné fait rentrer dans la pouſſiere, dont ils ne ſemblent être ſortis que pour faire les honneurs du poſte brillant qu'ils occupent, je veux dire, pour faire la révérence, & pour répondre oui à tout ce que le prince le plus deſpotique peut demander. Que la volonté du Seigneur ſoit faite: c'eſt là le refrain de tous les diſcours de cette vermine, qui fait fortune à la cour.

Pendant que *Pſammetique*, dans une belle plaine de Memphis, examinoit les griefs de ſon peuple, & que rempli des ſentimens de la ſainte humanité, il ne faiſoit uſage de ſon pouvoit ſouverain, que pour confondre le crime, & pour relever la vertu,

pleurant les malheureux qu'il devoit punir, & ne puniſſant que pour corriger, voilà un aigle qui, s'abaiſſant dans le ſein du Roi, lui met une mule ſur les genoux, & s'envole auſſi vîte qu'il étoit arrivé.

Le peuple cria au miracle; & le grand devin *Zaphnat-Paneach* (*) alla conſulter le premier miniſtre pour ſavoir s'il devoit tirer bon ou mauvais augure de cet événement.

Les devins n'ayant pas beaucoup d'influence ſous l'empire d'un Prince ſage, ils doivent bien chercher de la protection, au lieu que ce ſont eux qui protegent lorſque la ſottiſe & l'imbécillité tiennent les rênes du gouvernement.

Les oracles du grand-devin étoient donc toujours dictés par ce miniſtre, qui en avoit fait ſon bouffon, & qui s'en ſervoit pour attirer par les voies de la dévotion celles des femmes qu'il ne pouvoit pas avoir pour de l'argent.

Le Roi déjà diſpoſé à des ſentimens tendres par la pitié que venoient de lui inſpirer les maux de ſon peuple, regarda cette mule, qui étoit extrêmement petite, avec

(*) Ce mot ſignifie un homme qui ſait les choſes les plus occultes.

une eſpece d'émotion, quoiqu'il n'osât encore s'avouer à lui-même, ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur.

On voit bien, diſoit-on, que cette mule ne peut appartenir qu'à une fille de huit ou dix ans au plus, tant elle étoit petite.

Le Roi ne comprit que trop l'extravagance qu'il y avoit de s'amouracher d'un enfant ; cependant il ſentoit un déſir extrême de connoître le pied auquel appartenoit cette chauſſure.

Le premier Miniſtre n'eut pas plutôt pénétré la ſecrete paſſion qui dévoroit ſon Maître, qu'il voulut en tirer profit.

Le Roi voyant dépérir ſon empire par les mêmes moyens qu'il avoit cru devoir le faire proſpérer, étoit devenu depuis quelque tems chagrin & preſqu'inabordable. Le Miniſtre avoit imaginé de le diſtraire en lui produiſant une femme ; mais *Pſammetique* avoit toujours réſiſté, diſant qu'au lieu de guérir ſa mauvaiſe humeur, ce ſeroit le moyen de le faire totalement enrager ; tant ce ſage Prince connoiſſoit bien ces frivoles créatures.

Le Miniſtre ne ſe fut donc pas plutôt apperçu des heureuſes diſpoſitions où la pantouffle avoit mis ſon ſouverain, qu'il ordonna au grand-devin de convoquer le

peuple, & de lui annoncer, au nom de Dieu, que le Roi devoit épouſer la fille, dont Dieu même avoit daigné lui envoyer la mule du haut des cieux. Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici qu'*Aſſnath* fille de *Paroh*, (c'eſt ainſi que s'appelloit le premier Miniſtre) avoit le pied extrêmement petit.

Zaphnat-Paneach déclara en pleine aſſemblée la volonté de l'Eternel, aſſurant qu'il ne s'agiſſoit que de trouver celle qui pourroit chauſſer cette mule, & qu'il falloit la couronner Reine, avant même que de l'avoir trouvée, pour obéir d'autant plutôt aux décrets de la providence.

Pſammetique ſe moqua du devin, diſant que cette mule ne pouvoit convenir qu'à une poupée ou à un embryon de femme; & cependant il ſouhaitoit au fond du cœur que ce ne fût pas une poupée.

Ce propos du Roi avoit offenſé toutes les Dames de la Cour & de la Ville. Ce que les femmes s'imaginent par rapport à une certaine mule qu'elles portent où vous ſavez, elles ſe l'imaginent auſſi par rapport à celle du pied; chacune croit qu'elle a la plus petite.

Le devin n'eut pas grande peine à perſuader au Roi de faire rédiger une circulaire, par lequel il invitoit toutes les Da-

mes, à qui elle parviendroit, à ſe faire eſſayer la mule, promettant ſa main pour récompenſe à celle qui pourroit la chauſſer.

Quant au couronnement, ſur lequel le devin inſiſtoit, comme *Paroh*, qui craignoit que le Roi ne refuſât ſa fille à cauſe de ſon énorme bêtiſe, le lui avoit ordonné, *Pſammétique* fit comprendre à *Zaphnat-Paneach*, quoiqu'avec une peine extrême, qu'il ne pouvoit guere faire couronner une reine avant que de l'avoir trouvée.

Cette circulaire ayant coûté au Conſeil d'Etat trois mois de travail, devoit bien être une piéce des plus excellentes. La voici.

CHAPITRE III.

Circulaire & les effets qu'elle produit.

„ *Pſammetique*, par la grace du chien
„ *Anubis*, fait Roi d'Egypte & de beau-
„ coup d'autres Provinces qu'il ne poſſede
„ pas à la vérité, mais qu'il a poſſédées au-
„ trefois, ou qu'il ira conquérir quand il
„ en aura le tems & qu'on ne lui fera point
„ de réſiſtance, ayant réſolu pour le ſa-
„ lut de ſes peuples, d'épouſer la femme
„ qui a le pied le plus mignon, fait ſom-

„ mer toutes les dames du monde habité,
„ qui croyent pouvoir prétendre à cet hon-
„ neur par la petiteſſe du ſusdit pied, de
„ venir eſſayer une mule couleur de roſe
„ envoyée du ciel par miracle, avec pro-
„ meſſe d'élever celle qui pourra la chauſ-
„ ſer, ſur le trône d'Egypte : cette mule
„ étant ſi petite que le pied auquel elle con-
„ viendra, doit inconteſtablement être le
„ plus mignon qu'il y ait au monde. Le
„ Roi croit ſes ſujets aſſez clairvoyans pour
„ concevoir que le bonheur de l'empire dé-
„ pend de la petiteſſe du pied de la Reine;
„ & c'eſt pour cela qu'il eſpere qu'ils lui
„ ſauront bon gré du ſoin qu'il daigne
„ prendre de leur bien être : ſurtout la pe-
„ teſſe du ſuſdit pied faiſant naître le pré-
„ jugé le plus favorable pour celle d'une
„ autre partie, qui en une femme eſt tou-
„ jours d'autant plus appétiſſante, qu'elle
„ eſt plus mignonne : vérité que le con-
„ ſeil d'Etat, après de mures réflexions,
„ & après nombre d'expériences faites ſur
„ ce Chapitre pour le bien public, a re-
„ connue pour être ſi conſtante, qu'on ne
„ ſauroit la révoquer en doute : pour ne
„ rien dire de ce que le grand Chancelier
„ a conſulté ſur ce point important, les
„ phyſiciens auſſi bien que les mathémati-

„ ciens du Roi : gens dont les déciſions ne „ ſont pas moins irréfragables que celles „ des oracles. &c. „

On imaginera aiſément la ſenſation que produiſit ce manifeſte. On vit arriver des Prétendantes des Contrées du monde les plus éloignées, & en Egypte même, il n'y eut ſi ſale récureuſe qui ne crût avoir le plus petit pied, & qui ne ſe préſentât pour ſubir l'épreuve.

Les miniſtres, le grand chancelier & les chambellans n'eurent d'autre beſogne pendant ſix mois, que de chauffer des femmes ; & cette occupation valoit bien celles auxquelles ces ſeigneurs étoient employés ordinairement.

Il n'y avoit que les laides que l'on chauffât en public. Quant aux belles, on les appelloit à la cour, & on les chauffoit dans de petits cabinets écartés. Il y eut pluſieurs de ces dernieres qui ſe préſenterent trois, même quatre fois pour ſubir l'épreuve : de ſorte qu'on ſe vit contraint de publier un ſecond mandement, par lequel on déclara que chacune ne pouvoit être chauffée qu'une ſeule fois : vu qu'autrement on n'auroit jamais fait : ce mandement excita un mécontentement univerſel parmi les belles Prétendantes.

Un conſeil d'Etat, qui prévoit tout ce

qui n'arrive jamais, n'a pas toujours le tems de prévoir les ſuites qui doivent réſulter immanquablement d'un édit : c'eſt ce qui arriva, & nous en ſommes bien fâchés, par rapport à la circulaire dont nous avons communiqué une copie au lecteur. Le reſpect que l'on doit à la vérité, ne nous permet pas de laiſſer ignorer qu'il y eut quelques milliers de citoyennes, qui ſe firent ratiſſer, applanir, ou doler les pieds : car quelques délicates que les femmes ſoient d'ailleurs, elles tiennent ferme contre la douleur la plus cuiſante, dès qu'il s'agit de l'intérêt de leur vanité : quand celle-ci s'en mêle, la plus foible, la plus mignarde devient robuſte, & la plus pagnote, une héroïne. C'eſt ce qu'on voit tous les jours, & dans toutes les contrées.

Voilà donc une partie conſidérable de la belle moitié du genre humain eſtropiée & mutilée par cette ſage circulaire.

La premiere qui ſe préſenta pour chauſſer la mule, fut *Aſſnath*, fille plus ſotte encore que le premier miniſtre ſon pere : ce qui veut dire beaucoup. Elle avoit à la vérité le pied fort petit : nonobſtant cela, la mule fut trouvée de la moitié trop petite pour elle : ce qui fit évanouir tout d'un coup les belles eſpérances de *Paroh*, qui frémit de ra-

ge en voyant échouer ainſi ſes grands deſſeins. En vérité dans cet inſtant, il auroit pardonné à ſa fille de n'avoir ni tête, ni cul, ni ***, pourvu qu'elle eût eu le pied fait comme il le falloit.

La ſeconde qui ſubit l'épreuve, fut *Tzipora*, fille du grand Chancelier : elle ne réuſſit pas mieux que la premiere, ſon pied étant même encore un peu plus grand que celui d'*Aſſnath* : ce qui déſeſpéra ſon pere, qui s'étoit attendu d'embraſſer ce jour là ſa fille comme reine. Ah! qu'il eſt ſage de ne s'attendre à rien au monde! celui qui ne conçoit point d'eſpérances, ne ſera jamais trompé.

Cependant toutes les femmes qui s'offrirent depuis, n'approcherent que de loin de la petiteſſe de ces deux premiers pieds : ce qui fit naître deux partis puiſſans dans l'Empire, comme l'on va voir.

Zaphnat-Paneach ayant prononcé par ordre de *Paroh*, que, puiſqu'aucune des Dames n'avoit pu chauſſer la mule, il falloit bien que la volonté d'Anubis eut été qu'on élevât au trône le pied dont la petiteſſe approchoit le plus de celle de la mule, il fut aiſé de voir par cette interprétation que c'étoit à *Aſſnath*, qu'on deſtinoit la royauté.

Toutes les créatures de *Paroh*, qui étoient en grand nombre, ſoutenoient qu'il falloit

ſuivre l'avis du grand devin. Mais le Chancelier ne pouvant procurer à ſa fille les rênes de l'empire, ne voulut pas non plus, qu'un autre s'en emparât: c'eſt pourquoi il s'oppoſa de toutes ſes forces au grand devin.

Les partiſans du Chancelier étoient auſſi nombreux, que ceux du premier miniſtre. C'eſt pour cela que la choſe reſta longtems indéciſe.

Enfin *Zaphnat-Paneach* ne voyant aucun moyen de terminer ce différend, qui commençoit déjà à ennuyer le premier miniſtre, lequel n'étoit d'ailleurs rien moins que doué d'une grande patience, employa un expédient auſſi terrible que ſûr. Ce fut de dénoncer au tribunal ſacré, le Chancelier comme impie & athée, ne croyant ni au chien Anubis, ni à l'infaillibilité du grand devin.

Le délit étoit clair, puiſque le Chancelier s'oppoſoit publiquement à l'avis donné par *Zaphnat-Paneach*. On alla aux voix: & le chancelier auroit été perdu ſans reſſource, s'il n'avoit été informé la veille du coup affreux dont il étoit menacé.

Il faut ſavoir que parmi les membres du tribunal ſacré, il y avoit un certain *Poliphera*, dont l'autorité égaloit celle du grand

devin même. Ce prêtre gouvernoit preſqu'auſſi deſpotiquement que *Zaphnat-Paneach*, parce qu'il dirigeoit la conſcience des Dames les plus reſpectées à la cour: les Dames, d'après ſes impulſions, manioient les avirons de leurs maris, & ces avirons faiſoient voguer le vaiſſeau de l'empire.

Le chancelier pria à ſouper ce *Poliphera*, & lui fit préſent du pucelage de ſa fille, dont *Tzipora* à la vérité, avoit régalé, il y avoit longtems, le palfrenier de ſon pere: mais cela ne fait rien à mon hiſtoire.

Le prêtre gagné par cette voie, s'oppoſa le lendemain de toutes ſes forces à la condamnation de ſon beau-pere. Il repréſenta à *Zaphnat-Paneach*, que ce n'étoit qu'en matiere de foi qu'un grand devin étoit jugé infaillible; que la mule, quoique tombée des cieux, n'étoit pas un article de foi, & qu'il pourroit, ſauf ſon infaillibilité, s'y tromper tout auſſi bien qu'un autre mortel; que le chancelier n'étoit donc rien moins qu'athée, lorſqu'il révoquoit en doute la validité de la ſentence, que *Zaphnat-Paneach* avoit portée ſur la mule.

Voilà donc auſſi le bureau ſacré diviſé en deux partis pour la mule. Les ſectateurs de *Poliphera* firent pendre, écorcher, rompre ou brûler tous les fauteurs du parti con-

traire, qu'ils purent attraper, & ceux-ci ne manquerent pas de les traiter de même.

Ce n'étoit pas encore assez des maux, qui ravageoient l'Empire pour la mule même : une nouvelle dispute vint s'élever sur sa couleur. Elle étoit couleur de rose, comme nous l'avons dit. Et c'est de là que partirent les *Polipheristes* pour inférer qu'elle ne pouvoit pas être tombée des cieux, puisqu'en ce cas elle auroit dû être couleur d'azur ou de bleu céleste.

Les *Zaphnat-Paneachistes* au contraire soutenoient que la couleur de la rose étant la plus belle, c'étoit précisément de ce que la mule étoit de cette couleur qu'on devoit en conclure qu'elle avoit été envoyée par Anubis : vu que Dieu ne peut faire que ce qui est le meilleur, le plus beau & le plus parfait.

Ce fut alors qne l'on recommença à se tuer pour la couleur de la pantoufle, avec le même acharnement qu'on s'étoit massacré pour la pantoufle elle-même.

Le sage *Psammétique* voyant le furieux délire de ses peuples, pleuroit sur la bêtise des hommes, & maudissoit la fourberie & la rage insensée des prêtres. L'envie lui prit de faire passer ces derniers au fil de l'épée : mais considérant que le parti de cette ca-

naille étoit beaucoup plus puiſſant dans l'Empire que le ſien, il comprit qu'une ſemblable démarche lui coûteroit la vie à lui-même, & que ſes ſujets n'en deviendroient pas plus ſages.

Il prit donc l'unique parti qui lui reſtoit à prendre: en déclarant qu'il n'épouſeroit que celle à laquelle la mule iroit parfaitement bien.

Les *Polipheriſtes* furent pleinement ſatisfaits de cette réſolution du prince: leur chef n'ayant voulu qu'empêcher, pour faire plaiſir au chancelier, que *Pſammetique* épouſât cette *Aſſnath*, pour laquelle d'ailleurs il ne ſe ſentoit guere de goût.

Mais pour faire taire les *Zaphnat-Paneachiſtes*, il en coûta au Roi une énorme ſomme dont il fit préſent au grand devin.

CHAPITRE IV.

Concluſion à laquelle ceux qui n'ont pas lu Hérodote ne ſe ſeroient point attendus.

Tel étoit l'état des choſes en Egypte, lorſqu'une étrangere portant une fort petite pantoufle couleur de roſe dans ſa main, demanda à parler au Monarque. *Pſammetique*, qui

qui ne refuſoit jamais audience à qui que ce fut, ſe diſtinguant en cela de la plûpart des princes qui ne l'accordent qu'aux jolies femmes, la fit entrer. Jugez quel dut être ſon étonnement, lorſque la belle inconnue lui adreſſa ces paroles.

„ Grand deſcendant d'Anubis! je ſuis na-
„ tive de *Thrace*, & c'eſt de *Naucratis*, que
„ je viens pour te redemander la mule cou-
„ leur de roſe, qui m'appartient. Pour être
„ chauſſée comme il faut, on doit avoir une
„ paire de pantoufles. Je n'en ai qu'une
„ ſeule, & c'eſt toi qui tiens l'autre. Tu
„ n'as que faire d'une ſeule mule, non plus
„ que moi. Allons donc les apparier. „

Le Roi enchanté de la beauté de l'étrangere; tira la mule de deſſous ſa robe (car il la portoit toujours ſur lui comme une relique) & la lui chauſſa de ſa main royale.

Voyant qu'elle alloit parfaitement bien à la belle étrangere, il l'embraſſa tendrement, lui remit le ſceptre, & la fit proclamer reine avec une rapidité qui ne fit qu'augmenter la curioſité de la cour & de la ville.

La choſe reſſembloit à une énigme: tout le monde en vouloit ſavoir la ſolution: mais le Roi trop amoureux n'avoit pas le tems de la demander à ſon épouſe. Ayant trou-

vé une femme qui le charmoit, il étoit content du dénouement, & ne penſoit à rien moins, qu'à débrouiller les détails de cette étrange aventure.

Mais le conſeil d'Etat, le peuple & les prêtres vouloient en ſavoir le *Comment. Rhodopé* (c'étoit le nom de l'étrangere) le leur expliqua dans les termes ſuivans:

„ Je me baignois à Naucratis, lorſque „ tout d'un coup un aigle fondit ſur mes „ habits, & enleva cette mule, à laquelle „ je ſuis redevable de la fortune que je „ viens de faire. Ce que l'oiſeau fit de cette „ mule, c'eſt ce que vous ſavez. Informée „ par la circulaire, que le conſeil de ſa Ma- „ jeſté a fait publier, que la mule dont il „ eſt queſtion dans ce mandement, avoit „ été portée au Roi par un aigle, & qu'elle „ étoit couleur de roſe, je ne doutai plus „ que ce ne fût la mienne, & je me mis „ en chemin pour la ravoir. Voilà tout. „

C'eſt ainſi que parla *Rhodopé*. Ceux qui l'écoutoient, transportés d'étonnement, admiroient les voies incompréhenſibles de la providence.

Voilà donc le meilleur des Rois marié à une grivoiſe: car c'eſt ce qu'étoit *Rhodopé*; elle avoit d'abord été eſclave; ſon maître *Xanthus* la vendit à *Cha-*

raxès (*) marchand de Mitylene, qui l'aima & lui donna la liberté. Elle fit le métier de courtiſanne à Naucratis..... Ah! que ces voies de la providence ſont étranges en effet!

Pourquoi faut-il que j'aie épouſée une putain? diſoit un jour *Pſammetique* outré des mauvais procédés de la Reine.

Mais cette putain a le pied le plus mignon du monde, reprit celle-ci.

Pſammetique ſentit tout le ridicule de ſa paſſion, & devint fort indulgent pour les ſottiſes des autres, en ayant fait lui-même une ſi énorme.

(*) C'étoit le frere de la célebre *Sapho*.

Fin de Rhodopé ou la Mule-Reine.

LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

O U

LA GALERIE DES ENCHANTEMENS.

Conte de Fées.

— En deux parts ſe diviſe une femme,
L'une eſt le cœur, ou ſi mieux aimez, l'ame;
L'autre eſt le corps, ou certain ne ſais quoi,
Que toucherez plus aiſément que moi.
Ces deux parts ſont bien ſouvent oppoſées:
L'une par fois ne veut ceci, cela;
L'autre toujours le voudroit, & de là
Diſſenſions entr'elles ſont cauſées.
La part pourtant, que je n'oſe nommer,
Hautaine & peu facile à réprimer,
Sur l'autre part d'ordinaire l'emporte,
Lorſque ſurtout on la fait trop chômer.

VERGIER.

CHAPITRE I.

L'an trente mille neuf cent quatre-vingt-dix huit avant l'Ere chinoiſe, l'Europe étoit gouvernée par la Fée *Kyrie-Eleiſon.*

Ah! s'écria ici Monſeigneur l'Archevêque, que nous ſommes heureux de ne pas avoir vécu dans ce tems-là, où tout le monde devoit être damné, puiſqu'il n'y avoit encore ni *Moïſe* ni *Jéſus-Chriſt.*

Mais, lui dis-je, votre Excellence me pardonnera, il n'y avoit pas alors de diable non plus.

C'eſt autre choſe, reprit le ſaint homme, je n'y penſois pas.

Cette Fée étoit la plus riche & la plus puiſſante princeſſe qu'on puiſſe imaginer : mais elle n'étoit rien moins qu'heureuſe. Tourmentée nuit & jour d'une certaine démangeaiſon en certain endroit, elle avoit parcouru dans ſa jeuneſſe l'Eſpagne, l'Italie, la France & l'Allemagne ; elle avoit viſité tous les couvens de moines (*), & avoit couché dans toutes les caſernes, ef-

(*) Ceux de mes lecteurs qui douteront qu'il y eût déjà des moines dans une antiquité ſi reculée, pourront conſulter les annales de ces tems. Il eſt vrai que ces annales n'exiſtent plus ; mais tant mieux pour moi. On ne pourra donc pas me réfuter. D'ailleurs, beaucoup d'ordres monaſtiques font dériver leur origine des premiers hommes ; moi, je vais plus loin pour leur faire plaiſir : je dis que les freres Récollets, les Feuillants, & tous ces freres frapparts, ſont plus anciens que le monde.

Les géographes qui ne voudront pas croire que les pays de l'Europe portoient alors les mêmes noms qu'ils portent maintenant, & les hiſtoriens qui viendront m'objecter qu'il n'y avoit dans une ſi haute antiquité ni Rois, ni Cardinaux, ni préſidens, tous perſonnages qui paroiſſent dans mon conte, auront la bonté de conſulter ces mêmes annales, dont je viens de parler.

pérant apporter remede à cette maladie, qui ne fit qu'accroitre tous les jours. Elle avoit imaginé des machines qui rempliſſoient les intervalles que ſes médecins employoient à reprendre des forces (*) : le tout en vain.

Après tant d'efforts inutiles, déſeſpérant d'une parfaite guériſon, elle réſolut de prendre tous les jours autant de remedes qu'elle pourroit en avoir, pour ſoulager au moins ſes maux; réſolution qu'elle exécuta ſcrupuleuſement juſqu'à l'an neuf cent ſoixante-neuvieme de ſon âge (**), où elle commença à vieillir.

(*) C'eſt donc à cette fée que l'on doit l'invention des godemichés, machine des plus ingénieuſes & des plus utiles. Les ſavans qui veulent avoir tout ſu les premiers, me ſauront mauvais gré d'avoir remarqué que cette invention ſe perd dans les tems de l'antiquité la plus reculée. J'eſpere qu'ils imagineront quelque expédient pour démontrer que le godemiché, dont je parle ci-deſſus, étoit tout à fait différent de celui dont on fait honneur à nos jours.

(**) C'eſt à cet âge que mourut *Metuschelack*, & c'eſt celui où ma fée ne fit qu'approcher de la vieilleſſe. Cela vient, diront nos gens de lettres, de ce que les hommes qui naiſſoient aux premiers ſiecles du monde, vivoient plus longtems que ceux des ſiecles derniers. La naiſſance de ma fée étant plus proche de l'origine du monde que celle de *Metuschelack*, la fée devoit auſſi vieillir plus lentement. C'eſt très-bien raiſonner ſans doute; d'ailleurs elle étoit immortelle comme *Elie*; & quand on doit vivre toujours, on conviendra que c'eſt s'y prendre de trop bonne heure, que de commencer à devenir vieux à l'âge de 969 ans.

Qui l'auroit penſé, que la pauvre fée ſouffriroit de ſa maladie ſur ſes vieux jours beaucoup plus qu'elle n'en avoit ſouffert dans ſa jeuneſſe. Telle eſt la nature de cette maladie, qu'une femme, qui eſt ſur ſon retour, en eſt pour la plupart plus violemment attaquée qu'un jeune tendron. Ce qu'il y avoit de plus horrible dans cette affaire, c'étoit que la pauvre fée ne trouvoit plus de médecins qui vouluſſent lui apporter le plus petit remede. Elle en étoit réduite à ſe faire frotter nuit & jour par ſes Dames d'honneur la partie malade: encore cela ne faiſoit qu'irriter ſa démangeaiſon. Pluſieurs chirurgiens qui avoient tenté par pitié de lui donner quelque ſoulagement, virent devenir entre leurs mains l'inſtrument de l'opération ſi petit qu'il n'étoit plus d'aucun uſage: événement qui fit crier au miracle les prêtres du canton qui y reconnoiſſoient viſiblement le doigt de Dieu. D'autres chirurgiens leurrés par les grandes récompenſes, que la fée promettoit pour le plus léger ſoulagement qu'on lui procureroit, tenterent l'aventure avec la précaution de la mettre ſur le ventre pour ne pas voir ſon viſage terne, & de ſe bander les yeux à eux-mêmes pour ne pas contempler ſon cul preſqu'auſſi ridé, auſſi décharné que ſon viſage tanné. Mal-

gré cet affublement, la choſe ne réuſſit pas. Quand l'inſtrument approchoit de la partie en queſtion, il étoit pour ainſi dire émouſſé par la rudeſſe & la dureté de la poterne: incontinent il baiſſoit la tête: bref ces nouveaux champions éprouverent le même ſort que ceux qui les avoient précédés.

Rien de plus naturel à l'homme, que d'envier aux autres un plaiſir qu'il ne peut plus goûter. Cette envie jointe à l'eſprit de vengeance auſſi naturel à toute femme, ſuggéra à la fée hargneuſe, qui s'alambiquoit l'eſprit & la cervelle, pour faire éclater ſa colere d'une maniere inouie, un deſſein des plus horribles & des plus cruels. Sans ſe donner la peine de réfléchir que ce n'étoit pas une entrepriſe des plus faciles que de feſtoyer une femme aux yeux éraillés, & à la peau baſanée, quelque fée qu'elle puiſſe être, elle prétendit empêcher qu'aucun homme ne donnât à quelque femme que ce fût, le ſoulagement qu'on lui refuſoit: nous verrons comment elle exécuta ce terrible projet.

CHAPITRE II.

Un beau matin que Monſeigneur le Cardinal de *Vermillon* s'apprêtoit à fêter une jolie pénitente qu'il tenoit dans ſon lit, il vit diſparoître tout d'un coup d'entre ſes mains l'énorme goupillon dont il alloit ſe ſervir pour arroſer ſa pénitente d'eau bénite.

C'étoit par pur reſpect pour la religion, que la fée dévote commençoit ſa vengeance par un homme d'égliſe.

Le ſaint Cardinal cria au miracle. Ah! diſoit la belle éperdue, ſi Dieu veut opérer des prodiges, pourquoi n'en opere t-il pas de plus agréables? c'eſt un miracle d'une fort ſotte eſpece.

Les decrets de la Providence ſont impénetrables, reprit le prêtre très-choqué lui-même de l'étrange aventure.

Hélas! depuis ce moment malheureux, Monſeigneur ne diſtribuoit plus d'eau bénite, ayant perdu ſon goupillon.

Abandonné de toutes ſes pénitentes, il menoit un train de vie plus miſérable que le dernier de ſes curés.

Le même matin, M. *Paſtille*, le roi des

petits-maîtres, étant ſur le point de fourrer dans l'étui de ſa belle ſon petit bâton, le vit s'éclipſer à l'inſtant. Depuis ce moment fatal, il n'y eut pas de petit-maître plus fat, ni plus ſot que lui. On trouvoit mauvaiſes les mêmes plaiſanteries, dont on avoit été enchanté un inſtant auparavant: on ne l'appelloit plus depuis, que l'ennuyeux compagnon, le mauvais plaiſant, le garnement: il étoit le rebut de la belle ſociété, & ne fut plus admis dans aucune de ces coteries galantes, où il avoit brillé jadis.

Le pauvre Sire ſe déſeſpéroit de la perte de ce charmant fétiche, ſans lequel il n'avoit plus ni l'eſprit, ni l'heureux talent de plaire dans le monde.

Monſieur le Capitaine *Spadaſſin* venoit de baiſſer ſa pique contre une marquiſe chaſſieuſe, lorſqu'il s'apperçut ſubitement que ſon arme étoit allée à tous les diables.

C'étoit en vain que la marquiſe fouilloit tous les recoins des gregues du héros. Hélas! elle eut beau chercher: elle n'empoigna rien.

Ventre ſaint gris! s'écria en fureur le *Spadaſſin*, c'eſt une défaite des plus complettes. Tous les diables! il eſt déſolant de perdre auprès d'une vieille marquiſe, ce que j'ai ſauvé en tant de batailles & tant de boucans.

Monſieur *Rebondi*, qui s'étoit gliſſé hors du lit conjugal, pour porter ſa panſe dans celui de ſa très humble ſervante, y perdit la ſeule partie de ſon corps, qui étoit encore ſuſceptible de quelque mouvement.

Depuis ce fatal moment, M. *Rebondi* dépouillé de ſa ſolive, devint immobile, & n'eut plus aucune idée, ayant perdu l'unique organe par lequel il penſoit. Madame ſon épouſe trouvant vuides les caleçons de ſon mari, ſe conſola aiſément de ce malheur, au moyen de deux goujats, qui pris enſemble, faiſoient juſtement autant que feu ſon époux.

Quant à la perte que M. *Rebondi* avoit faite de toutes ſes idées, Madame ne s'en apperçut point du tout.

Un frere Recollet ſe haraſſoit en vain ſur une vieille Préſidente fêlée comme un eſquif qu'on avoit négligé de radouber. Il s'apperçut le premier de l'accident qui lui étoit ſurvenu; mais il n'oſa l'avouer: tant les moines ſont honteux.

La Préſidente ébaubie du peu de ſuccès qu'avoient ſes efforts, lui dit: Frere Farfadet! il me ſemble que vous vous moquez de moi: en vérité, c'eſt juſtement comme ſi vous aviez oublié votre boudin au logis.

Le moine auſſi ébahi de cette perte ſin-

guliere, que la groſſe Préſidente qui gigotoit ſous lui, s'excuſoit ſur ce que ce n'étoit rien moins qu'un guet-à pens : mais hélas ! Madame n'en fut pas plus ſatisfaite.

Le moine qui étoit d'ailleurs grand bravache, étant dépourvu de la ſeule qualité qui le faiſoit valoir, devint depuis un modele d'humilité. Le couvent du frere Jouflu (c'eſt ainſi qu'il s'appelloit) ſe reſſentit bientôt de ce terrible accident. Ce couvent, que les femmes les plus reſpectées pour leur ſageſſe & piété, hantoient autrefois, fut abandonné, & privé des aumônes qui y pleuvoient auparavant.

Monſieur de la *Bedaine*, Maire de France, éprouva la même méſaventure auprès de la reine.

Le poëte de la cour, M. *Doucin*, l'amant le plus tendre & le plus platonicien, s'étoit oublié auprès d'une chambriere au point de la monter, la prenant pour ſon pegaſe. Tant les poëtes ſont ſujets aux diſtractions ! Ah ! depuis ce moment il put platoniſer tout à ſon aiſe.

Mais ce qu'il y eut de fâcheux, c'eſt que le pauvre poëte deſtitué de ſa plume, n'écrivit plus de ces poëmes charmans qui faiſoient rougir les femmes par bienſéance, & ſourire par plaiſir.

En peu de jours cette infortune étoit devenue preſque univerſelle. Son effet fut le plus triſte qu'on puiſſe imaginer. L'Empire fut déſolé. Les beaux-eſprits ne diſoient plus de bons mots. Les moines n'avoient plus de pénitentes. Les docteurs de la Sorbonne même ſeroient devenus plus bêtes, qu'ils ne l'étoient auparavant, ſi cela eût été poſſible.

Et pouvoit il en arriver autrement? que faire, quand on eſt denué de la partie, par laquelle on penſe & on agit!

Les gens d'épée, de robe & d'égliſe n'étoient plus que des marauds & des faquins. Les femmes les traitoient de tels publiquement.

Ceux qui étoient encore hommes, ſe gardoient bien d'approcher de quelque femelle que ce fût; puiſqu'ils devoient ceſſer de l'être au moment même qu'ils iroient ſe ſervir de leur virilité. Il n'y eut alors de marmiton ſi laid, qui n'eût pu avoir la femme la plus belle, & du plus haut parage: tant la diſette étoit grande.

Cependant en fidele hiſtorien, je rapporte pour l'honneur de la France, qu'alors chacun aimoit mieux garder ce qu'il avoit dans ſa culotte, que de coucher avec toutes les

ducheſſes de la capitale. De nos tems les mœurs ont bien changé.

Plus les hommes étoient abſtinens, plus bandoit l'arc, qu'on ne pouvoit détendre alors ſans le perdre. Les deſirs des femmes qui y tiennent toujours la vue attachée, comme l'on ſait, n'en furent que plus irrités. Quelques unes un peu robuſtes portoient la galanterie juſqu'à forcer quelques hommes à cette perte, la plus grande qu'on puiſſe faire, autant que le plus grand mérite eſt attaché à la poſſeſſion de ce joyau.

C'eſt par l'excès de la convoitiſe féminine que les hommes ſe virent obligés de cacher aux yeux des Dames un certain agrandiſſement: & c'eſt pour cela qu'ils ſe pourvurent de ces longues ſoubreveſtes qui pendoient juſqu'au genou, & qu'on portoit encore il n'y a qu'un demi-ſiecle dans divers pays de l'Europe.

C'eſt auſſi à ce tems, où l'uſage des femmes étoit ſi dangereux, que les hommes commencerent à ſe ſervir des garçons: coutume ſi répandue depuis dans la Grece & dans Rome, & qui eſt encore fort en vogue dans la ville des ſept collines.

C'eſt alors que les femmes imaginerent de ſe ſoulager l'une l'autre, & de ſe paſſer des ſecours des hommes dans leurs délices:

invention ſi goûtée depuis par *Sapho*, & fort pratiquée encore de nos tems par les dévotes & les religieuſes.

Ce fut alors auſſi que les femmes prirent des ſinges & des chiens mignons: goût bizarre qui s'eſt pourtant conſervé juſqu'à nos jours.

Le malheur de l'Etat étoit grand: cependant il auroit pu ſe répandre beaucoup plus encore ſans que le Gouvernement y eut fait la moindre attention, ſi le Roi revenant de la chaſſe, n'eut perdu ſon épieu, en enfilant une certaine bête à deux pieds, qui ſe promenoit dans le parc du prince en attendant ſon retour.

Pour vous parler clair, c'étoit une des maîtreſſes du Roi, qui lui attira ce même accident.

Le Roi n'eut pas plutôt éprouvé ce déſaſtre, qu'il convoqua ſon conſeil, où après un débat de pluſieurs heures, pendant leſquelles on n'expoſa que ce qu'on auroit pu dire dans une minute, il fut conclu d'envoyer une ambaſſade dans l'Aſie au grand magicien *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore*, qui gouvernoit l'autre moitié du monde. Car alors on ne connoiſſoit encore que l'Europe & l'Aſie.

Cependant les ſavans de ces tems aſſu-

roient avec la plus grande confiance, que le Globe ne pouvoit guere avoir plus de parties que ces deux, & prononçoient sur la grandeur de ce Globe, qu'ils croyoient avoir mesuré tout entier, avec une suffisance étonnante. Il est vrai qu'ils furent démentis par les tems qui succéderent, comme les savans de nos jours seront démentis par ceux qui viendront.

Qu'importe? ces Messieurs avoient joui de l'admiration de leur siecle: qu'est-ce que leur font les siecles à venir?

CHAPITRE III.

A peine les ambassadeurs furent-ils arrivés dans le parvis du palais du grand magicien, qui savoit tout ce qu'il avoit appris, & faisoit tout ce qu'il pouvoit, qu'ils furent introduits à l'audience. Ils exposerent ce dont il s'agissoit si succinctement, que le magicien après les avoir écoutés pendant quatre heures, ne savoit encore où il en étoit. Cela venoit de ce que le Roi avoit choisi pour cette ambassade importante les plus grands harangueurs de son conseil, qui, à force de faire étalage d'éloquence, n'avoient

pas

pas le tems de parler de ce qui faiſoit le ſujet de leur voyage.

Le magicien auquel le bruit du malheur qui déſoloit la France, étoit parvenu, devina enfin par une ſagacité d'eſprit étonnante ce que pouvoient vouloir ces envoyés.

N'eſt-ce pas, Meſſieurs, leur demanda-t-il, après qu'ils eurent achevé leur diſcours? vous venez pour ravoir ce que vous avez perdu, vous, votre Roi très-chrétien (*), & la plupart de ſes très-humbles ſujets.

Les ambaſſadeurs ne ſe laſſoient pas d'admirer la profonde ſcience du magicien, qui avoit pénétré juſques dans leurs culottes, qui étoient vuides en effet.

Le Roi en prince ſage avoit choiſi à deſſein des ambaſſadeurs, qui devoient avoir eux-mêmes intérêt au ſuccès de l'ambaſſade. C'eſt ce que devroit faire tout ſouverain qui ſouhaite qu'on ait ſoin de ſes affaires, & c'eſt ce que ne ſauroit faire tout deſpote

(*) C'eſt par eſprit de prophétie, que parle ici l'enchanteur, puiſqu'il n'y avoit alors point encore de chrétiens. En général il me faut remarquer qu'on doit diſtinguer en ce conte, comme dans la Bible, pluſieurs ſens différens. Tels ſont le ſens littéral, le ſens allégorique, le ſens myſtique &c. &c. &c.

dont l'intérêt eſt toujours ſéparé de celui des citoyens.

Les Dames de la Cour de *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore* avoient trouvé le moyen de découvrir le miſérable état des nouveaux venus. La choſe éclata: & c'eſt maintenant qu'on comprendra aiſément comment le magicien pouvoit ſavoir ce qu'il ſavoit.

En homme généreux il plaignit non-ſeulement le triſte état des François: il promit en même tems d'y apporter remede.

Il mena lui-même les députés dans ſon arſenal, où les plus grandes merveilles frapperent leurs yeux. Il y avoit là des philtres qui inſpiroient aux Monarques l'amour de leurs peuples.

Les ambaſſadeurs demanderent pourquoi les bouteilles qui contenoient ce ſpécifique excellent, étoient toutes bouchées & poiſſées.

C'eſt, leur dit-on, qu'aucun Monarque n'en a encore bu.

Il y avoit de gros flacons qui portoient l'inſcription: *Pudeur des femmes*; mais malheureuſement il n'y avoit rien dedans.

L'honnêteté des financiers, la modération des ſavans, & la raiſon des théologiens devoient ſe trouver dans d'autres bouteilles toutes auſſi vuides.

Les flacons les plus remplis, étoient ceux où il y avoit la ſuffiſance des petits-maîtres, l'orgueil des prêtres, l'envie des gens de lettres, les extravagances des religions, les baiſers des coquettes & les deſirs des dévotes.

Voilà un Talisman, dit le magicien, en leur montrant quelques chiffres magiques, moyennant lequel je puis donner de l'eſprit: mais perſonne n'en veut, chacun croyant en avoir de reſte.

En voilà un autre, continua-t il, qui démontreroit aux ſavans juſqu'à l'évidence, qu'ils ne ſavent rien. Ils n'en veulent pas non plus. Je leur pardonne : comment s'accommoder d'un Talisman, qui leur apprendroit qu'ils ne ſont que des ſots?

Il leur montra encore l'intolérance des prêtres, figurée par un torrent de ſang ruiſſelant dans un énorme baſſin ſans fond, que la bêtiſe & le deſpotiſme, deux monſtres immortels, ſoutenoient de leurs griffes.

Ce ſang coulera auſſi longtems, dit l'enchanteur, que les hommes ne ſeront pas rentrés dans leurs droits primitifs, qu'ils n'auront pas chaſſés leurs tyrans temporels, & qu'ils ne ſe ſeront pas défaits de la crainte frivole d'un tyran éternel imaginaire.

Les députés appercurent tout d'un coup

une cage énorme diviſée en cent mille petites niches ſéparées l'une de l'autre par des grilles de fer, dont chacune contenoit un ſinge.

Ce ſont les différentes religions, dit le magicien: chacune eſt ſingerie. Cependant on ne ſauroit dire qui eſt le ſinge le plus ancien, ou qui eſt le plus ſinge de tous ceux que vous voyez. Mais c'eſt une queſtion dont la déciſion n'importe guere au genre humain. Si les hommes étoient ſages, ils noyeroient cette cage entiere dans la mer de l'oubli.

S'il n'y avoit pas ces grilles de fer que vous voyez, continua le maître reſpectable de cet arſenal, ces animaux acharnés s'égorgeroient mutuellement. Quelque ſinges qu'ils ſoient, ils ont la cruauté des tigres, & la ruſe du renard. A travers de ces grilles, ils ſe portent aſſez ſouvent des coups mortels.

Autour de cette cage, voltigeoient des feux follets, & de petits farfadets d'une figure groteſque, qui ne s'en ſéparoient jamais.

Ce ſont les opinions, les hypotheſes & les préjugés, dit l'enchanteur: cette troupe fait le paſſe-tems des ſinges.

Après avoir montré aux envoyés toutes ces raretés, il tira d'une armoire une

baguette, qu'il leur donna, disant: qu'ils en devoient faire présent à la fée *Kyrie-Eleison*, qui tenoit dans son palais tout ce que la France avoit perdu. Il ajouta que la fée appaisée par ce présent, dont la vertu étoit merveilleuse, permettroit à chacun de reprendre le sien, & qu'ainsi tout le monde seroit content.

Cette baguette avoit la figure d'un priape: mais on n'en avoit pas vu depuis longtems de semblable dans la sage Grece, telle étoit l'épaisseur & la longueur de cette barre. Sa vertu, dit le vieillard, consistoit en ce qu'aussitôt que la fée l'auroit mise dans l'endroit où elle avoit mal, elle commenceroit à se mouvoir, & continueroit dans la perpétuité des siecles. C'est ce qu'il faut à la fée, & c'est ce qu'il faudroit à toute femme. Aussi longtems que les hommes n'auront pas inventé cette machine, ils ne pourront nullement compter sur la vertu des Dames. C'est le *Mouvement perpétuel*, ajouta-t-il, qui a tant tourné la tête à vos méchaniciens, & que j'ai enfin inventé après une étude de plusieurs siecles. O que vos savans sont sots! ils présument faire des découvertes, qui exigent une observation non-interrompue de la nature, continuée pendant des siecles, & ils ne vivent que quelques mo-

mens. Encore en ce court eſpace ils ne ſont pas capables d'une attention ſuivie. Rabattons de ces momens, ceux qu'il leur faut pour manger, pour dormir, pour perpétuer leur eſpece, pour reprendre des forces, pour cabaler, pour briguer des places &c. &c., que les inſtans qui leur reſtent pour penſer, ſont courts!

Les ambaſſadeurs, après avoir remercié très-humblement le *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore* du ſoin qu'il daignoit prendre de leur bien-être, prirent la liberté de lui demander, s'il n'avoit pas pluſieurs de ces inſtrumens: & s'il en avoit, ils le ſupplierent de leur en accorder au moins encore un pour la Reine, un autre pour les Dames d'honneur, & encore un pour leurs épouſes.

Le magicien répondit qu'il n'avoit que celui-là ſeul, dont il venoit de les gratifier, qu'il n'en pouvoit plus faire, encore qu'il le voulût, la nature exigeant pluſieurs ſiecles pour la production d'une ſemblable merveille: & auſſi que la baguette qu'il leur avoit donnée, n'opéreroit que dans le gouffre de la fée: car telle étoit la volonté du deſtin. Mais poſons que j'en euſſe, ajouta-t-il en ſouriant, croyez vous que je ſerois aſſez cruel pour vous en donner? & ſeriez-vous aſſez bêtes pour en prendre? Ces

machines porteroient le trouble dans votre Etat. Les femmes qui en auroient, ne les prêteroient pas à leurs meilleures amies, en ayant toujours beſoin elles-mêmes; & ſe pouvant tout-à-fait paſſer de vous, elles vous traiteroient plus mal, qu'elles ne font à préſent, où elles ſe ſouviennent quelquefois que vous leur pouvez donner du plaiſir. Celles qui n'en auroient point, s'acharneroient contre les premieres; & il y auroit mille fois plus d'envie & de haine entre les femmes, qu'il n'y en a déjà.

Meſſieurs les députés avoient l'eſprit ſi pénétrant & ſi ſubtil, qu'ils comprenoient tout ce qu'on leur diſoit auſſi clairement. Ils goûterent donc les raiſons de *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore*, & prirent congé ſur le champ, ſe hâtant de rapporter la conſolation & la joie dans leur pays.

CHAPITRE IV.

Le bruit de l'heureux ſuccès de l'ambaſſade, dévança les ambaſſadeurs. Le Roi & le peuple coururent au devant d'eux: & le Prince ordonna que la baguette, que deux hommes portoient ſur une perche, à peu-près comme depuis fut portée une grap-

pe de raiſin par les Iſraélites, fût offerte ſur le champ à la fée.

On marcha donc vers ſon palais. Celle-ci étant informée du ſujet de cette viſite, reçut les députés civilement, & fit l'épreuve de la baguette en préſence du Roi, du grand Conſeil & du Clergé.

A peine la pele myſtique fut miſe en ſon endroit, que la fée ferma voluptueuſement les yeux & remua le derriere avec une telle violence, que le ſopha où elle étoit couchée, gémiſſoit ſous elle, tant elle ſe ſentit picotée.

On ne douta plus de la vérité de la promeſſe de *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore* : & la ſorciere enchantée de ce beau préſent, ordonna à ſes génies d'ouvrir incontinent la galerie, où elle gardoit les tréſors qu'elle avoit ravis aux François.

La fée ceſſa d'envier aux autres un plaiſir qu'elle étoit maintenant ſûre de goûter pendant l'éternité. Elle avoit lu dans les aſtres, que c'étoit le véritable *Mouvement perpétuel*, que le grand magicien *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore* avoit inventé, & elle remercioit le deſtin, de l'avoir guérie.

La galerie ouverte, le premier objet qui frappa les yeux des ſpectateurs, fut une relique enchaſſée en or, qui ſurpaſſoit les autres en beauté & grandeur.

Monſeigneur le Cardinal de *Vermillon*, croyant que c'étoit la ſienne, s'en empara: mais quel fut ſon déſeſpoir, lorſque voulant dépuceler ce même ſoir une jeune profeſſe, il ne put en venir à bout; la relique étant trop grande pour pouvoir être miſe dans la capſule d'une vierge nonnette.

Frere *Jouffiu* attrapa, par une mépriſe malheureuſe, le coutelas du Cardinal. Il s'en alla chez la Préſidente réparer le tort qu'il avoit eu avec elle: mais hélas! dans ſon vaſte gouffre la vieille Préſidente ne ſentit point ce petit bijou.

Par une ſemblable mépriſe, M. *Paſtille* ſe trouva pourvu de la brete du *Spadaſſin* rognée en pluſieurs endroits: elle avoit aſſiſté déjà à trop de batailles.

Quelle fut la honte du petit-maître, lorſqu'il tira cet eſponton balafré auprès d'une Comteſſe délicate.

Le Capitaine ne fut pas moins mécontent du bijou parfumé du petit-maître, qui lui étoit tombé en partage. Il aimoit mieux ſa choſe balafrée, qui avoit fait déjà tant de campagnes, & s'étoit acquis plus d'expérience, que ce poupon du jeune idiot.

Un fermier général ſe vit tout d'un coup ſans prépuce: parce qu'il s'étoit attaché le choſe d'un juif.

Le pauvre juif fut chaſſé de la ſynagogue, parce que celui du fermier qu'il s'étoit mis, n'étoit pas circoncis: il n'y avoit d'ailleurs que ce ſeul prépuce qui établît une différence entre le juif & le fermier.

Le poëte *Doucin* prit par diſtraction la relique d'un Turc: mépriſe qui nuiſit beaucoup au platoniſme du poëte.

Le Roi s'appliqua ce qui appartenoit au Maire de la Bedaine, & le Maire s'arrogea le ſceptre royal.

Ah! fi donc, s'écria la Reine, c'eſt celui de mon mari: & depuis cette mépriſe malheureuſe, le Maire n'oſa plus paroître à la Cour.

Les maitreſſes du Prince qui étoient fort étroitement liées avec le Maire, reconnurent d'abord le meuble que le Roi portoit: mais on comprend bien qu'elles ne firent ſemblant de rien.

M. *Rebondi*, auquel on avoit mis la petite racine d'un page de quatorze ans, ne ſavoit comment s'accommoder de cette bagatelle. Elle ne paroiſſoit preſque pas ſous ſa panſe, & Madame ſon épouſe accoutumée aux exploits des goujats, s'en trouvoit également mal.

Je ne ſaurois décrire le trouble qui agitoit cette nation malheureuſe. Elle ſe trou-

voit auſſi mal du remede qu'on lui avoit apporté, qu'elle s'étoit trouvée de ſon premier déſaſtre.

Le grand magicien *Pantariſtokai-Tachiſtoprattore* qui arrangeoit tout le plus vite & le mieux du monde, n'avoit pas prévenu cet inconvénient. Le Roi ſe vit contraint de lui envoyer une ſeconde ambaſſade pour implorer ſon aide par rapport à ce ſecond malheur.

Le magicien un peu honteux de ce qu'il n'avoit pas prévu un accident qu'il auroit pu aiſément prévoir, donna aux envoyés un onguent, diſant que ceux qui s'en enduiroient les yeux, verroient clair, & qu'ainſi chacun reconnoîtroit le ſien.

Il ordonna en même tems qu'on s'aſſemblât à cette fin dans une grande eſplanade, où toutes les reliques ſe dégageroient auſſitôt qu'elles ſeroient touchées par la main d'une pucelle, qui devoit prononcer alors de certaines paroles, qu'il leur donna écrites ſur un talisman : qu'alors les yeux des hommes ſe deſſillant, chacun pourroit s'attacher ce qui lui appartenoit. Il ajouta que, ſi cela ne réuſſiſſoit pas, il n'y avoit plus de moyen de remettre les choſes en leur lieu.

Les envoyés n'eurent pas plutôt apporté

ce meſſage, que voilà de nouveaux troubles qui diviſerent l'Empire.

Les femmes mariées, jalouſes de ce qu'on ne leur avoit pas donné la charge du désenchantement, craignant en même tems que les hommes ne reſtaſſent dépouillés pour toujours de leur virilité, s'ils s'en défaiſoient une ſeconde fois, ne voulurent pas permettre l'exécution du conſeil du magicien.

Après qu'on leur eut perſuadé d'y conſentir, on ne ſut où trouver la vierge, qui étoit abſolument néceſſaire pour cette opération.

On ſe ſouvint d'abord des nonnettes: mais hélas! les moines les avoient toutes dépucelées.

On ſongea enſuite aux villageoiſes: mais les curés avoient dégarni tous les hameaux.

Dans les villes on ne prit pas même la peine de chercher ce rare oiſeau. S'il étoit poſſible, on y ôteroit aux filles le pucelage avant même qu'elles fuſſent miſes au monde.

Après des recherches aſſez longues & aſſez pénibles, on déterra une pucelle de dix ans.

Le peuple fut convoqué. On avoit bâti à la hâte de petites loges, d'où les femmes en clignotant pouvoient lorgner à l'abri de leurs éventails le nouveau miracle qui alloit s'opérer. Mais hélas! un gros chanoine

qui s'approchoit le premier pour être déſenchanté, dévorant des yeux la fille qui alloit lui ôter le meuble, qui appartenoit à un gardien des Capucins, ne put réſiſter à ſa convoitiſe. Il vous viola la petite fille à l'aſpect de toute l'aſſemblée, avant qu'elle eut prononcé les mots dictés par le magicien.

Ç'avoit été la ſeule vierge, comme j'ai dit, que l'on eut pu trouver. Celle-ci dépucelée, il fallut laiſſer les choſes comme elles étoient : & c'eſt de-là que vient la grande diſproportion qu'on trouve encore aux hommes par rapport à la partie que vous ſavez.

On voit tous les jours des nains bien pourvus de ce qui nous rend agréables au ſexe, & des géans aſſez mal partagés. On voit de grands nés qui promettent beaucoup, & ne tiennent rien.

O mes amis! ſi le maudit chanoine s'étoit fait un peu de violence, vous ne ſouffririez pas de ces inconvéniens.

Après cela, a-t-on tort de dire que tout le mal ici-bas dérive des prêtres ?

Fin du Mouvement perpétuel, ou la Galerie des Enchantemens.

DRUGHA,

OU

LA VERTU DES FEMMES.

Conte giganteſque indien.

Innocuos cenſura poteſt permittere luſus :
Laſciva eſt nobis pagina, vita proba eſt.
M. Val. Martial. Lib. I.

CHAPITRE I.

En quoi conſiſte le bonheur des femmes.

Béni ſoit l'inventeur de l'écriture! C'eſt par ces mots, dit-on, que les Indiens commencent preſque tous leurs livres : il me faut donc débuter auſſi par ce petit exorde. Plût à dieu qu'on ne nous en eût jamais fait de plus amples & de plus ennuyeux!

Dans le premier *jogue* (*) des Indiens, quelques *Mononthours* (**) à peu près avant

(*) Les Brachmanes ont le dogme de nos quatre âges du monde ſi bien chantés par *Ovide*. Ils appellent ces âges, *Jogues*.

(**) Un *Mononthour* indien eſt de quatre cent vingt-ſix millions de nos années.

que *Mahadukoit Kounha* (*) eût touché aux bords des Indes, vivoit une femme auprès des rives du *Zanoubi* (**), renommée pour ſa chaſteté extraordinaire. C'eſt pour cela qu'on l'appelloit *Drugha*, ce qui veut dire vertu en indien. Quoiqu'abandonnée à elle-même, elle ne s'éloignoit pas d'un pouce de la bonne voie, & elle démentoit par-là le code de ſes compatriotes les Indiens, qui dit expreſſément que *la femme maîtreſſe d'elle-même ſe conduira toujours mal; & qu'il ne faut jamais compter ſur ſa vertu* (***).

Tous les *Mhurds* (****), habitans de ces contrées, ſe livroient à une eſpece de raviſſement; ils reſtoient ſtupéfaits d'admiration, & abimés dans le reſpect le plus profond, quand on leur parloit de *Drugha*: tant la vertu étoit rare chez les femmes, même dans le premier âge du monde.

(*) M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans chez les Brames de Bénarès & des pays voiſins, & qui avoit appris non-ſeulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue ſacrée, nous aſſure que leurs annales atteſtent l'invaſion d'Alexandre, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier.

(**) C'eſt le nom que le brame *Shumontou*, auteur de l'*Ezour-Védam*, donne au Gange.

(***) *Rayna!* Tome I.

(****) *Mhurd* ſignifie homme dans la langue indienne.

Qu'on aille maintenant nous bercer du ſonge que les mœurs de la belle moitié du genre humain ſe ſont corrompues, qu'il fut une époque où les femmes étoient moins vaines, moins coquettes, & beaucoup meilleures qu'elles ne le ſont préſentement : qu'on vienne nous dire que les *Kenchenys* (*) des Indes étoient plus retenues, plus modeſtes & moins friponnes que nos danſeuſes d'Opera : d'accord ſi l'on parle des tems inconnus ou fabuleux : mais depuis que nous connoiſſons un peu ces fléaux chéris de notre chétive exiſtence, il en eſt tout autrement. Et de même que les *Andis* (**) des Indes ont toujours été d'auſſi grands coquins que nos moines, malgré les macérations dont ils fai-

(*) Les *Kenchenys* ſont des danſeuſes & des chanteuſes de profeſſion : il y en a beaucoup dans les Indes.

(**) Les *Andis* d'un divinité indienne, ſont ceux qui ſont de grandes pénitences en ſon honneur. Je n'ai pas à la vérité des preuves authentiques entre les mains, ni pour conſtater les débauches des *Kenchenys*, ni pour démontrer les fourberies des *Andis*. Il me paroît ſuffire que ce fuſſent des moines & des danſeuſes. Cependant ſi je fais tort à l'une ou à l'autre de ces reſpectables eſpeces, je leur demande très-humblement pardon de mon jugement précipité, m'excuſant ſur ce qu'il y a toujours de grandes préſomptions contre l'honnêteté d'un moine, & contre la ſageſſe d'une danſeuſe.

ſoient

ſoient parade devant le peuple; ainſi les femmes de tous les âges ont auſſi peu valu que les nôtres, malgré les dehors les plus ſéveres, ſous leſquels elles trouvoient bon de cacher quelquefois leurs écarts.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que dans ces tems reculés, les femmes, quoiqu'auſſi méchantes que jamais, étoient pourtant beaucoup plus heureuſes, qu'elles ne le ſont à préſent. Il n'y en avoit aucune dans *Zomboudipo* (*) qui ne fût fêtée du moins par une centaine de *Mhurds*; & l'on appelloit ſages, celles qui ſe contentoient d'une ſemblable bagatelle: le nombre des adorateurs d'une Dame galante montoit à des milliards, & les proſtituées en recevoient des milliaſſes. Que le ſexe étoit heureux alors!

Tout a changé depuis. Une pauvre honnête femme de nos jours doit ſe contenter d'un lourdaut de mari & d'une douzaine d'amans. Ah! que c'eſt peu de choſe pour une femme vertueuſe!

(*) C'eſt ainſi que l'Inde eſt appellée dans l'*Ezour-Védam*.

CHAPITRE II.

Quelles ſont les filles qui gardent leur pucelage.

Drugha étoit la ſeule fille dans l'Inde qui eût gardé ſon pucelage juſqu'à quatorze ans. Choſe incroyable! les ſiecles à venir en ſeront ravis d'admiration: mais quelques efforts que faſſent les philoſophes éclairés, ils ne pourront jamais ajouter foi à un fait auſſi peu vraiſemblable que celui-ci.

Cette vierge, diſoit-on, mériteroit d'être épouſée en ſecondes nôces par *Ram* (*) lui-même, le Dieu incarné. On la jugeoit digne des faveurs du ſinge *Innuman* (**), & même de celles de *Parabaravaſtou* (***) le plus

(*) *Ram* c'eſt le Dieu *Vichnou* fait homme.

(**) Le ſinge *Innuman* eſt le ſouverain des ſinges. Le géant *Ravanem*, Roi de Tifle de *Serendib* (Ceilan) ayant ravi *Sidi*, femme de *Ram*, la retenoit dans ſon iſle. Ce fut *Innuman* qui découvrit le raviſſeur de *Sidi*, & qui fournit à *Ram* une armée de cinq cens millions de ſinges. On célebre encore dans les Indes la victoire que *Ram* & *Innuman* remporterent ſur le géant *Ravanem* & la délivrance de *Sidi*.

(***) *Parabaravaſtou*, le plus grand des dieux, créa trois dieux inférieurs, diſent les Indiens, ſavoir: *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*. C'eſt à peu près la ſainte Trinité.

grand des dieux. On craignoit fort que le puiſſant Roi de l'iſle de Serendib, l'affreux géant *Ravanem*, ne vînt l'enlever, comme il avoit enlevé autrefois l'épouſe de *Ram*. Car *Drugha* étoit auſſi belle que *Sidi*, & étoit pucelle par deſſus.

Le premier brame, qui s'appelloit *Cauchemar* (nom myſtique qui fut donné depuis à tout prêtre égrillard, venant de la part de Dieu féconder les filles & les femmes des Croyans) avoit jetté ſes yeux dévotement fripons ſur *Drugha*, dont le ſein d'albâtre commençoit à ſe gonfler: changement qui n'échappe jamais à l'œil attentif d'un ſaint ſaltinbanque. Les œuvres de dévotion n'admettent point de répit: c'eſt pourquoi *Cauchemar* ſe mit en devoir d'aller enjoler la fille, dont les prémices lui appartenoient comme de droit, puiſqu'il étoit le repréſentant de la divinité, laquelle doit bien ſavourer les morceaux les plus appétiſſans.

Les joueurs ſacrés de Gibeciere ſont de grands hableurs pour la plupart. Le brame n'eut donc guere de peine à perſuader à *Drugha*, que Dieu ayant regardé avec complaiſance l'innocence de ſes mœurs, l'avoit jugée digne de ſes embraſſemens: il l'aſſura en même tems que la roue d'un Dieu engrenant toujours mieux, que celle d'un ché-

tif mortel, elle ſouffriroit l'opération avec moins de douleur, qu'elle n'en cauſe à l'ordinaire aux pucelles, qui ſe font dépuceler par des *Mhurds*, ou par le priape de fer (*). Il conclut ce beau diſcours en la menaçant des tourmens affreux de l'*Ondera*, où Dieu tient enfermés les anges rébelles, (**) cachot terrible dans lequel elle ne manqueroit pas d'être précipitée, ſi elle alloit encourir par ſa déſobéiſſance, ou par des ſcrupules mal-entendus, l'inimitié & la colere de la divinité.

Drugha ayant remercié *Brama* de l'hon-

(*) Il eſt d'uſage, dit-on, à Cochin & dans quelques autres pays des Indes, que les filles donnent leur pucelage à un priape de fer dans un temple.

(**) Les Brachmanes furent les premiers qui imaginerent une priſon éternelle pour les ſubſtances céleſtes, qui s'étoient révoltées contre dieu dans ſon propre palais; il les enferma dans une eſpece d'enfer, qu'ils appelloient *Ondéra*; mais au bout de quelques milliers de ſiecles il adoucit leurs peines, les mit ſur la terre, & les fit hommes; c'eſt de-là que vint notre mélange de vices & de vertus, de plaiſirs & de calamités.

C'eſt à cauſe de cet *adouciſſement*, effet de la clémence divine, que l'enfer des Indiens eſt un peu plus raiſonnablement imaginé, que celui des chrétiens. Mais il eſt tout naturel que les fictions des peuples doux & débonnaires de l'Orient, ne ſoient pas auſſi barbares, auſſi affreuſes, que celles des occidentaux. Ce n'eſt que l'influence du climat.

neur qu'il vouloit bien lui faire, ſe rendit au temple bâti ſur la cime du *Mont-Merou* (*), la nuit ſuivante à l'heure marquée par le prêtre.

Il eſt vrai que le dieu *Bruma* ou *Brama* s'étoit métamorphoſé en cerf, quand il força ſa propre fille dans une forêt: mais il ne ſe ſervit que cette ſeule fois-là d'une ſemblable métamorphoſe. Depuis ce tems il prenoit toujours la forme d'un cheval, d'un bouc, d'un âne, ou d'un moine, quand il vouloit ſe rendre digne des bonnes graces de quelque femme ou fille.

Cauchemar déguiſé en Dieu deſcendit de l'autel, au pied duquel il avoit fait préparer un lit magnifique de ſatin noir, pour que la blancheur éblouiſſante de la peau de la victime, fût encore plus relevée par ce contraſte. Le temple étoit éclairé par un million de bougies, l'habit du dieu reſplendiſſoit d'or & de pierreries. *Drugha* ne fut pas plutôt placée ſur le lit, que le dieu la dépouilla de ſes vêtemens, pour aſſouvir ſur elle à loiſir les deſirs impatiens de ſon *Cangiar* (**). Mais quelle fut la ſurpriſe du bra-

(*) Par ce *Mérou* le brame *Shumontou* déſigne dans l'*Ezour-Védam* le mont *Immaüs*.

(**) *Cangiar*, poignard fort court & très large.

me, lorſque ce *Cangiar* chercha en vain la coupe ſacrée dont il avoit abſolument beſoin pour le ſacrifice.

Drugha avoit écarquillé dévotement ſes jambes: l'autel étoit tout près; mais le calice y manquoit. Voilà mes amis! comment une fille doit être organiſée pour qu'elle puiſſe reſter pucelle.

Cauchemar ne trouvant en elle que cette petite ouverture, néceſſaire pour la ſecrétion liquide que vous ſavez, voyoit bien que la diſproportion entre le dard d'un brame & ce petit trou, étoit beaucoup trop grande.

Les gens d'égliſe ne ſont jamais à ſec, & comment un homme favori de la divinité pourroit-il manquer des reſſources? *Cauchemar* entama le chemin oppoſé, tâchant d'entrer par un autre pertuis un peu plus ſpatieux. La pauvre *Drugha* ſouffrant des douleurs indicibles, s'écrioit à pluſieurs repriſes: ah! mon Dieu, ſi votre roue engrene ſi mal, quelle douleur ne doit pas cauſer à une pauvre fille celles des *Mhurds*?

CHAPITRE III.

Evénement miraculeux.

Une bonne action ne reſte jamais ſans récompenſe. Souffrez, ô vous chétifs Mortels! le bon Dieu connoiſſant vos miſeres, vous en dédommagera quelque jour, comme la vertueuſe *Drugha* fut dédommagée par lui de ſes douleurs cuiſantes.

Brama prenant en gré le préſent qu'on venoit de lui faire dans la perſonne de ſon prêtre, fit naître entre les jambes de *Drugha* l'ouverture délicieuſe qui lui avoit manqué juſqu'alors, & créa en même tems exprès pour elle un javelot de la grandeur d'un dragon (*Monſtrum horrendum, immane, ingens, cui lumen ademptum*), qui ne lui ſortoit jamais d'entre les cuiſſes: il la gratifia encore de dix autres étuis ſemblables, mais un peu plus petits, tous pourvus de leurs curedents & appartenances, dont l'élaſticité par un miracle des plus grands, loin de diminuer, comme il arrive aux appendices des foibles *Mhurds*, ne faiſoit qu'augmenter de jour en jour.

Telle fut l'incroyable ſageſſe de *Drugha*;

que ſe contentant de ce petit préſent de Dieu, elle vécut chaſte & vertueuſe juſqu'à la fin de ſes jours. Toute remplie par la vertu de *Brama*, elle n'avoit pas le plus petit vuide, par lequel elle pût recevoir un foible *Mhurd*, la porte de derriere ſe trouvant jour & nuit obſédée par le prêtre du Dieu, qui après y avoir fait ſa premiere entrée avec beaucoup de plaiſir, ne ceſſoit plus de fréquenter ce chemin, qu'il s'étoit frayé malgré les cris douloureux que *Drugha* avoit pouſſé dans le temple ſur le lit de ſatin. Par cet expédient la vertu de notre héroïne fut à l'abri de tout aſſaut, n'étant attaquable que par les narines, ou par la bouche, puiſque les autres ouvertures de ſon corps charmant étoient toujours exactement occupées.

Après ſa mort elle fut honorée en divinité, comme de raiſon, & ſa rare ſageſſe propoſée par les prêtres comme un modele aux ſiecles à venir.

C'eſt d'après cela qu'on donne encore dans nos pays occidentaux, auſſi bien que dans les contrées de l'Orient, le nom de vertueuſe à toute femme qui ſe contente d'onze bouchons pour un trou.

Il eſt vrai que *Drugha*, la vertu même, n'avoit qu'autant de bouchons qu'elle avoit

de gueules: mais en revanche les flacons de cette divinité ne s'épuiſoient jamais, & les ſources des *Mhurds* ſont ſujettes au tariſſement.

EPILOGUE.

Mon conte fini, c'eſt à vous, ô mes freres indiens! que je m'adreſſe pour vous demander pardon de l'application un peu libertine que je viens de faire d'une de vos plus belles & plus reſpectables allégories. Je ſais bien que votre *Drugha*, qui eſt repréſentée avec dix bras, & montée ſur un dragon pour combattre les vices qui ſont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médiſance, la calomnie, la fainéantiſe, la réſiſtance à ſes pere & mere, & l'ingratitude (*); je ſais bien, vous dis-je, que cette *Drugha* eſt le ſymbole le plus beau de la vertu: mais puiſque pluſieurs de nos ſots miſſionnaires n'ont pas héſité de prendre cette figure pour le diable, vous pardonnerez bien à un pauvre faiſeur de contes de l'avoir priſe pour quelque choſe d'autre, qui vaut aſſurément mieux que le diable, qui depuis qu'il a ceſſé d'être de

(*) V. les *Lettres d'Amabeb*.

mode, n'eſt plus bon qu'à épouvanter les enfans & à ennuyer les hommes faits.

Puiſſe la fiction dont je viens d'entretenir mes lecteurs, être auſſi ingénieuſe que le ſymbole de *Drugha* eſt inſtructif, & que les diableries de notre très-diabolique religion ſont fades & dégoûtantes.

Fin de Drugha ou la Vertu des Femmes.

LA RÉSURRECTION.

Conte tiré du nouveau Teſtament & des Saints Peres.

Jeſus-Chriſt a prédit la fin du monde, & ſon avénement dans les nuées avec une grande puiſſance, & une grande majeſté à la fin de la génération qui vivoit alors. (Luc. Chap. 2.) *Cependant le monde dure encore, & durera vraiſemblablement aſſez longtems.*

VOLTAIRE.

CHAPITRE I.

Le dernier jour du monde, le grand jour du jugement étant arrivé, le fils de l'homme parut dans les nuées avec vertu & gloire, avec une grande puiſſance & une grande majeſté, & vint renverſer l'ordre des choſes qu'il n'avoit pas arrangées, du même droit dont les Oints du Seigneur avoient renverſé juſqu'alors les femmes & les filles des foibles mortels. Le ſoleil & les étoiles tomboient des cieux, je ne ſais pas où; les flots de la mer faiſoient un très-grand bruit; les voûtes des cieux étoient ébranlées:

on vit une armée environner Jéruſalem : on ſavoit donc que la déſolation étoit proche. Jéruſalem fut foulée aux pieds, & il y avoit des ſignes dans le ſoleil, dans la lune & dans les étoiles (*) ; les hommes ſéchant de crainte, attendoient ce qui devoit arriver à l'univers entier. Les anges qui avoient tout exprès mangé la veille quantité de feves, ſonnoient de la trompette, dont la voix du tonnerre aſſembla les élus des quatre vents.

Une terreur panique vint ſaiſir les ames des lâches mortels : chacun craignant uniquement pour ſa vie & ſon ſalut, oublioit tout le reſte. Ce fut en ce moment, que toute diſſimulation ceſſant parmi les humains, les prêtres ôtant le maſque de l'hypocriſie qui les avoit couverts juſqu'alors, avouerent qu'ils étoient tels que St. *Cyprien* les a dépeints, il y a longtems, je veux dire, des fourbes ambitieux, des négocians avares & des ignorans (**) ; les princes, qu'ils étoient des

(*) V. le Chapitre XXIe. de St. Luc.

(**) Voici ce que dit ce St *Cyprien* dans ſon livre des *Tombés* : „ Chaque prêtre court après les biens „ & les honneurs avec une fureur inſatiable : les évê„ ques ſont ſans religion ; les femmes ſans pudeur ; „ la friponnerie regne : on jure, on ſe parjure : les „ animoſités diviſent les chrétiens : les évêques aban-

monſtres empourprés, qui donnoient des loix de *Dracon* écrites avec du ſang humain (*): St Jérôme avoit honte d'avoir parlé le langage des halles (**), compre-

„ donnent les chaires pour courir aux foires, & pour „ s'enrichir par le négoce; enfin nous nous plaiſons „ à nous-ſeuls, & nous déplaiſons à tout le monde „. V. les *Œuvres de St Cyprien*, & *l'Hiſt. eccléſ. de Fleuri*, tom. II pag. 168. Edit. *in*-12. 1725.

(*) *Leges, quibus Athenienſes uterentur, primus omnium tulit* Draco. *In illis legibus furem, cujuſcumque modi furti ſupplicio capitis puniendum eſſe, & alia pleraque nimis ſevere cenſuit, ſanxitque. Ejus igitur leges quoniam videbantur impendio acerbiores, non decreto juſſoque, ſed tacito, illiteratoque Athenienſium conſenſu obliteratæ ſunt.* Aul. Gel. Lib. II. Cap. 18. *Apud Athenienſes in proverbium abiit, leges Draconis ſanguine humano conſcriptas.*

(**) Voilà ce que dit St. *Jérôme* dans ſa diſpute contre *Jovinien* ſur les ſecondes nôces, *Livre I.* „ Si les organes de la génération dans les hommes, „ l'ouverture de la femme, le fond de ſa vulve, & „ la différence des deux ſexes faits l'un pour l'autre, „ montrent évidemment qu'ils ſont deſtinés pour „ former des enfans, voici ce que je réponds. Il „ s'enſuivroit que nous ne devons jamais ceſſer de „ faire l'amour, de peur de porter en vain des „ membres deſtinés pour lui. Pourquoi un mari s'abſ- „ tiendroit-il de ſa femme? pourquoi une veuve per- „ ſévéreroit-elle dans le veuvage, ſi nous ſommes „ nés pour cette action, comme les autres animaux? „ en quoi me nuira un homme qui couchera avec „ ma femme? certainement ſi les dents ſont faites „ pour manger, & pour faire paſſer dans l'eſtomac „ ce qu'elles ont broyé, s'il n'y a nul mal qu'un

nant alors que la choſe ne s'accordoit guere avec la dignité d'un pere de l'égliſe. Les moines confeſſoient ſans détour, qu'ils étoient de véritables cochons, ne tenant de l'homme que la figure, faiſant & ſouffrant mille ſottiſes publiquement & mille turpitudes ineffables: eux, auxquels il ne falloit qu'un habit noir, & une conduite indécente également & ridicule, pour exercer ſur les hommes ce pou-

---

„ homme donne du pain à ma femme, il n'y en „ a pas davantage, ſi étant plus vigoureux que moi, „ il appaiſe ſa faim d'une autre maniere, & qu'il me „ ſoulage de mes fatigues, puiſque les génitoires ſont „ faits pour jouir toujours de leur deſtinée. „ En vérité c'eſt puiſſamment raiſonner. Mais ſi vous aimez peut-être mieux les propres mots du ſaint homme, les voici. Ils ſont aſſez naïfs.

„ *Quoniam ipſa organa, & genitalium fabrica, & noſtra feminarumque diſcretio, & receptacula vulvæ ad ſuſcipiendos coalendos fœtus condita ſecus differentiam prædicant, hoc breviter reſpondebo. Numquam ergo ceſſemus a libidine ne fruſtra hujusce modi membra portemus. Cur enim maritus ſe abſtineat ab uxore? cur caſta vidua perſeveret; ſi ad hoc tantum nati ſumus, ut pecudum more vivamus? aut quid mihi nocebit, ſi cum uxore mea alius concubuerit? Quomodo enim dentium officium eſt mandere, & in alvum ea, quæ ſunt manſa, transmittere, & non habet crimen, qui conjugi meæ panem dederit, ita ſi genitalium hoc eſt officium, ut ſemper fruantur natura ſua, meam laſſitudinem alterius vires ſuperent, & uxoris, ut ita dixerim, ardentiſſimam gulam fortuita libido reſtinguat.*

voir abſolu, qu'ils avoient tant uſurpé. Les femmes ne faiſoient plus myſtere de la haine qu'elles portoient à leurs maris, ni les miniſtres flatteurs du mépris profond qu'ils ſe ſentoient pour leurs ſouverains imbécilles.

La confuſion qui parut alors ſur la ſurface de la terre, n'étoit pas moins grande que celle qui régnoit dans les ſombres réduits des tombeaux. Ici ſe promenoit une tête coupée cherchant le cou, auquel elle avoit appartenu : là ſe montroit un membre abandonné, ne ſachant où trouver le corps auquel il avoit été attaché autrefois : ici une feſſe iſolée cherchoit ſa compagne : là un viſage rongé par la vérole alloit à la piſte de ſon nez & de ſes oreilles. On voyoit des héros enterrés en Europe chercher leur armure de chair dans les contrées les plus éloignées de l'Amérique.

Un pauvre matelot avalé un jour par un gros poiſſon, qui fut mangé après ſa mort par d'autres poiſſons, leſquels furent pris & mangés par des pêcheurs, qui les ayant digérés, s'en étoient défaits ſur un fumier, où des corbeaux venoient prendre leur repas, qui furent eux-mêmes déchirés & conſumés par d'autres oiſeaux de proie, leſquels étant pourris ſur un champ engraiſſerent la terre, où ils firent croître le bled,

qui étant devenu pain fut mangé d'abord &c. &c. &c., ce pauvre matelot ne ſavoit comment raſſembler les cent mille parcelles, qui avoient autrefois conſtitué ſon être.

CHAPITRE II.

Cependant chacun ayant rapiécé ſon corps comme il put, on vint comparoître devant le tribunal établi, comme l'on ſait, dans la vallée de Joſaphat, place un peu trop étroite à la vérité pour contenir tant de milliaſſes de générations: mais quand il s'agit de matieres de foi, il ne faut pas y regarder de ſi près, le miracle étant toujours d'autant plus grand, que la choſe eſt plus abſurde & plus impratiquable.

Voilà *Adam* qui ſe préſente le premier avec ſon *Eve* à la tête de ſes enfans, dont la plupart n'ont jamais entendu parler de ce pere prétendu. Il ne ſauroit revenir de ſon étonnement en voyant ces androgynes, dont le mammelon droit eſt mammelon d'homme, & le gauche teton de femmes (*), ne pouvant ſe perſuader en aucune maniere,

(*) *Supra Naſamones confinesque illis Machylas*

que

que ces eſpeces biſarres deſcendent de lui non plus que les Chinois, les Caffres, ou les Hottentots. Vient après *Abraham* avec ſa ſervante *Agar*, & un grand train de petits-fils & petites-filles; vient *Ammon* avec ſa ſœur la jeune *Thamar*, *Dina* avec le prince de *Sichem*, *Gomer* fille d'*Ebalaïm* avec le prophete *Oſée*, lequel forniquant avec elle trois années, lui a fait trois bâtards, *Holoferne* avec *Judith*, *Siſara* avec *Jahel*, *David* avec *Bethzabée*, & *Schelomo* entouré des plus jolies pieces de ſon ſerraïl; peu s'en eſt fallu que je n'aie oublié *Rahab* la paillarde, qui eſt une des aïeules de notre Sauveur, lequel compte encore parmi celles dont il eſt né, l'inceſtueuſe *Thamar*, l'impudente *Ruth*, & l'adultère *Bethzabée*. Vient après l'ange qui a baiſé *Marie* par

---

androgynos eſſe utriuſque naturæ inter ſe vicibus coeuntes Calliphanes *tradit*. Ariſtoteles *adjicit*, *dextram mammam iis virilem*, *lævam muliebrem eſſe*. C. Plin. Hiſt. nat. Lib. VII. Cap. 2. Vide etiam Platon. in conviv. Opp. Mars. Ficini. pag. 1185 & ſeq. Il faut remarquer que je ne donne pas ces androgynes pour des perſonnages hiſtoriques, non plus que M. *Adam* ou Madame *Eve*. &c. &c. &c.

La plupart de ces livres prétendus hiſtoriques ne ſont bons qu'à en tirer des ſujets pour des contes. Cependant je ne vois pas pourquoi un androgyne ſeroit plus contradictoire qu'un premier homme.

l'oreille (*), & ſuit enfin avec la belle Madeleine Jeſus-Chriſt lui-même, qui pour tout au monde, ne veut point paſſer pour bâtard, prétendant être entré dans ſa mere par le ſommet de la tête (**). Le train eſt terminé par les Rois & les Papes, ſuivis de leurs maitreſſes, parmi leſquelles ſe diſtingue la ſainte *Helene*, fille d'écurie autrefois, qui a donné à *Conſtance* le pâle, ce bâtard célebre, ce *Conſtantin*, tyran affreux, s'il en fut jamais. C'eſt ici que paroît *Charles VII* avec *Agnès Sorel*, *François I* avec la ducheſſe d'*Etampes*, *Henri II* avec ſa vieille *Diane*, *Henri IV* avec la ducheſſe de *Beaufort* & la marquiſe de *Ver-*

(*) S. *Auguſtin* dit dans ſon ſermon 22, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille, *impregnavit per aurem*. S. *Ambroiſe* dit la même choſe: *Maria per aurem impregnata eſt*. Je ne ſais comment accorder ces deux ſaints Peres avec le R. P. *Sanchez*, qui dit que la Vierge répandit de la ſemence dans ſa copulation avec le S. Eſprit.

(**) Il eſt rapporté dans le *Toldos Jeschu* page 7, que *Jeschu* étant à Bethléem de Juda, lieu de ſa naiſſance, ſe mit à crier tout haut: „ Quels ſont „ ces hommes méchans qui prétendent que je ſuis „ bâtard, & d'une origine impure? ce ſont eux qui „ ſont des bâtards & des hommes très impurs N'eſt-„ ce pas unemere vierge qui m'a enfanté? & je ſuis „ entré en elle par le ſommet de la tête. „ V. le *Dict. philoſ.* Art. *Généalogie*.

neuil, & *Louis XIV* avec une foule de petites grivoiſes. L'inceſtueux *Alexandre VI* s'approche avec ſa fille, qu'il aime d'un amour un peu plus que paternel. *Sergius III* vient accompagné de *Marozie*, & *Jean X* de *Théodora*. Ces rebuts de l'eſpece humaine, qu'on appelle philoſophes, qui n'avoient jamais cru à la réſurrection, ne reſſuſciterent pas pour châtiment de leur incrédulité: du reſte ces gens aimant pour la plupart la ſolitude, ils n'auroient ſu que faire en ſi mauvaiſe & ſi bariolée compagnie. Auſſi craignoit-on leurs plaiſanteries, par leſquelles ils auroient dérogé terriblement à la ſolemnité de la fête.

Mais quelque ſage que fut l'expédient qu'on avoit imaginé pour ſe garantir de toute moquerie, on ne ſongea pas à prévenir un autre inconvénient, qui ne pouvoit manquer d'arriver, & qui devoit cauſer un aſſez grand ſcandale. Les hommes revêtus de chair & de nerfs, ſentirent d'abord les deſirs relatifs à un certain membre qu'on avoit oublié de leur ôter. Ce fut une réſurrection générale. M. *Adam* alloit enfiler ſon *Eve* à la face de tous ſes enfans: le roitelet *David* ſe jettoit ſans façon ſur *Bethzabée*: & le reſte des hommes étoit ſur le point de ſuivre ces grands exemples, lorſqu'on s'ap-

perçut tout d'un coup que les femmes reſſuſcitées n'avoient plus ce qu'il leur faut pour faire ceſſer agréablement une réſurrection (*). Déſeſpoir extrême des deux côtés. Il faut débander l'arc : autrement on riſque de le rompre.

Il n'y avoit que l'ange, amant de Marie, qui pût ſatisfaire ſon goût ſingulier, la ſainte Vierge ayant encore ſes oreilles. Cependant perſonne ne ſe ſentit tenté d'imiter cette galanterie angélique. On aima mieux ſuivre l'exemple d'un Pape qui, ſe ſouvenant de la méthode qu'on pratique en Italie, l'exécuta incontinent ſur l'un de ſes Cardinaux. Le reſte des hommes faiſant de même, la

---

(*) Les *Origènes*, les *Jérômes*, les *Athanaſe*, les *Baſile* n'ont pas cru que les femmes duſſent reſſuſciter avec leur ſexe. *Juſtin* au contraire aſſure dans l'article XLIII de ſes réponſes aux orthodoxes, que les hommes & les femmes reſſuſciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement ſouvenir, que ſans elles ils n'auroient jamais connu Jeſus-Chriſt, puiſqu'ils ne ſeroient pas nés. Voilà des combats aſſez plaiſans entre ces fous de ſaints Peres.

Certain rêveur nommé *Bonnet* dans un recueil des facéties appellées par lui *Palingénéſie*, paroît perſuadé que nos corps reſſuſciteront ſans eſtomac & ſans les parties de devant & de derriere, mais avec des *fibres intellectuelles*, & d'excellentes têtes. V. *Dieu & les hommes*, Chap. 37.

réſurrection ceſſa bientôt..... Et celle-ci finie je m'éveillai : car vous devez ſavoir que ce n'eſt qu'en ſonge que Dieu m'a révélé ces grands myſteres.

EPILOGUE.

O vous femmes & filles ! priez le bon Dieu jour & nuit, qu'il faſſe mentir les ſaints Peres, qui tâchent de vous ravir votre petit bijou : ſuppliez-le inſtamment de vous faire reſſuſciter avec lui, & de ne pas vous priver de cette charmante bagatelle, qui fait tout votre mérite. Figurez vous, ô mes petits cœurs ! quelle miſérable figure vous feriez dans l'éternité, dépouillées de ce qui fait l'unique objet de notre adoration. Ces ſaints Peres ſont des gens bien impolis, & bien cruels de vous traiter de la ſorte. Mais pardonnez-leur en bonnes chrétiennes pour l'amour de leur grande ignorance, & tâchez d'empêcher par votre dévotion, & par vos prieres ardentes adreſſées ſans relâche au Juge des Juges, l'accompliſſement du malheur, dont ces vieux fous vous menacent. Ainſi ſoit il.

Fin de la Réſurrection.

LISON ET ANNETTE,

OU

LES MALHEURS DU MOMENT.

Conte champêtre.

CHAPITRE I.

Il faut y tenir la main.

Qu'eſt-ce que dit le mari à ſa femme, quand elle lui demande comment il faut ſe mettre à l'abri des attaques des petits-maîtres qui viennent lui conter fleurettes?

Mon petit bouchon! il faut y tenir la main, dit-il gravement: & l'épouſe innocente l'y tient.

Qu'eſt-ce que dit la mére à ſa fille jeune fiancée, quand elle l'avertit d'être fidelle à ſon époux?

Il faut y tenir la main, dit-elle, & il ne faut l'ôter qu'en préſence de celui qui a le droit d'y ſubſtituer la ſienne.

Il faut y tenir la main, dit une vieille gouvernante à un aimable tendron, qui vient à ſentir des mouvemens inconnus.

Hélas ! il y a un demi-ſiecle que la vieille Duegne à la mine refrognée, ne l'y a pas tenue elle même. Que va-t-elle donc exiger de ſon éleve ?

Meres ! maris & gouvernantes ! criez tant que vous voudrez : il faut y mettre la main. C'eſt le haſard d'un moment qui vient traverſer vos deſſeins ; c'eſt le haſard d'un moment, vous dis-je, qui ôte la main malgré qu'on en ait.

Marthe ſurannée villageoiſe, avoit deux filles qui n'étoient pas encore hors de page, belles comme le jour, & innocentes comme des agneaux.

Liſon (c'étoit l'ainée) avoit charmé les yeux de *Guillaume*, garçon robuſte & bienfait, qui depuis pluſieurs mois épioit l'occaſion favorable qui devoit combler ſes ſouhaits. *Liſon* l'aimoit à la fureur.

Tant mieux, dit Voltaire,

- - - - - - Quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

D'accord s'il s'agit des Dames de la ville, mais avec des ſimples filles de village, on n'a pas ſitôt fait.

Marthe qui élevoit ſes deux enfans avec grand ſoin, leur avoit inculqué ſouvent qu'il faut y tenir la main.

Liſon & *Annette* exécutoient cet ordre

en filles obéiſſantes avec la derniere exactitude. Mais à force d'y mettre les mains, elles ne firent que réveiller un peu plutôt ces deſirs, qui ne ſauroient être comblés que par un jeune garçon vigoureux qui y met quelque autre choſe.

CHAPITRE II.

L'Angelus Domini.

Un ſoir après le travail des champs, *Guillaume* ſe promenoit avec *Liſon* ſur ces prairies riantes, ſemées çà & là de glaïeuls, de primeveres & d'halliers, où la flûte des paſteurs ſe mêloit ſouvent au gazouillement des oiſeaux; il lui parloit de ſon amour avec cette éloquence raviſſante, que le deſir vif de perſuader & de plaire inſpire au manant le plus groſſier, auſſi bien qu'à l'homme de cour, & s'apperçut avec bien de la joie de la complaiſance extrême avec laquelle on l'écoutoit. L'amour étant auſſi attentif à ſes intérêts qu'il eſt clairvoyant, le gaillard devint par là plus entreprenant. Il y étoit encore encouragé par les ombres qui commençoient à voiler les voûtes du ciel; ombres auſſi dangereuſes à l'innocence,

qu'elles ſont favorables à l'amoureuſe hardieſſe.

Les deux boutons de roſe qui ne faiſoient qu'éclore ſur le ſein de *Liſon*, invitoient au baiſer la bouche de quiconque a appris quel parti l'on peut tirer d'une bouche.

Guillaume ne tarda pas de ſe rendre à cette invitation, entaſſant baiſers ſur baiſers, & dévorant preſque les tetons élaſtiques de la belle, qui alloient toujours en s'enflant dans ſa bouche; il en fit diſparoître la blancheur éblouiſſante, à laquelle ſuccéda un vermillon des plus charmans.

Non content encore, il lui leva la jupe, & ſe jetta avec la même avidité ſur ſes deux feſſes rondelettes, qui, quoiqu'elles effaçaſſent d'abord la blancheur de l'albâtre, furent en peu de tems auſſi rouges, qu'une fraiſe récemment cueillie.

Liſon renverſée ſur la pelouſe, ſouffroit tout avec une louable patience.

Mais comme l'amour n'eſt jamais ſatisfait, ni le deſir éteint qu'après une jouiſſance complette, *Guillaume* voulut pouſſer l'aventure auſſi loin qu'elle peut aller.

Liſon ſe ſouvenant toujours des ordres de ſa mere, y tenoit la main ſi fortement,

que le garçon ardent tâchoit en vain de mouiller l'ancre.

Eh pourquoi ne me laiſſez vous pas prendre port, dit le jeune homme qui avoit pris au cabaret une petite teinture du langage des matelots ?

Chut ! répondit elle, il faut y tenir la main : c'eſt l'ordre exprès de ma mere. Vous ne m'auriez baiſé ni les feſſes, ni les tetons, comme vous venez de faire, ſi ma mere m'avoit ordonné d'y tenir auſſi les mains.

Guillaume, qui l'aimoit trop, pour pouvoir uſer de violence, & qui du reſte n'étoit pas aſſez dépourvu de délicateſſe, pour la calfater bon gré mal gré, ſe paya de cette excuſe, quelque grande que fût ſon envie de terminer la choſe.

Liſon n'eut pas plutôt achevé ſes remontrances, que la cloche de la paroiſſe vint à ſonner l'*Angelus Domini*.

Au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit, dit *Liſon* en faiſant le ſigne de la croix, & laiſſant par là ſans défenſe la place en queſtion.

Amen, répondit *Guillaume*, ſe ſaiſiſſant du moment, & entrant dans le port à pleines voiles.

Soyez tranquille, ma mie ! dit le garçon à *Liſon*, qui ſe débattoit ſous lui, criant tou-

jours qu'il faut y tenir la main : ſoyez tranquille ! l'ange du Seigneur vous porte le meſſage, & vous concevrez du ſaint Eſprit.

Me voilà, reprit *Liſon*, qui ſuis la ſervante du Seigneur ; qu'il me ſoit fait ſelon votre dire.

Dans ce même moment il perça la pellicule, qui lui défendoit l'entrée des réduits délicieux de l'amour : & un inſtant après il l'inonda du ſublimé de ſa vie.

Le verbe eſt devenu chair, dit *Liſon* extaſiée, & il a habité en moi. Béni ſoit le corps, ajouta-t-elle en s'adreſſant au petit ambaſſadeur, qui venoit de lui faire ce doux meſſage, béni ſoit le corps qui te porte, & bénies ſoient les petites bouches qui te ſucent.

C'eſt ainſi que nos deux amans prierent enſemble.

La cloche de la paroiſſe avoit déjà ceſſé de ſonner l'*Angelus*, & ils prioient encore.

Voilà ce qui s'appelle des enfans bien élevés.

CHAPITRE III.

Les Oiſeaux becqueteurs.

De l'autre côté de la prairie, où cette ſcene de dévotion venoit de ſe paſſer, la petite *Annette* étoit tombée dans un piege, que *Colas*, qui la lorgnoit depuis longtems, lui avoit tendu à propos.

Il avoit déjà tenté pluſieurs fois de s'emparer de ſon joli bijou, mais toujours en vain: car auſſi fidelle que *Liſon*, aux ordres de ſa mere, elle y tenoit toujours la main.

Les petites filles aiment les contes: preſque toutes les fois qu'*Annette* ſe trouvot avec *Colas*, elle le prioit de lui en faire: & plus ils étoient merveilleux, plus ils charmoient ſon ennui.

Croiriez-vous, dit le garçon, ſe promenant avec elle le long d'un champ, qui venant d'être moiſſonné, étoit encore tout couvert de meules de foin & de javelles: croiriez-vous bien que le tems de la moiſſon eſt la plus dangereuſe ſaiſon de l'année?

Pourquoi cela, demandoit *Annette*, qui étoit du moins auſſi curieuſe qu'elle étoit belle?

Le garçon hauſſant les épaules avec un air myſtérieux lui répondit qu'il l'aimoit trop tendrement pour vouloir troubler le repos de ſes jours par un récit auſſi terrible : réponſe qui ne fit qu'aiguilloner la curioſité de la belle enfant.

Après des inſtances réitérées, après nombre de prieres accompagnées des baiſers les plus doux, *Colas* faiſant ſemblant de ne céder qu'à la violence de ſon amour, commença ainſi :

Tout pays a ſes merveilles qui lui ſont propres, & qui ne ſe trouvent pas ailleurs. Il vous ſouviendra par exemple d'avoir entendu dire par notre curé dans un de ſes ſermons, qu'il y a des hommes ſans tête, que S. *Auguſtin* a vu de ſes propres yeux : qu'il y en a d'autres qui n'ont qu'un ſeul œil au milieu du front : c'eſt ainſi ma chere ! qu'il y a dans nos contrées de certains oiſeaux, oiſeaux d'automne, vous dis-je, qui viennent au tems de la moiſſon becqueter la cervelle des petites filles.

Becqueter la cervelle, s'écria *Annette* ! qu'entends-tu par-là ?

J'entends ce que je dis, reprit notre maître gonin. Ces oiſeaux viennent s'attacher au front des petites-filles, & ne ceſſent d'y becqueter, qu'ils n'aient fait ſortir de la

tête toute la cervelle. La pauvre fille meurt à l'inſtant, & ces cruels animaux mangent ſa cervelle, dont ils font le plus grand cas du monde: c'eſt leur mets favori.

Ah! dit *Annette* en paliſſant de terreur, que ces oiſeaux ſont à craindre!

Elle ſe tut un moment; mais la curioſité gagnant bientôt le deſſus, elle voulut ſavoir exactement la grandeur, la couleur & la figure de ces oiſeaux.

En cet inſtant *Colas* appercevant une troupe de corbeaux, qui planoient au-deſſus de leurs têtes, ah! dit il, je puis bien m'épargner la peine de vous faire la deſcription de ces oiſeaux, puiſqu'en voilà quantité, qui voltigent au deſſus de votre tête.

La crainte de perdre la vie ſurpaſſant en ce moment la curioſité, paſſion qui ne peut être ſuſpendue dans une femme, qu'un petit inſtant, *Annette* n'oſa lever les yeux, & mit ſa tête à la hâte dans le plus proche tas de foin pour la garantir de l'attaque des oiſeaux becqueteurs.

Colas ſe garda bien de laiſſer échapper le moment: il tire incontinent ſon oiſeau, & le place, où *Annette* ſurpriſe de frayeur, & ne ſongeant qu'à défendre ſon front, avoit oublié de tenir la main.

La cage n'étant pas aſſez ſpacieuſe pour

un auſſi gros oiſeau, il lui fallut becqueter beaucoup pour ſe frayer le paſſage juſqu'à la demeure des délices.

Becquetez tant que vous voudrez, oiſeau malin! marmottoit *Annette* dans le foin: vous avez beau becqueter: par cette voie-là vous ne ferez jamais écouler ma cervelle. Il y a bien loin de cet endroit à la tête.

Colas ayant fait ſa beſogne, donna une ſaccade à ſa cavale, & retira l'oiſeau. *Annette* roucoulant comme une colombe, faiſoit tous ſes efforts pour le retenir dans ſa petite cage, diſant toujours qu'il ne feroit aucun mal, où il étoit. Hélas! elle s'évertuoit en vain.

L'oiſeau s'étant échappé d'entre ſes jambes, elle pleuroit ſa perte bien amerement.

Colas après avoir caché le corbeau dans ſes gregues, lui dit qu'elle pouvoit maintenant ſortir ſa tête du foin en toute ſûreté.

Elle ſe leva donc faiſant au garçon les reproches les plus accablans ſur ce qu'il avoit laiſſé échapper un ſi agréable oiſeau.

Colas lui dit en ſouriant qu'il y avoit bien ſongé; qu'elle n'avoit pas ſujet de ſe plaindre de lui, puiſqu'il avoit pris le becqueteur, & qu'il l'avoit actuellement ſur lui.

Quelle fut la joie d'*Annette* à cette nou-

velle! il fallut abſolument le lui montrer ſur l'heure, & voyant que *Colas* ſe l'étoit même attaché, elle s'épuiſa en remercimens pour lui, & en careſſes pour l'oiſeau, conjurant le garçon de le lui abandonner entiérement, & de lui apprendre comment elle en pourroit toujours boucher la petite ouverture, à laquelle ſa mere diſoit qu'il faut tenir la main; il lui ſembloit que ſa main pourroit être admirablement ſuppléée par cet aimable oiſeau.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême que *Colas* lui fit comprendre que la choſe n'étoit guere faiſable. Enfin il la tranquilliſa un peu par la promeſſe ſolemnelle, de le lui abandonner auſſi ſouvent que l'occaſion s'en préſenteroit: après quoi ils ſe ſéparerent également contens l'un de l'autre: *Colas* lui avoit bien recommandé auparavant de garder le ſecret; car, diſoit-il, auſſitôt que votre mere viendroit à ſoupçonner que vous tenez un auſſi charmant oiſeau, elle vous l'envieroit, & tenteroit l'impoſſible pour vous le ravir.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Double Mariage.

Guillaume ayant preſcrit le même ſilence à *Liſon* par rapport à l'*Angelus* qu'ils avoient prié en compagnie, les choſes n'éclaterent qu'après pluſieurs mois, lorſque *Marthe* un peu ſurpriſe de l'embonpoint extraordinaire de ſes filles, les interrogea toutes les deux à la fois ſur la cauſe de ce changement.

Annette, qui ne ſoupçonnoit pas même que l'oiſeau qui étoit venu nicher en elle, s'étoit aviſé d'y pondre, déclara hautement qu'elle n'en ſavoit rien.

Liſon ſe ſouvenant de ce que *Guillaume* lui avoit prédit, qu'elle concevroit du ſaint Eſprit, fut un peu plus troublée. Elle ne ſavoit comment plâtrer la choſe.

La mere, à l'œil de laquelle cet embarras n'échappoit point, ne douta plus du malheur qui étoit arrivé à *Liſon*.

Catin! s'écria-t elle toute en colere, ne t'ai-je pas dit mille fois, qu'il faut y tenir la main ?

Eh quoi donc! repliqua *Liſon* tremblante, & fondant en larmes, eſt ce ma faute,

ſi le curé a fait ſonner l'*Angelus*? ne faut-il pas alors ſe ſigner? ſuis-je donc coupable de ce qui m'eſt arrivé durant ce petit intervalle?

A ces mots *Annette* ne ſut plus modérer ſa vanité. Oubliant les avertiſſemens de ſon amant, elle dit en ſe rengorgeant: quoiqu'on en diſe, les cadettes ont ſouvent beaucoup plus d'eſprit que les ainées. A la vérité, ajouta-t elle en ſe pavanant, je ne ſuis qu'une petite fille: cependant je prétends être beaucoup plus ſage que ma ſœur, moi qui ai mis un petit gardien à mon ... Ma ſœur a raiſon de dire qu'il faut ſe ſigner, quand la cloche de la paroiſſe vient à ſonner l'*Angelus*: il eſt donc impoſſible d'y tenir toujours la main: c'eſt pourquoi il faut ſe pourvoir d'un petit oiſeau becqueteur, qui faſſe la charge de la main en ces intervalles. Quant à moi, j'en ai un, grace à Dieu! mais pour tout au monde je ne voudrois le prêter ni à ma mere, ni à ma ſœur. Je te conſeille, *Liſon*, de t'en pourvoir auſſi: foi d'honnête fille, c'eſt quelque choſe d'admirable.

La vieille *Marthe* qui commençoit à percer peu à peu le myſtere, frémiſſoit de colere. Elle voyoit bien que ces pauvres enfans avoient été les dupes de leur ſimplici-

té : cependant pour ſavoir les choſes à fond, elle demanda à *Annette*, où étoit donc cet oiſeau gardien ?

Annette craignant l'envie de ſa mere n'en vouloit d'abord rien dire. Ce ne fut qu'après en avoir exigé une promeſſe ſolemnelle, de ne l'en pas dépouiller, qu'elle avoua ingenûment qu'il étoit dans les gregues de *Colas*.

Ah ! s'écria *Liſon* transportée de joie, il n'y a donc rien à craindre, puiſque l'ange qui m'a porté la nouvelle, que je concevrois du ſaint Eſprit, ſe trouve dans celles de *Guillaume*. Si l'oiſeau de *Colas* n'a pas fait de mal à ma ſœur, pourquoi l'ange de *Guillaume* m'en auroit il fait ?

La vieille *Marthe* réfléchiſſant un peu ſur ce que les choſes n'étoient plus à redreſſer, modéra ſon courroux. Le lendemain matin elle alla parler aux parens de *Guillaume* auſſi bien qu'à ceux de *Colas*, qui étoient ſes voiſins. *Marthe* n'étoit pas la plus pauvre payſanne du village. On tomba d'accord de marier les jeunes gens pour éviter le ſcandale.

La bonne commere dota ſes filles comme elle put : & puiſque le cas preſſoit, on célébra les nôces auſſitôt que M. le curé oſa les permettre ſelon les rites de l'égliſe.

Vous me demanderez peut être, lecteur, pourquoi l'on ſe marie en ce conte: le canevas d'un ſemblable récit gaillard, direz-vous, doit être quelque choſe d'amuſant & d'agréable, qui nous faſſe rire : au lieu que le mariage eſt un ſujet qui fait pleurer, quand on y penſe.

Remarquez, lecteur, que c'eſt un conte de village que j'écris. Si je vous avois entretenu des Dames de la ville, j'aurois bien ſu conclure par quelques douzaines de cocuages : mais quant aux filles de campagne, elles tombent bien dans les pieges de l'amour, mais jamais dans ceux de la galanterie. J'en appelle à votre jugement éclairé, ô mes concitoyennes galantes!

CHAPITRE V.

La Confeſſion.

Au jour des nôces, la vieille *Marthe* donna dans une feuillée un repas champêtre à ſes enfans, qui lui coûta pluſieurs écus.

Le vin ayant égayé le cœur de la vieille, qui ſabloit un verre après l'autre, elle ſe ſentit rajeunir en quelque maniere, ſon

imagination lui rappellant les années de ſon adoleſcence.

Elle alla dans ſa bonne humeur juſqu'à raconter à la compagnie une petite hiſtoriette, qui n'étoit guere faite à la vérité pour édifier les nouvelles mariées, mais qui leur fit d'autant plus de plaiſir, qu'elles voyoient juſtifier en quelque façon leurs égaremens par l'exemple d'une mere.

J'avois quinze ans à peu-près (c'eſt ainſi que s'exprima *Marthe* en s'adreſſant à ſes filles) lorſque feu votre pere, mon cher *Jeannot*, s'aviſa de me trouver à ſon gré. Je me retrace encore avec plaiſir les heures agréables que nous paſſions enſemble. Elles s'écouloient auſſi vite, que les momens nous échappent.

J'étois alors innocente comme une brebis: cependant *Jeannot* trouva le moyen de ſe gliſſer une nuit dans le grenier, où il ſavoit que je couchois: c'étoit juſtement la veille de Pâques: je m'en ſouviens encore, comme ſi la choſe m'étoit arrivée aujourd'hui.

Je le crois bien, marmotoit *Liſon* entre ſes dents: je me ſouviendrai auſſi toute ma vie de l'*Angelus*.

Et moi, reprit *Annette* tout doucement,

je n'oublierai pas non plus le petit oiſeau becqueteur.

C'étoit donc, comme je viens de dire, continua *Marthe*, la veille de Pâques. Vous ſavez, mes filles, comme l'on paſſe ſon tems, quand on prie l'*Angelus*, ou quand on ſe fait becqueter en certain endroit par certain oiſeau. Ce fut ainſi que je paſſai la nuit avec mon *Jeannot* ſous une même couverture. Je ne penſois pas alors à toi, ma chere *Liſon*! cependant c'eſt alors que tu fus fabriquée; toutes ces affaires ſe font ſans qu'on y penſe.

Le lendemain il me falloit aller à confeſſe. Vous imaginerez bien que j'avois honte de raconter la choſe, comme elle étoit arrivée: cependant je n'oſois communier ſacrilégement, & je me doutois bien que j'avois commis un énorme péché, vu le grand plaiſir qui m'en étoit revenu: car j'avois ſouvent ouï dire au ſermon, que tout ce qui procure du plaiſir, eſt un péché: il fallut donc avouer ce que *Jeannot* m'avoit fait, au pere *Antoine*, qui confeſſoit en ce tems-là les plus belles filles du village, au nombre deſquelles il daigna me mettre auſſi.

Je ne dis d'abord rien autre au pere *Antoine*, ſinon que *Jeannot* étoit venu la nuit derniere au grenier où je couchois: ſuppoſant que le ſaint homme auroit aſſez d'eſprit, pour deviner le reſte.

A la bonne heure, ma fille, répondit il, il n'y a point là de péché.

Mais continuai-je en rougiſſant, il s'eſt approché de mon lit.

Ce n'eſt pas non plus un péché, dit *Antoine*.

Je voyois bien que je devois parler plus clair. Je dis donc en cachant mon viſage, que *Jeannot* s'étoit mis ſous mes draps.

Aſſurément il ne l'auroit pas dû faire, diſoit *Antoine*: cependant il n'y a là nul péché encore.

Ah! révérend pere, m'écriai je, oubliant le reſpect que je lui devois, il faut être bien bête pour ne pas deviner le reſte: après quoi je ſortis du confeſſional ſans attendre ſa réponſe.

Marthe ſe tut: la compagnie rit beaucoup ſur la curioſité trompée du prêtre: le gouverneur des fils du ſeigneur du village, jeune homme un peu libertin, remarqua à ce ſujet que les peres confeſſeurs entendent bien leurs intérêts, quand ils ſe font faire en détail de ſemblables récits par de jeunes filles ou femmes, auxquelles ils font ſentir un nouvel aiguillon, en les forçant de ſe rappeller à la longue l'époque & les circonſtances de leurs plaiſirs paſſés: ce qui fait naître en elle immanquablement le deſir d'en goûter derechef.

Pluſieurs femmes & filles rougirent à ce propos, & conſtaterent par-là la juſteſſe de la remarque que le jeune Mentor venoit de faire.

Le repas fini, on accompagna les nouveaux époux juſqu'à la porte de leurs chambres. On liſoit ſur le front de *Liſon* l'impatience de prier l'*Angelus* tout à ſon aiſe, auſſi bien que ſur celui d'*Annette* le deſir le plus vif de cacher le plutôt poſſible ſa tête entre deux draps, & d'abandonner entiérement à l'oiſeau becqueteur la petite niche qui lui convenoit à merveille.

Après quelques mois, les deux ſœurs accoucherent le même jour chacune d'un garçon. Ces enfans faits ſans la bénédiction du curé, qui étoit venue beaucoup trop tard, n'en furent pour cela ni moins beaux, ni moins robuſtes.

Que cela ſoit dit en paſſant, ſans attenter à la vertu inviſible du ſacrement, & ſans faire tort à la grande efficacité de la bénédiction ſacerdotale.

Fin de Liſon & Annette, ou les Malheurs d'un moment.

LA PYRAMIDE,

CONTE EGYPTIEN,

Tiré d'Herodote.

CHAPITRE I.

C'eſt dommage à la vérité, que le pays, dans lequel *Menès* (*) regnoit autrefois, ſoit ſi peu connu des ſavans. L'un en fait le ſiege des ſciences, & l'autre ne le regarde que comme le berceau des fables les plus abſurdes. L'hiſtoire des Juifs, la plus ſotte des hiſtoires, en parle ſouvent: mais ce qu'elle en dit ne s'accorde guere avec les relations des auteurs profanes. L'un de ces écrivains parle avec le plus grand reſpect du *Koth-Ompheth* (**): un autre traite les myſteres de l'Egypte, avec le même mépris, que la plupart des franc-maçons, des freres de la Roſe croix, & quel-

(*) *Menès*, ancien Roi d'Egygte. C'eſt ce même *Menès* qu'on nous donne pour le petit-fils de *Noé*.

(**) L'hiérophante dans tous les myſteres de la Grece, en congédiant l'aſſemblée, prononçoit ces deux mots égyptiens : *Koth*, *Ompheth* ! c'eſt-à-dire *veillez*, *ſoyez purs*.

ques autres confrairies ſemblables ſe ſont attiré de nos jours dans l'eſprit des hommes éclairés.

Voilà un auteur qui vient avancer que le dieu *Crepitus* (*), ne fut adoré que par la populace, que les ſages de l'Egypte ſe moquoient de leur *Ishet* & *Oshiret* (**), auſſi bien que ceux de nos contrées ſe jouent de Jeſus-Chriſt : en voici un autre qui nous veut faire accroire, que les miniſtres d'Etat & les ſavans de l'Empire ſe ſentoient pénétrés de dévotion, quand les *Shoen* (***) portoient en proceſſion ſolemnelle le *Phallum* (****) ſymbole manifeſte du ſaint prépuce de notre ſeigneur le fils du ſoldat *Panther* & de l'adultere *Marie*.

(*) Divinité ridicule des anciens Egyptiens. On la repréſentoit ſous la figure d'un petit enfant accroupi, qui ſembloit ſe preſſer pour donner plus de liberté au vent intérieur qui l'incommodoit.

(**) *Oſiret*, ou *Oshiret*, dieu des anciens Egyptiens, que nous nommons *Oſiris*, comme nous avons changé le nom d'*Ishet* en *Iſis*, ſignifie : *cette terre eſt à moi.*

(***) *Shoen*, ou *Shotim*, prêtres d'Egypte.

(****) Les Egyptiens étoient ſi éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'oſons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portoient en proceſſion une grande figure du membre viril nommé *Phallum*, pour remercier les dieux de faire ſervir ce membre à la propagation du genre humain.

Moi qui ne ſuis qu'un ſimple conteur, je trouve que les Egyptiens n'avoient point d'emblême plus beau, ni mieux choiſi, que celui du *Sphinx*. (*)

Quoiqu'il en ſoit, je ne ſuis pas fait pour me mêler des diſputes de littérature, étant trop ignorant, & trop peu querelleur à la fois, pour figurer en grand homme ſur les bancs de l'école. Je ne m'amuſe qu'à faire des contes à ceux qui ont les yeux trop foibles, pour ne pas être éblouis de l'éclat de la vérité, quand on la leur montre ſans *voile*.

CHAPITRE II.

Chéops Roi d'Egypte avoit une fille qui ſe piquoit d'être la femme la plus fêtée du royaume: choſe aſſez ordinaire à la vérité!

(*) Le *Sphinx*, diſoient les Egyptiens, eſt l'emblême du prêtre: le viſage du prêtre eſt doux, modeſte, inſinuant; & le *Sphinx* a celui d'une fille; les ailes du *Sphinx* le déclarent habitant des cieux: ſes griffes annoncent la puiſſance que la ſuperſtition lui donne ſur la terre. Sa queue de ſerpent eſt le ſigne de ſa ſoupleſſe: comme le *Sphinx*, le prêtre propoſe des énigmes, & précipite dans les cachots, quiconque ne les interprete point à ſon gré.

V. *de l'homme*, tome II. Sect. X. Chap. I.

chaque femme voulant avoir autant d'amans, qu'elle en peut attraper: mais il n'y en a que fort peu, qui puiſſent ſe vanter d'avoir eu des adorateurs, en nombre égal à celui dont la Princeſſe d'Egypte faiſoit parade. Elle en avoit quelques centaines dans la ville d'*Arſinoé* (*), plus de mille à *Moph* (**), & dix mille à *On.* (***)

Elle étoit allée dans ſa lubricité juſqu'à établir une pépiniere de favoris à *No-Ammon* (****), où elle faiſoit inſtruire les jeunes gens les mieux partagés de la nature du côté phyſique (qu'on appelloit en Egypte le côté moral, pour déguiſer adroitement, ſous l'honnêteté du nom, la turpitude de la choſe) dans le grand art de ſervir une Princeſſe comme il faut.

(*) Ville d'Egypte connue ſous le nom de *Crocodilopolis.*

(**) Autre ville d'Egypte connue ſous le nom de *Memphis.*

(***) Ville d'Egypte connue ſous le nom d'*Heliopolis.* Car *On* ſignifioit en égyptien le ſoleil. Ce mot joint à celui de *Phara*, qui ſignifioit le maître ou l'éleve, compoſe le *Pharaon*, qui étoit le nom générique du Roi. M. de Voltaire remarque que preſque tous les Rois orientaux ſe ſont intitulés freres, ou couſins du ſoleil & de la lune. *Bochart* dit que *Pharaon* ſignifioit un crocodile.

(****) Auſſi ville d'Egypte connue ſous le nom de *Diospolis.*

Il n'y avoit que ceux qui avoient fait des progrès conſidérables dans ce ſéminaire, qu'on appella alors dans l'Egypte des hommes bien élevés. Quand il s'agiſſoit de choiſir un miniſtre d'Etat, un maréchal de camp, ou même un ſurintendant des *Shotim*, il falloit abſolument un témoignage favorable de la princeſſe, qui daignoit diriger elle-même la pépiniere mentionnée.

Il ſera aiſé de s'imaginer, comment l'Etat devoit fleurir ſous les auſpices d'un ſi ſage gouvernement: auſſi y avoit-il dans l'Egypte vingt juſqu'à trente familles, qui vivoient dans la plus grande abondance. Il eſt vrai que le reſte de l'Empire croupiſſoit dans la miſere la plus affreuſe: mais quel eſt le gouvernement qui peut rendre heureux tous les citoyens!

La princeſſe, pour ne faire tort à perſonne, & pour récompenſer le mérite ſelon les enſeignemens de la plus exacte équité, avoit pris la coutume, quand il s'agiſſoit de la conceſſion de quelque emploi, de donner à chacun des concurrens autant de féveroles, qu'il avoit fait de courſes dans une nuit.

Ainſi il n'y avoit d'autre façon de parler en Egypte, pour déſigner un homme d'un mérite décidé, que de l'appeller hom-

me à dix, ou à douze féveroles. L'inſtitution étoit excellente : il n'y avoit qu'un petit accident; celui de n'être jamais ſûr de ſon fait.

Poſons que vous ayez obtenu une place de Conſeiller à la Cour des Aides, ou que vous ayez été fait Préſident à mortier, n'étant qu'homme à trois ou quatre féveroles: vous voilà dépouillé de votre poſte auſſi-tôt qu'un homme à cinq ou ſix vient vous le diſputer. Mais dites-moi, je vous prie, quelle eſt l'inſtitution humaine, qui n'ait pas ſes petits inconvéniens!

CHAPITRE III.

Il n'y a pas d'idée bizarre qui n'entre dans une tête de femme. Quelque riche que fût la fille du Roi *Chéops*, il lui étoit venu l'étrange fantaiſie d'exiger un petit préſent de chacun de ſes amans: & quel préſent encore! ce n'étoient ni bijoux, ni rubans, ni chats, ni chiens mignons, c'étoit une miſérable pierre de taille, qu'on devoit lui apporter en récompenſe des faveurs qu'on alloit recueillir.

Euſſiez vous été l'homme le plus char-

mant & le plus vigoureux ; ſans une pierre de taille vous n'auriez rien obtenu.

Peu de mois s'étoient à peine écoulés, que ces pierres devinrent ſi rares en Egypte, qu'un financier des plus riches, offrit en vain la moitié de ſes biens pour en avoir. Voilà la raiſon, pourquoi dans la ſuite des tems, la plupart des pyramides & d'obéliſques furent bâties de briques.

La princeſſe ayant cauſé par ſon caprice ſingulier, cette diſette de pierres de taille, il fallut abſolument ſe ſervir de pierres cuites.

Quelque incompréhenſible que paroiſſe d'ailleurs ce caprice, je prétends qu'il eſt très-bien fondé dans la nature de la femme.

Vous ſouriez? dites-moi donc, n'étoit ce pas un caprice? & faut il quelque choſe de plus qu'un ſimple caprice, pour pouſſer la femme à toutes ſortes d'extravagances? pourvu que c'en ſoit un, ſon objet eſt fort indifférent: que ce ſoit une fontange ou un mignon, un chien ou un époux, qui en faſſe le ſujet, cela revient toujours au même.

Les femmes vous quittent par caprice, comme elles vous prennent par vanité. Voilà les deux grands Pourquoi, qui vous décelent pleinement le caractere du ſexe.

Cependant la demande que la princeſſe

d'Egypte faiſoit à ſes amans, n'étoit pas tout-à-fait auſſi abſurde qu'elle le paroît. La fille de *Chéops* avoit conçu le deſſein de laiſſer à la poſtérité un monument de ſon libertinage : deſſein digne à tout égard d'une fille de Roi.

Si les Princes font gloire de nous laiſſer des monumens de leur frénéſie en détruiſant nos villes, qui ne ſeront rebâties qu'après un demi-ſiecle, en envahiſſant nos pays, qui ne ſeront repeuplés qu'après un eſpace de tems encore plus conſidérable, pourquoi une Princeſſe ne devroit-elle pas prétendre à l'honneur d'élever un monument à la fureur de ſon ...? du moins cette autre eſpece de gloire eſt beaucoup moins funeſte au genre humain, que la premiere.

En peu d'années la Princeſſe vit achever le monument, auquel tous les habitans de l'Egypte avoient dû travailler : c'étoit une Pyramide des plus belles qu'on eût vues jamais dans ce pays, contre la culture duquel, ſi vantée qu'elle ſoit, ces énormes coloſſes font à la vérité quelque petite préſomption. Quel devoit être en effet le deſpotiſme de cette régence, qui oſoit occuper ſes citoyens pendant tant de ſiecles à un travail auſſi vain qu'il étoit immenſe !

Quant à la Pyramide de la Princeſſe, on

on y voyoit inſcrit ſur chaque pierre de taille le nom de celui qui en avoit régalé la fondatrice.

Que ce ſpectacle étoit plaiſant! Un *Shoen* figuroit ici à côté d'un palefrenier; un Prince ſe montroit vis-à-vis de ſon écuyer, un porte-faix près du premier miniſtre, & un ramoneur à la droite du grand Chancelier. Les philoſophes égyptiens croyoient que l'égalité primitive qui avoit ſubſiſté parmi les humains, étoit rétablie, en voyant que tous les Etats de l'Empire s'étoient confondus dans un même trou.

Telle étoit la ſtructure de la Pyramide, qu'elle repréſentoit au dehors le *Phallum*, & en dedans le gouffre immenſe qui avoit englouti les Pyramides de tous ceux dont les noms étoient gravés ſur la ſurface de cet ouvrage coloſſal.

PROPHÉTIE.

C'eſt ici que je me ſens gonflé par l'eſprit de divination. L'avenir le plus reculé ſe découvre à mes yeux égarés. Je perce d'un coup d'œil rapide les ſombres voiles de la deſtinée. Je vais révéler des ſecrets encore enveloppés dans les nuages épais du futur.

Ouvrez bien les oreilles pour écouter la prédiction d'un Inſpiré, qui n'a pas mangé à la vérité de la fiente de vache ſur ſon pain, comme *Ezéchiel*, ni n'a fait à l'exemple d'*Oſée*, des fils de putain par ordre de Dieu, ni ne s'eſt lié de chaînes comme *Jérémie*, ni n'a repoſé ſur le côté gauche trois cents quatre-vingt-dix jours, ni n'a marché feſſes nues ſelon l'ordre exprès du Seigneur, comme *Iſaïe*, ni n'a mangé à l'imitation d'*Ezéchiel* un livre de parchemin d'après l'ordre divin, mais dont les pronoſtics ne ſeront pas moins ſûrs que ceux du prophete à la bouze.

Ah! ce ſera cette Pyramide myſtérieuſe & emblématique, que les chrétiens changeront en temple magnifique auſſitôt qu'ils auront conquis l'Egygte, afin qu'ils puiſſent adorer dans le c.. d'une grivoiſe leur dieu ſorti du c.. d'une vierge prétendue. Tout cela pour l'amour de la décence, & pour la plus grande gloire de ce dieu bâtard. Ainſi ſoit-il.

EPILOGUE.

Félicitons-nous, mes amis, de ce que nos femmes ne ſe ſont pas encore aviſées de demander des pierres de taille à leurs galans, & de bâtir des Pyramides. Hélas! nos

rues en ſeroient tellement couvertes, que nous ne ſaurions plus où mettre le pied. Nos villes, nos temples, nos palais & nos maiſons ſe métamorphoſeroient en Pyramides: nos campagnes & nos vignes ſeroient comblées de pierres de taille, de ſorte que nous devrions périr immanquablement par la faim & la ſoif, pour cauſe du fonds de galanterie inépuiſable, dont le ciel propice a daigné gratifier Meſdames nos très-cheres épouſes.

Fin de la Pyramide.

ROUSCHEN ET LOULOU,

OU

LES ANGES BIENFAISANS.

Conte perſan.

CHAPITRE I.

Herodote qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de ſon tems, qui étoit celui de la plus grande puiſſance des Perſes, ſouverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immenſe étoient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déeſſe, qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour ſe proſtituer aux étrangers, & que la loi leur ordonnoit de recevoir de l'argent, comme un tribut ſacré, qu'on payoit à la déeſſe. (*)

Les critiques ſéveres, qui envient aux Dames perſannes le plaiſir que cet acte de pié-

(*) Voyez *Voltaire.*

té preſcrit par le *Kish Ibrahim* (*), leur devoit procurer, traitent de puérilité abſurde ce conte du vénérable Hérodote. Moi, beaucoup plus enclin à favoriſer le ſexe, qu'à lui diſputer ſes plus cheres délices par un eſprit de pyrrhoniſme mal-entendu, je bénis le *Millat Ibrahim* comme la religion la plus reſpectable & la plus ſagement imaginée, puiſqu'elle ne proſtituoit les Dames perſannes qu'une ſeule fois dans leur vie, au lieu que les nôtres ſe proſtituent tous les jours. De plus, qu'eſt-ce qu'il y a de révoltant à ſanctifier un acte que les femmes commettent toujours, ſanctifié ou non?

Il me paroît beaucoup plus ſcandaleux, qu'on aſſignât chez les Perſes à la Reine des villes & des villages, le produit d'une taxe deſtinée à payer ſa ceinture, ſes pantoufles & ſes épingles. Puiſqu'alors les pauvres peuples ſe trouvoient ſurchargés d'un impôt de plus. Non content de les écraſer ſous le poids accablant des tailles exorbitantes, le deſpote *Achawerosh* (**) oſoit encore exiger qu'ils payaſſent les épingles de

(*) L'ancienne religion des Perſes s'appelloit *Kish Ibrahim*, *Millat Ibrahim* (culte d'*Abraham*).

(**) Tous les Rois de Perſe s'intituloient *Achawerosh*, qui vouloit dire héros, guerrier, invincible.

ſa femme. Dans le premier cas il n'y a qu'une petite violation des loix d'une certaine bienſéance, dont on eſt convenu en certains pays : dans le dernier au contraire, il y a l'exaction la plus injuſte, & l'oppreſſion la plus tyrannique.

Les hiſtoriens ſont d'étranges perſonnages : ils crient au ſcandale pour un petit écart de la décence, & ils ne ſe ſentent pas remuer les entrailles aux outrages les plus ſanglans, qu'on fait impunément à l'humanité.

La juſtice vaut beaucoup mieux que la chaſteté. L'une étoit la vertu d'un *Zerdushi* (*), & ſera toujours celle des hommes éclairés : l'autre n'eſt qu'une affaire de convenance, enfant de la coutume ou du préjugé.

Seront-ce donc toujours de ſemblables queſtions de mode, & d'une frivole bienſéance qui tourneront la tête aux miſérables mortels ? ſeront-ce toujours les épouvantails de la ſuperſtition qui détourneront les hommes de leurs véritables intérêts.

Si *Ardeshir Babecan*, Roi de Perſe, avoit conſulté ſon Mage *Erdaviraf* ſur les princi-

(*) C'eſt ainſi que les Perſans appellent le ſage, appellé par nous *Zoroaſtre*.

pes éternels & immuables de la juſtice, il auroit été un grand homme : il ne fut qu'un ſot, lorſqu'il aſſembla quarante mille prêtres, pour les conſulter ſur le paradis & l'enfer. (*)

Qu'il y ait un *Shang Dizoucho*, un *Iranvigi* (**) pour les imbécilles, ou qu'il n'y en ait point, que nos Dames couchent gratis avec les étrangers, qu'elles en reçoivent ou leur donnent de l'argent, que ce ſoit ſur notre lit conjugal, qu'elles nous faſſent cocus, ou que la choſe arrive dans le temple de quelque déeſſe, ce ne ſont que des bagatelles en comparaiſon des maux

---

(*) Vers l'an 200 de notre ère vulgaire, le Roi de Perſe *Ardeshir-Babecan* aſſembla quarante mille prêtres pour les conſulter ſur des doutes qu'il avoit touchant le paradis & l'enfer, qu'ils nomment la *Géhenne* : terme que les Juifs adopterent pendant leur captivité de Babylone, ainſi que les noms des anges & des mois. Le plus célebre des mages, *Erdaviraph*, ayant bu trois verres d'un vin ſoporifique, eut une extaſe qui dura ſept jours & ſept nuits, pendant laquelle ſon ame fut transportée vers Dieu. Revenu de ce raviſſement, il raffermit la foi du Roi en racontant le grand nombre de merveilles, qu'il avoit vues dans l'autre monde, & en les faiſant mettre par écrit.

(**) On trouve auſſi un jardin, un paradis terreſtre, dans l'ancienne religion des Perſans : ce paradis terreſtre s'appelloit *Shang-Dizoucho* : il eſt appellé *Iranvigi* dans le *Sadder*, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

affreux, que le deſpotiſme & la religion nous font endurer. Emportez-vous, ô hiſtoriens philoſophes, contre ces deux fléaux de l'eſpece humaine! auſſi longtems que vous aurez à guérir ces deux plaies mortelles, négligez, ô mes amis, de petites égratignures faites à la pudeur!

Mais voilà que je me perds en digreſſions avant que d'avoir entamé mon conte. J'entre donc en matiere.

CHAPITRE II.

C'étoient *Rouſchen* & *Loulou* (*), deux beautés divines, qui attendoient un matin dans le temple de *Mylitta* les étrangers auxquelles elles devoient prodiguer leurs faveurs. Elles y chantoient des *Aganis* (**), qui célébroient les louanges de *Kur*, l'ange du ſoleil, avec celles de *Ma*, qui préſide à la lune.

C'étoit le huitieme jour de la ſemaine: c'eſt pourquoi elles n'oublierent pas de chanter auſſi un *Agani* à l'ange *Débadur* prépoſé au huitieme jour.

(*) *Rouſchen* ſignifie *lumineuſe* en Perſan: *Loulou* ſignifie *perle* dans la même langue.

(**) Les *Aganis* ſont des chanſons, des airs perſans.

Loulou, fille de dix-huit ans, avoit été autrefois avec ſa mere en Arabie, où elle avoit vu *Roſtam*, jeune Arabe, lequel avoit tellement charmé ſon cœur, que depuis ce moment elle ne ſongeoit plus qu'à lui.

Des ſanglots fréquens interrompoient les airs, que la pauvre *Loulou* frédonnoit: hélas! elle auroit mieux aimé de ſerrer entre ſes bras cet amant chéri, cet aimable *Roſtam*, que de régaler de ſes charmes le premier venu qui entreroit dans le temple de la déeſſe. Mais ſa mere, vieille dévote, avoit ordonné à *Loulou* de porter ſes prémices au pied de l'autel.

Rouſchen avoit été mariée autrefois en Arabie à *Kaicobad* (*), jeune héros qui étoit allé à une guerre dont il n'étoit plus revenu. On avoit annoncé ſa mort à *Rouſchen* qui, haïſſant le pays où elle venoit de faire une auſſi grande perte, s'étoit retirée en Perſe, où elle avoit lié connoiſſance avec *Loulou*, qu'elle aimoit comme ſa ſœur. Ce ne fut que pour conſoler cette pauvre fille qu'elle avoit réſolu de porter en ſa compagnie à la déeſſe, une offrande qu'elle auroit voulu

(*) Les *Sams-Nerimans*, les *Zals-Zers*, les *Roſtams*, les *Daicobads*, les *Aſfendiards* ſont des guerriers fort vantés dans les romans, & fort chantés dans les poëmes perſans & arabes.

reculer jusqu'au dernier jour de sa vie: tant le souvenir de son cher *Kaicobad* lui rempliſſoit l'esprit. *Rouſchen* n'étoit donc pas beaucoup plus gaie que sa jeune amie.

L'ange *Zinguiel* qui avoit sous sa garde l'aimable veuve, voyant l'affliction des deux beautés, se sentit ému. Il aborda *Samaël*, le gardien de *Loulou*, dans les termes suivans:

„ Il est doux sans doute, mon cher *Samaël*, d'être ange: mais ce qui est beaucoup plus doux à mon avis, c'est de faire du bien aux pauvres humains. Ne vois-tu pas, mon cher, que Dieu passe son tems depuis des milliers de siecles à les tourmenter! il ne sent pas leurs maux, puisqu'étant immuable, il n'est susceptible d'aucune altération: il ne sauroit donc être atteint du plus léger mouvement de pitié. Pour nous, qui sommes des esprits subalternes, la sensibilité ne fait assurément aucun tort à la dignité de notre nature. Je ne rougis pas de la compassion dont je me sens pénétré au spectacle attendrissant des souffrances de nos deux pupilles. Nous ne dérogerons pas à la noblesse de notre origine, en nous abandonnant aux sublimes sentimens de la bienfaisance. „

„ Tes propos me font plaisir, reprit *Samaël*: mes entrailles sont déchirées à l'aspect

du chagrin cuiſant, auquel ma chere *Loulou* eſt en proie: conſultons avec *Tsakon* & *Lakah* (*) ſur les moyens de rendre heureuſes ces deux innocentes. „

CHAPITRE III.

L'étoile du ſoir paroiſſoit déjà au ciel, qu'aucun étranger ne s'étoit encore préſenté dans le temple. *Rouſchen* & *Loulou*, les yeux mouillés de pleurs, s'entretenoient mutuellement de *Kaicobad* & de *Roſtam*, les deux uniques ſujets de leur converſation depuis le moment heureux que ces deux ames tendres avoient lié cette étroite amitié, qui faiſoit le ſeul ſoulagement qu'un ſort cruel avoit voulu permettre à leurs maux ineffables.

„ Tu n'es pas tant à plaindre que moi, diſoit la fille ingénue à la veuve: tu as goûté du moins pendant quelque tems les délices de l'amour dans leur plénitude: mais moi, ravie à ſes enchantemens, à l'inſtant où je n'en avois pu recueillir encore que quelques baiſers, qui brûleront ſur ces levres juſqu'à

(*) *Zingu'el*, *Samaël*, *Tsakon*, *Lakah* ſont des noms donnés aux anges par les Chaldéens & les Perſes.

la fin de mes jours, je ſuis ſans doute beaucoup plus miſérable. „

„Hélas! reprit la veuve, tu ne ſais pas, mon enfant, quel mal il y a de perdre un bonheur dont on a connu toute la douceur. Tu es altérée d'un plaiſir, dont il faut avoir joui pour en concevoir le charme. L'image que la fantaiſie pourra t'en tracer, eſt en comparaiſon de la jouiſſance même, ce que l'ombre eſt à la lumiere, ce que le gazouillement du ſerin eſt au chant harmonieux du roſſignol, ce que les couleurs du chardonneret ſont aux couleurs du perroquet. Ce plaiſir ſemble trop grand pour la fragilité de notre être, lequel n'y pouvant ſuffire, ſe diſſout abſorbé dans une eſpece d'anéantiſſement, où par une étrange biſarrerie de notre compoſition, nous avons à la fois le plus vif & le plus obſcur ſentiment de notre exiſtence.

Ah, ma chere enfant! tu peux revoir quelque jour l'objet de tes vœux: quelle ſera alors ta béatitude! mais hélas! la gueule de la mort qui a englouti *Kaicobad*, me la rendra-t-elle?

C'eſt ainſi que les deux amies ſe diſputoient de tourmens, chacune prétendant être la plus infortunée, lorſqu'une lueur auſſi ſubite qu'éblouiſſante, éclaira le temple tout

d'un coup. Deux jeunes inconnus conduits par un troiſieme, dont l'habit reſplendiſſant ſembloit tiſſu des rayons du ſoleil, s'approcherent. Ce troiſieme ayant diſparu, lorſqu'il n'étoit plus éloigné que de quelques pas de l'endroit, où les deux femmes ſe prêtoient en tremblant aux différentes impreſſions de la crainte & de l'étonnement, l'un des deux qui reſterent, ſe précipita dans les bras de *Loulou*. Toute ſtupéfaite, elle ne ſe doutoit pas du bonheur qui l'attendoit, & les yeux baiſſés de honte, ne voyoit pas qui étoit le mortel, qui la ſerroit ſi tendrement; il s'écria: „ Ah prince des anges! bienfaiſant *Mahaman*! (*) c'étoit donc pour me porter plus rapidement aux pieds de ma chere *Loulou*, que tu as donné des ailes à nos chevaux, que tu as daigné toi-même les conduire juſqu'aux portes de ce temple. „

A cette voix, qui depuis le moment que *Loulou* l'avoit entendue pour la premiere fois, retentiſſoit toujours dans ſes oreilles, elle leva les yeux, & reconnut ſon *Roſtam*,

(*) Le premier des anges des Perſes s'appelle *Bahaman*, ou *Bahman*; il a l'inſpection de tous les animaux, excepté de l'homme, ſur qui Dieu s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

qui, des extrêmités de l'Arabie, étoit venu la chercher au fond de la Perſe.

Tandis que cela ſe paſſoit avec un des étrangers, l'autre n'étoit pas reſté oiſif. S'étant jetté au cou de *Rouſchen*, il lui fit bientôt concevoir que la nouvelle qui lui avoit annoncé la mort de ſon cher époux, avoit été fauſſe, que *Kaicobad* reſpiroit encore, & que c'étoit ce même *Kaicobad*, qui ſavouroit maintenant des baiſers dont il avoit dû ſe paſſer ſi longtems.

Tsakon & *Lakah* les gardiens de nos deux héros, voltigeant dans les airs, & planant au deſſus des têtes de leurs éleves, pour contempler à leur aiſe un bonheur aſſez grand pour rendre même des anges envieux, remercioient *Bahman* du ſoin généreux qu'il avoit daigné prendre des chevaux des deux voyageurs, pour accélérer leur arrivée.

Zinguiel & *Samaël* retirés ſous les cotillons de leurs pupilles, y étoient occupés à rétrécir encore au milieu de la jouiſſance, certains endroits, qui ne paroiſſent jamais trop étroits.

Roſtam voyoit aſſez aux efforts incroyables, qu'il devoit faire, que ſa bien-aimée étoit pucelle, & *Kaicobad* imaginoit preſque, que ſa femme l'étoit redevenue.

Priez les anges bienfaiſans, ô mes ado-

rables & galantes concitoyennes, de reformer un peu vos endroits élargis: vous ne ſauriez croire combien ils y gagneront. Les vinaigres que vous mettez d'ordinaire en uſage, peuvent être utiles. Mais un bijou refait par un ange, doit ſans comparaiſon être plus appétiſſant. Que dis je! les pauvres anges n'en viendront jamais à bout: ce qu'ils racommoderoient le matin, vous le feriez déchirer l'après-diner par vos heiduques & vos laquais... Eh! bon Dieu, le ſoir, où viennent les abbés & les hommes du bon ton, l'ouvrage ſeroit gâté irréparablement: laiſſez donc plutôt les choſes comme elles ſont!

Il s'agiroit maintenant de ſavoir encore, laquelle des deux amies, éprouvoit dans ces momens heureux de plus violens & de plus agréables transports; ſi c'étoit ſur la veuve, ou ſur la fille, que l'amour répandoit ſes plus doux raviſſemens.

Décidez, Mesdames & Mesdemoiſelles, cette importante queſtion. L'auteur de ce conte n'étant ni veuve ni fille, n'oſe haſarder le plus petit avis dans une matiere qui ne ſauroit jamais être de ſon reſſort.

Ce qui lui reſte à dire, c'eſt que *Kaicobad*, qui, chargé de butin, étoit venu chercher ſa femme, paſſa le reſte de ſes jours

avec elle dans l'union la plus heureuſe, & que *Roſtam*, enrichi par la mort d'un parent, obtint aiſément ſa chere, *Loulou* d'une mere qui n'avoit jamais trouvé d'autre faute en lui, que ſon peu de bien.

FIN.

625760